

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

# LU CIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT,

SR D'ABLANCOURT.

TROISIE' ME PARTIE.

Nouvelle Edition revueë & corrigée.



BIBLIOTHEQUE S. J.

Les Fontaines

À PARIS, 60 - CHANTILLY

Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans  
la Galerie des Prisonniers, à l'Image  
Saint Hubert.

---

M. DC. LXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

1875

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



# T A B L E

## DES TRAITÉZ OU DIALOGUES DE LA III. PARTIE DE LUCIEN.

<b>L'</b> Orateur ridicule,	page 1
<b>L</b> Le menteur, ou l'Incredible,	p. 10
Hippias, ou le Bain,	p. 27
Bacchus,	p. 31
<b>L'</b> Hercule Gaulois,	p. 34
De l'Ambre, ou des Cygnes,	p. 36
Loüange de la Mouche,	p. 38
Contre un ignorant qui faisoit une Biblio- thèque,	p. 41
De la Calomnie.	p. 51
<b>L'</b> Apophrade, ou le mauvais Grammai- rien,	p. 59
Loüange d'une maison,	p. 70
De ceux qui ont long-temps vécu, p. 78	
Loüange de la Patrie,	p. 86
Des Dipsades,	p. 89
Dialogue de Lucien & d'Hésiode,	p. 92

DIALOGUES DES COURTISANES. 113.

- Dialogue de Glycèra & de Thais , *là-  
mesme.*
- Dialogue de Myrthium , de Pamphile , &  
de Doris , p. 114
- Dialogue de Philine & de sa mere ,  
p. 116
- Dialogue de Mélisse & de Bacthis ,  
p. 118
- Dialogue de Cleonarium & de Leæna ,  
p. 121
- Dialogue de Crobylé & de Corinne ,  
p. 123
- Dialogue de Musarium & de sa mere ,  
p. 125
- Dialogue d'Ampélis & de Chrisis ,  
p. 128
- Dialogue de Dorcas , de Pannyquis , &c.  
p. 129
- Dialogue de Quélidonium & de Drocé ,  
p. 132
- Dialogue de Tryphéne & de Charmide ,  
p. 134
- Dialogue de Joësse , de Pythie , & de  
Lysias , p. 136

DES TRAITÉZ OU DIALOGUES

- Dialogue de Leontique, de Quénidas &  
d'Hymnie, p. 140  
Dialogue de Dorion & de Myrtalé,  
p. 142  
Dialogue de Coclys & de Parthemice,  
p. 144.
- 

- La mort de Pérégrius, p. 146  
Les Fugitifs, p. 161  
Les Saturnales, p. 172  
Cronosolon, ou le Législateur de Sa-  
turne, p. 177  
Loix des Saturnales, p. 179  
Loix du Festin, p. 181  
Epistres Saturnales, p. 183  
Réponse de Saturne, p. 185  
Saturne aux Riches, p. 187  
Réponse des Riches, p. 189  
Les Lapithes, ou le Banquet des Philo-  
sophes, p. 191  
La Déesse de Syrie, p. 207  
La louïange de Démosthène, p. 225  
L'Assemblée des Dieux, p. 245  
Le Cynique, p. 252  
Philoparris, ou le Catéchumène, p. 261  
Caridème, ou la louïange de la Beauté,  
p. 305  
Néron, ou l'entreprise de percer l'Isthme,  
p. 310

TABLE DES TRAIT. OU DIALOG.

*Pièces ajoutées par forme de supplément.*

Dialogue des lettres de l'Alphabet,

P. 318

Histoire véritable, livre troisième,

P. 349

Histoire véritable, livre quatrième,

P. 372

F I N.



LUCIEN,



# LUCIEN.

## III. PARTIE.

---

### L'ORATEUR RIDICULE.

*C'est une Satyre où il tourne en ridicule quelqu'un qui l'avoit offensé, prenant le contrepied de la véritable Eloquence, pour décrire la sienne.*

**L**E te loué, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y y a-t'il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les hommes, & les regir par le discours, & de se faire obeir sans garder ni sentinelle? Mais pour en venir-là, il faut beaucoup de temps & de

## 2 L'ORATEUR RIDICULE.

peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise : au contraire, il faut réveiller tes forces pour vaincre les difficultez qui se presentent ; & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparavant. D'ailleurs je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agreables valons, où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais veritables ; car si Hesiodé pour avoir mâché quelques feuilles de laurier sur la montagne d'Helicon, de simple berger devint grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle plus à aquerir ; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression ? Il faut que je te conte à ce propos ce qui arriva à Alexandre, lorsqu'après la journée d'Arbelles, il se vit maistre de l'Asie. Comme il vouloit establir des Couriers par tout, pour envoyer ses ordres plus promptement, & estre averty plûtost de ce qui se passoit dans son Empire ; un marchand Phenicien luy proposa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui estoit fort long, & où l'on ne pouvoit aller qu'avec beaucoup de tems & de peine, à cause des grands détours qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cet avis, quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte ; mais l'expérience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & soit sage aux dépens d'Alexandre, croy que je te puis faire surmonter sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Elo-

*On, 172-  
v:1167.*

quence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais je te veux décrire premièrement le pais où tu dois aller, & t'en dresser la figure. L'Eloquence habite sur une haute montagne, dans une pompe & une majesté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des louanges & des applaudissemens qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se jouent autour du Nil, si jamais tu l'as vu comme on le peint monté sur un crocodile ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu es l'un des courtisans de cette Belle, ou plutôt l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour jouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu approcheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorne; car elle est ceinte tout autour de roches affreuses. Mais enfin, après avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité; mais qui est maintenant desert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car je croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roses se cueillent sur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que plusieurs ont acquis beaucoup d'estime & de reputation, sans avoir travaillé, &

#### 4 L'ORATEUR RIDICULE.

qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Éloquence, pour avoir sçeu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre-costé, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort robuste, mais d'une mine grave & severe, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthène, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abîmes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & te dira que tu ne peux réussir autrement, ni arriver où tu pretendes, qu'après beaucoup de temps & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous jouissons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi esloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme, & son chemin raboteux, par où tu n'arriverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a découvert depuis peu, qui est plus aisé & plus batu. Tu trouveras à l'entrée un homme de bonne mine, vestu à la mode, avec une contenance lascive, &

L'ORATEUR RIDICULE: 7

un port effeminé, qui te conviera à le suivre, en se gratant la teste du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Prends garde de ne le pas reburer, car c'est un thresor qui s'offre à toy, & le favory d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je ? il n'aura pas plûtoft ouvert sa bouche de roses, que tu seras charmé de la douceur de son Eloquence, & jureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en moins de rien tres-celèbre, & comme luy, tu regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouter foy à ses preceptes; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur que je ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec un sôutis en passant la main sur ton front, & radoucissant sa voix; Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a envoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il envoya autrefois *Socrates* Cherephon vers le plus grand des Philosophes ? ou si vous y avez esté couduit par la foule, & porté sur l'aîle de la Renommée ? Mais quoy qu'il en soit, je vous feray voir que j'ay le même avantage sur les autres, que la trompette a sur la flûte, & la cigale sur les abeilles; car il parle de soy avec grande modestie. Pour devenir donc Orateur, ajouta-t'il, vous n'avez qu'à suivre mes pas, & à faire ce que je vous diray. Premièrement, je me moque du savoir & de l'estude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si necessaire d'estre savant que d'estre hardy, & bannir cette sottè pudeur, qui donne mauvaise opinion de soy. En un mot, pour estre bon Avocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre un peu effronté, & se

## L'ORATEUR RIDICULE.

souvenir que la resolution n'est guere plus necessaire à la guerre qu'au bareau. Car pourveu que vous passiez d'un ton de commandement, & que vous ayez la démarche fiere, l'habit magnifique, la suite de mesme, il faut croire que tout ira bien. Après avoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut tenir à la main un Livre, comme si l'on estudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Avoir à commandement de beaux mots, & des phrases à la mode, pour se faire admirer; En faire mesme de nouvelles sans se soucier de celui, qui dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire un mot. Que si on les rebute ou quelqu'autre chose semblable que vous voudrez introduire, ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate & de Demosthene; mais ayez toujourns devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne foyez point en peine de traiter vostre sujet; mais parlez indifferemment de tout, sans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athenes d'alleguer les costumes des Indes ou d'Egbatane; car c'est le moyen de se faire admirer. Ayez toujourns à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchainnez l'Hellespont, obscurcissez le Soleil des fleches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxes, soustenez Leonidas, lisez les caracteres sanglans d'Othryade. Ne parlez

*Endroits  
illustres  
de l'histoire  
Grecque.*

## L'ORATEUR RIDICULE. >

que de Salamine, d'Artemise & de Platées : Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont j'ay parlé, comme autant de piergeries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Repe-  
tez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teste & aux autres, à force de crier. Que si l'on vous fesse, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabrouiez les auditeurs, & arrestez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujourns les choses dés leur origine, & remontez, s'il se peut, jusqu'à la guerre de Troye, & au deluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront vos defauts, & ceux-là se rai-  
ront par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toujourns l'ap-  
probation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point ; & qui croit qu'on dit des mer-  
veilles, lorsqu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admira-  
tion, ou sert d'excuse ; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé : C'est pourquoy je vous déconseille la  
meditation, tant en vos écrits qu'en vos haran-  
gues. Que si vous demeurez court, il faut don-  
ner ordre que vos amis menent du bruit, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose, pour avoir le  
temps de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une ca-  
bale, qui r'habille nos defauts & qui publie nos avantages, & qui nous aplaudisse à la fin, pour  
servir d'exemple aux autres, & nous accompa-  
gne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-

### 3 L'ORATEUR RIDICULE.

mesme de celebrer vos loüanges, & quand vous aurez harangué, raporrez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuëra le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-même; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujours le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en attente, dites quelque chose qui attire l'attention des assistans, & donne du dégoût pour celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas; ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toujours moquer de ce que les autres disent; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit délicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant toujours d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de se mettre bien avec les Dames; car cela sert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réussirez parfaitement; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous sçavez ce que j'estois, & ce que je suis devenu; Comme je suis né de bas lieu, & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que j'avois, & en suite par les bonnes graces d'une vicille dont la faim me faisoit trouver ses careffes agreables, quoy qu'elle n'eust plus que quatre dents postiches. Cependant,

## L'ORATEUR RIDICULE. 9

j'aurois esté son heritier, sans un coquin de valet, qui m'accusa d'avoir acheté du poison, pour m'en deffaire plûtoft. Elle me chassa donc honneusement, & me reduisit à faire le métier d'Avocat, dont je subsiste, en faisant semblant d'avoir connoissance avec les Juges, & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour un méchant homme, cela sert toujours à me faire craindre, & empesche qu'on ne s'ose ataqer à moy. Du reste, bien que je ne remporte pas souvent la victoire, je ne laisse pas d'orner ma porte de festons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en sçavent rien. Voila l'Eloquence que je vous propose, dont je suis un vivant exemple, & qui m'a fait ce que je suis. Ce sont là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme; & si tu le crois, tu réussiras comme luy, sans avoir besoin pour subsister, de faire la court aux vieilles; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & seras porté sur le char aillé de Platon; si bien qu'il te siera mieux de parler de toy, qu'à celuy de Jupiter. Mais pour moy, qui suis trop timide & trop retenu, je ne sçauois me rendre illustre par cette voye; & je te cederay cét honneur, aussi bien qu'à ton maistre. Que dis-je? j'y renonce déjà, & je t'abandonne le prix de la course, pourveu que tu avoies, que ce n'est pas pour avoir esté plus vîte que moy, que tu m'auras devancé; mais pour avoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OU L'INCREDULE.  
DIALOGUE

DE PHILOCRE'S ET DE TYQUIADE.

*Il se moque des contes que l'on fait des aparitions  
des esprits, & accuse la Magie de fausseté  
& d'imposture.*

TYQUIADE. **D'**Où vient, Philoclés, que la plupart des hommes aiment à mentir, & qu'ils ne se contentent pas de debiter des mensonges; mais ils sont bien-aisés d'en entendre, & triomphent quand on les entretient de sonnettes, ou qu'ils en content eux-mêmes?

PHILOCLE'S. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là, & j'excuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulysse, ou pour faire quelque fortune; sans parler des mensonges louïables qui se font pour tromper son ennemy. Mon étonnement est d'en voir qui aiment le mensonge pour luy-mesme, & sans qu'il leur en revienne ny honneur ny profit.

PHILOCLE'S. Y a-t'il des gens assez extravagans pour cela?

TYQUIADE. Plusieurs & de tres-grands Personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mêmes; ce qui me donne de l'étonnement, meslé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poètes, n'avons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contents d'abuser ceux de leur siecle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité? Mais je ne puis souffrir dans les Poètes mesmes, que Saturne châtie son

pere, que Promethée soit ataché en croix, que les Geans fassent la guerre aux Dieux; sans parler de la Tragedie des enfers, & des diverses metamorphoses de Jupiter, & infinies autres; outre les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & semblables resveries, pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poëtes, & les anciens Historiens, qui n'avoient rien de meilleur à nous debiter. Mais que dirois-tu de voir mentir des Nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le sepulcre de Jupiter, & les Atheniens quand ils disent qu'Ericthon & leurs predecesseurs nâquirent de la terre? quand ce seroit des chous, encore les faudroit-il semer. Les Thebains sont encore plus extravagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croient pas ces choses & autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouvoir; tant le mensonge a trouvé de creance parmi les hommes. Pour moi, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguste; mais de voir des Philosophes qui travaillent à la recherche de la verité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des preuves infaillibles, c'est ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & insupportable. Car je viens tout presentement de chez Eucrate, où j'ay oui dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'étonnes: car je l'ay toujours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

**TYQUIADE.** Si tu sçavois les sottises qu'il a dites, & comme il les affirmoit jusqu'à prendre ses enfans à témoins, tu perdrois bien-tôt la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu fou; & quelquefois je le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il nous eût imposé si long-temps avec sa mine grave & severe.

**PHILOCLE'S.** Mais encore que disoit-il? car je voudrois bien savoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe.

**TYQUIADE.** J'avois acoûtumé de l'aller voir de temps en temps, lorsque j'estois de loisir; & ayant appris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois affaire, estoit chez luy, j'y suis allé pour les voir tous deux, & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Peripateticien Cleodeme y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir penetré dans les secrets de son maistre; Tous chefs de secte, & autant de lumieres de vertu & de doctrine, dont la presence seule devoit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes; & chacun se méloit de luy contre quelque recette, comme on a de coûtume. Après l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plûtost, sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition, Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec chaleur; & comme je luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher ses jambes, Cleodeme, poursuivant son dis-

cours ; En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une belette qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire ; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché , puis en tortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tost. C'en'est pas dans la peau d'un lion , reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent , mais dans celle d'une jeune biche ; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal , quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car la graisse , jointe à son pié droit & aux poils de son menton , a de grandes vertus , pourveu qu'on sache les paroles qu'il faut dire ; mais cela ne sert de rien à la goutte. J'ay crû autrefois comme vous , repartit Cleodeme , que la biche estoit plus propre à cela que le lion ; mais un Africain me dit une raison qui me fit rendre ; c'est que les lions prennent les cerfs , qui est une marque qu'ils sont plus vistes qu'eux , & la compagnie aplaudit à cette raison. Êtes-vous si fous , leur dis-je , que de croire qu'on puisse guerir un mal , de paroles , si ce n'est un mal d'esprit , & que des remedes si extravagans ayent esté destinez par la Nature , qui est si sage , à la guerison des maladies ? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance , bien que le Medecin qui estoit present , témoignaist d'estre de mon avis , pour se venger , à ce que je croy , de ce qu'ils condamnoient le sien , qui estoit de diminuer les forces du malade en luy ostant le vin , & ne le nourrissant que d'herbages. En suite , Cleodeme me dit en souriant ; Quoy Tyquiade ! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit , puisse guerir la goutte ? Non , dis-je , quand on enfermeroit une douzaine de belettes dans la peau d'un lion , fut-ce celuy de Nemée , veu que le lion même est

*Amigo ;  
nos.*

tourmenté de ce mal , & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne fais donc pas , reprit Dinomaque , qu'on charme tous les jours la fièvre , qu'on enchante les serpens , & qu'on guerit les malades avec des paroles que les vieilles sçavent ? L'un est aussi incertain que l'autre , repliquay-je ; & jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on lui dit , je prendray cela pour des contes de vieille. Il semble à t'ouïr parler , ajouta Dinomaque , que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des Dieux , ou que tu doutes de leur puissance. Nullement , lui dis-je , il se peut bien faire qu'il y en ait , & que tout cela ne soit que fable. Pour moy , je revere leur pouvoir , & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature , par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette , ni en marmotant des paroles ; mais en appliquant des remedes salutaires. Laissez-là cet incredule , dit Ion , pour ouïr ce que j'ay veu en ma jeunesse. On vint dire un jour à mon pere , que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere , & là-dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demi-mort sur un petit lit , ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cet état , un de ses amis qui estoit présent ; Ne crains rien , dit-il , je te vais amener un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court , le Caldéen vint qui le guerit avec des paroles , en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'un vierge. Aussi-tost le malade chargea son petit lit sur ses épaules , & s'en retourna travail-

ler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merveilles , ce Magicien allant le matin à la campagne , fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du soufre , puis faisant trois tours , & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'un vieux dragon , qui ne se pouvoit presque plus traîner de vieillesse , ce qui l'empêchoit d'obeir. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aller querir, ce qu'il fit ; & alors qu'ils furent tous arrivez , il ne fit que souffler dessus , & les consuma en un instant ; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je , amena-t'il ce vieux dragon par dessous les bras , ou s'il s'apuyoit sur un bâton , parce qu'il ne se pouvoit plus soutenir ? Tu te moques , reprit Cleodeme , & j'ay esté quelque temps comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux , ou bien à travers le feu , avec des Garbatines , qui est la chaussure du pais. Je ne parle point de chasser les demons, ressusciter les morts , faire descendre la Lune en terre , & remonter Proserpine des enfers , parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais je vous diray ce que je luy ay vû faire à Glaucias. Ce jeune homme après la mort de son pere , devint extrêmement amoureux de Chrysis , la fille de Demenet , & comme il estoit mon disciple , il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché , car il estudioit fort bien ; & à l'âge de dix-huit ans sçavoit une grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cét amour , je luy amenay ce Magicien , à qui je donnay cent francs pour faire quelques sa-

*Peaux  
de bestes  
nouvel-  
lement  
écorchées.*

crifices , & luy en promis quatre fois autant , si Glaucias pouvoit jouir de sa maistresse. Au croissant dont de la Lune , qui est le temps le plus propre pour cela , il fit une fosse sur la minuit dans le logis de Glaucias , où après avoir prononcé quelques paroles , le pere aparut premierement , qui estoit mort il y avoit sept mois , & qui se mit fort en colere contre son fils : mais à la fin il se rendit à sa passion. En suite , vint Proserpine qui menoit Cerbere en lesse : puis la Lune , qui est un monstre à plusieurs formes , & qui n'est jamais en même estat. Après cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre , & luy commenda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussi-tôt , & au bout de quelque temps on ouït Chrysis fraper à la porte , vaincuë par la violence de son amour , & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias , & demeura avec luy jusqu'au jour. Alors tous les fantômes disparurent , & elle se retira. Si tu avois vû cela , ajouta-t'il , tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray , luy dis je , que je le croirois , si je l'avois vû ; mais jusques-là vous me permettez d'en douter ; outre que je connois Chrysis pour une Courtisane assez facile , dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose ; sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre , ni remonter Proserpine ; car elle acourt au son de l'argent , comme les demons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'estonne qu'avec un si beau secret , ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde , sans avoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable , dit Ion , de ne rien croire ; mais que répondrois-tu à ceux qui chassent les diables , & qui guerissent les demoniaques avec des paroles ? Tout le monde connoist ce Syrien

de

de la Palestine, qui pour de l'argent délivre les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchés par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, sans que le patient remuë les lèvres, tant que le démon est contraint de sortir par la force de ses conjurations & de ses menaces, & j'en ay vû sortir un qui estoit tout noir & enfumé. Je ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, vû que tu aperçois les idées, qui sont d'une nature bien plus spirituelle & plus invisible. Comme s'il estoit seul qui eust veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraist pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur; mais maintenant, j'y suis tout accoustumé; Sur tout, depuis qu'un Arabe me donna un anneau fait du fer d'une croix, & qu'il m'aprit une oraison où il entre plusieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un si venerable vieillard, & particulièrement chez luy, où chacun à la liberté de dire ce qui luy plaist. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme une de mes statues s'aparoist à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cette belle, répondit-il, qui est de la main de Demetrius; & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-ce le Discobole, luy repartis-je, qui se panche pour jeter le palay, & se tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prendre de sa main, tandis que l'autre se baïsse pour le luy donner, & semble n'attendre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait jetté? Celuy-là est un chef-d'œuvre de Miron, dit-il, & ce n'est pas celuy dont je veux parler, ni

*Il vailt  
les Platoniciens.*

cét autre de Polyclete avec ses tresses entortillées ; ni pas un de ceux de la main droite , où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas vû une statuë près de la fontaine , où les veines paroissent comme sur un corps veritable ? Elle est chauve , à demi-nuë , avec un gros ventre & quelque poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statuë de Pelicus General des Corinthiens. Oüi , dis-je , je la connois , elle est à la main droite de Saturne , & a des bandelettes , des guirlandes seiches sur la teste , & l'estomac couvert de lames d'or. C'est moi , dit-il , qui les ay fait dorer , pour m'avoir gueri d'une fièvre , qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment , lui dis-je , ce General des Corinthiens estoit aussi Medecin ? Ne t'en moque point , répondit-il , qu'il ne se jette sur toy , ou qu'il ne t'envoye quelque maladie ; car puisqu'il peut bien guerir , il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre favorable , repliquay-je , puisqu'il a tant de pouvoir ; mais que fait-il encore la nuit par la maison ? il se leve , dit-il , de dessus son pié destal , & court par tout , sans faire tort à personne , pourveu qu'on le laisse passer. Il chante mesme quelquefois , & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre , lui dis-je , que ce n'est pas la statuë du General des Corinthiens , mais celle du neveu de Dedale , qui courroit toute l'Isle de Crete , & qui estoit aussi d'airain. Si celuy-cy estoit de bois , aussi-bien qu'il est de cuivre , je croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui se remuast par ressorts. Prends-garde , répondit Eucrate , qu'il ne se resente de cette raillerie , comme il fit contre un de mes palefreniers qui lui avoit fait un vol. On avoit coustume de lui faire quelque offrande à

*Tale, In-  
tendant  
de Minos,  
qui fai-  
soit la re-  
venü du  
païs avec  
des sables  
d'airain.*

toutes les nouvelles Lunes , & il y avoit à ses pieds plusieurs pieces de monnoye , & quelques-unes d'argent attachées sur sa cuisse avec de la cire ; outre des lames de mesme métal , qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit gueris de la fièvre. Ce coquin alla dérober tout cela la nuit , comme la statuë couroit par la maison ; mais au retour , ayant découvert le larcin , elle l'estourdit de sorte , qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit , non plus que d'un labyrinthe , & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouetter sur l'heure ; mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté , & battu toutes les nuits , jusques-là qu'il nous montrait le matin les marques des coups qu'il avoit receus , si bien qu'il ne vécut pas long-temps après. Va te mocquer maintenant , & dire que je suis un rêveur. Tant que cette statuë sera d'airain , luy dis-je , & l'ouvrage de Demetrius , je ne la craindray point , parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier , ni mesme l'Original , quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole : J'ay , dit-il , chez moy une petite statuë d'airain d'Hipocrate , de la hauteur d'environ une coudée , qui court aussi toute la nuit , si-tost que la lampe est esteinte , & renverse toutes mes boites , broüille toutes mes drogues , & ouvre les portes avec grand bruit , sur tout lorsqu'on a manqué à luy sacrifier , comme de coûtume. Quoy ! dis-je , Hipocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie ? Il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devoit bien contenter , à mon avis , de quelque chapeau de fleurs , ou de quelque legere effusion. Ecoute , incredule , reprit Eucrate , une chose qui m'est arrivée depuis

*Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mesmes.*

cinq ans , & que je prouveray par de bons témoins. Comme j'estois aux champs pendant la vendange , & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde rêverie, j'entendis premièrement japer des chiens , & crûs que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coûtume. Mais quelque temps après , j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre ; & vis venir à moy un spectre de la hauteur des Cedres , avec une torche à une main , & une épée à l'autre haute de vingt coudées. C'estoit une femme coiffée de serpens, comme on peint Meduse , dont les uns estoient entortillez au tour de son cou en forme de carquans , & les autres estoient épars sur ses épaules ; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon. Enfin, c'estoit le plus effroyable monstre qu'on vit jamais , & les cheveux me dressent encore du souvenir , & là-dessus il nous montra celuy de ses bras tout herissé. Cependant , les autres demeuroient transis de peur , & je riois en moy-mesme de voir des Philosophes s'épouvanter de chimères , & ne differer des enfans que par la barbe. Alors , Dinomaque prenant la parole: De quelle taille, dit-il , estoient les chiens , puis-que le Veneur estoit si grand ? Plus grands que des Elephans , répondit Eucrate , mais noirs , sales, velus & tout herissez. Ce spectacle m'arresta tout court , ajouta-t'il ; mais comme j'eus tourné en dedans , la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donnée , le fantôme disparut , & s'abîma dans les enfers , après avoir frapé la terre du pied. Je m'approchay tout curieux , pour regarder par cette ouverture ; & m'apuyant contre un arbre de peur de tomber , je découvrit clairement l'Acheron , le

Phlegeton & le Cerbere, & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon pere mesme, en l'état où nous l'avions ensevely. Que faisoient-ils là bas ? dit Ion. Ils estoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Asphodelle. Qu'après cela, ajouta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon ? Non pour ne t'en point mentir, dit Eucrate ; mais je crû reconnoistre Socrate à sa tête chauve & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma, & lorsque mes gens qui estoient allez en vendange, arriverent, il ne l'estoit pas encore tout à fais. N'est-il pas vray, Pirrias ? dit-il à l'un de ses gens. Oüi par les Dieux, répondit-il ; & j'ouïs encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoutoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'étonne point, dit Cleodeme ; car l'autre jour que j'avois une fièvre ardente, & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si je pourrois reposer, estant aussi éveillé que je suis, il s'apparut à moy un beau jeune-homme vêtu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où je vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là-dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy ; mais il le rabroüa, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux, ayant recouvré la santé ; & mon voisin mourut aussi-tost, comme je le prédis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouve pas cela étrange, reprit le Medecin qui estoit present ; car j'ay vû un hom-

me qui avoit esté mort vingt jours; & l'ay traité devant & après sa resurrection. Mais comment, lui dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, si ce n'estoit quelque Epiménide? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eurcrate qui revenoient des exercices, & s'affirent sur le lit de leur pere, après qu'on m'eût donné un siege. Alors ce bon-homme, comme si cela l'eût fait souvenir de quelque bonne chose: Je jure, dit-il, par l'amour que je porte à ces enfans, que je ne diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien j'ay aymé leur mere, & je l'ay témoigné à sa mort. Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus precieux. Mais sept jours après, comme j'estois en ce mesme lit, où me voilà, & que je lisois le Dialogue de Platon de l'immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'apparut à moy, & s'assit où est cét enfant, montrant le plus jeune de ses fils, ce qui le fit tressaillir; car il palissoit déjà à ce recit. Mais son pere continuant: Je commençay, dit-il, à pleurer lorsque je la vis, & à l'embrasser, mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que je luy avois rendus de mon affection, elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots, un petit chien qui estoit sous mon lit aboya, & elle disparut; mais je fis rechercher ce patin, qui fut trouvé sous un coffre, & le fis brûler. Hé bien, incredule, me dit-il, ne croiras-tu point des choses toutes publiques? Non, dis-je, je meriterois d'estre fessé de ce patin, si j'en doutois tant soit peu. Sur ces entre-faites arriva un Philosophe Pythagoricien aux cheveux longs, qu'on surnommoit le

Divin , à cause de son eminent sçavoir , qui le faisoit renommer par tout ; ce qui me réjouit, croyant que c'estoit un Dieu, qui accouroit à ma deffense , & que son autorité fermeroit la bouche à l'imposture. Cleodeme donc lui ayant fait place auprès de lui , il demanda au malade des nouvelles de sa santé , & lui témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que je n'interrompe point , dit-il , vostre entretien ; car j'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant , d'amolir ce cœur de roche , qui ne veut pas croire qu'il y ait des demons , ni qu'il revienne des esprits. A ces mots, je baissay la veuë de honte , & le Pythagoricien prenant la parole , S'il n'entend parler , dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle , je ne le condamne point. Il entend parler de toutes, repart Dinomaque. Quoy ? dit-il, en me regardant de travers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sçait ? Je ne trouve pas étrange , lui dis-je, que ceux qui les sçavent & qui les voyent , y ajoutent foy , mais pour moi qui ne vois rien , il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe , reprit le Pythagoricien , demande le logis d'Eubatide , qui est près du Csanéc ; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le demon que je chassay. Dis-nous ce que c'est , interrompit Eucrate. Ce logis , poursuivit-il, estoit abandonné , à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient ; de forte qu'il s'en alloit tout en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles je pris quelques livres Egyptiens, dont j'ay grand nombre qui traitent de ces choses , & y

allay sur le minuit , quoi que mon hoste fist tout ce qu'il pût pour m'en divertir. J'y entray seul avec une lampe à la main , que j'attachay à la muraille d'un grand vestibule , puis je me couchay auprès , & m'amusay à lire. Sur ces entre-faites le demon s'aparut à moi en plusieurs formes toutes hideuses, pour tâcher à m'épouvanter. Mais je n'eus pas plûtoſt achevé de lire une conjuration effroyable , qui estoit dans mon livre , qu'il s'alla cacher en un coin , où je le suivis , & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouver mort , j'allay dire au maistre du logis qu'il pouvoit maintenant y aller demeurer sans crainte , & le prenant par la main , je l'y menay sur l'heure, suivi d'une grande foule de peuple ; & ayant fait creuser à l'endroit que je montray , on trouva une carcasse de mort que je fis enterrer ailleurs , & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosophe eut achevé ce recit , il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condannât mon opiniâtreté , si je n'ajoutois foy à un personnage si venerable , & d'une si profonde doctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa réputation ; Qu'est-ce cecy , dis-je, Arignote ? je pensois avoir trouvé un tresor , comme dit le Proverbe, & ce ne sont que des charbons. Tu trahis ainsi la verité , dont je te prenois pour le défenseur. Je ne sçai pas qui tu croiras , répondit-il , puisque tu ne crois pas ceux-cy , non plus que moi. Je croiray Democrite , lui , dis-je , qui s'étant renfermé dans un sepulere qui étoit hors de la ville, pour estre moins interrompu dans ses études , quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter & danser autour de lui , après s'être déguisez en fantômes, pour lui faire peur. Mais sans lever seulement les yeux de dessus son livre , tant il estoit persuadé

*C'est ici  
des lieux  
où l'on  
pouvoit  
demon-  
trer.*

suadé que tout cela n'étoit que chimere : Ne cesserez-vous point , dit-il, de faire les fous ? Il en étoit un lui-même, dit Eucrate, s'il étoit de ton opinion : mais je te veux dire encore une chose à laquelle peut-être tu te rendras ; car j'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune étudiant en Egypte, il me prit envie de voir les raretez du pais, & entr'autres la statuë de Memnon , qui fait du bruit au lever du Soleil. J'y allay donc, & n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres ; mais elle me prononça un Oracle , que je rapporterois, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moi un scribe de Memphis, qui avoit demeuré dans une grotte sous terre , l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Déesse Isis lui avoit appris tous les mysteres , de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrace mon precepteur, dit le Pythagorien, qui est un grand homme camus, vêtu de lin, qui a les jambes gresles, les lèvres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Lui-même, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord ; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & aprivoisoit des bestes farouches, je reconnus que c'étoit un homme divin ; & tâchay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous étions arrivez à l'hôtellerie, il coiffoit un baston ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme ; & après avoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit trotter ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il falloit ; & quand c'étoit fait, il lui rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoi qu'il m'eût

enseigné tous les autres , je me cachay en un coin ;  
 tandis qu'il faisoit ces misteres, & je l'ouïs pronon-  
 cer un mot à trois syllabes, que je retins ; & si-tost  
 qu'il fut sorti , je le prononçay sur un pilon qui  
 fut aussi-tost animé , & commença à tirer de l'eau  
 dont j'avois besoin. Mais comme il eut apporté un  
 seau, & que je lui eû commandé de s'arrêter , il n'en  
 voulut rien faire, & se mit touûjours à en tirer , jus-  
 qu'à ce qu'irrité de sa desobeïssance , & craignant  
 qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'un coup  
 de coignée ; mais chaque piece commença à puiser  
 separément ; ce qui me mit fort en peine , tant que  
 le Magicien arriva qui défit l'enchantement , &  
 puis après disparut. Sçais-tu encore ce mot , qui  
 put faire un si grand miracle ? interrompit Dino-  
 maque. Oûi , dit Eucrate ; mais si le fantôme se  
 mettoit à tirer de l'eau , il faudroit abandonner la  
 maison ; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-  
 vous point de honte, leur dis-je, à vôtre âge, & dans  
 l'estime où vous êtes , de venir conter ces fadaïses,  
 quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes  
 gens , dont vous remplirez l'esprit de crainte & de  
 superstition toute leur vie ? Je voudrois bien sça-  
 voir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des  
 Propheties ; car j'ay un anneau qui porte emprein-  
 te la figure d'Apollon le Pythien , lequel m'entretient  
 quelquefois , mais de peur qu'il n'y ait de la  
 vanité , je me contenteray de rapporter ce que j'ay  
 vû & ouï à Males, à Pergame, & à Patare. Comme  
 je revins d'Egypte , ayant appris la renommée de  
 l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement  
 & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit sça-  
 voir, pourvû qu'on le donnât par écrit à son Pro-  
 phete, j'eû la curiosité de le consulter en passant. Je  
 me levay là-dessus, voyant qu'il alloit commencer

un long discours, & pris congé de la compaignie, sous pretexte d'aller trouver cét ami à qui j'avois à faire, outre que je voyois bien que je leur estois à charge ; mais je leur dis en partant, que puisqu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines, ils apellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, je t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il me semble que tout ce que je voy sont des fantômes.

PHILOCLE'S. Tu m'as presque communiqué ton mal ; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien mesme.

TYQUADB. Il ne faut que la verité pour te défendre contre ces mensonges, pourvû qu'on la vueille écouter ; car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.



## HIPPIAS, OU LE BAIN.

*C'est la description d'un lieu pour les bains & les étuves, fait par un excellent Architecte.*

ON ne sçauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé par leurs exemples les regles de bien vivre qu'ils nous ont laissées ; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent plutôt le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'apelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal, mais ceux qui sçavent donner les meilleurs remedes ; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celuy qui n'a que

l'art sans la pratique. Les Generaux d'armées qui combattent à la teste de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon avis, Archimede & Sostrate, dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par un artifice admirable; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après avoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines speculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Cresus, de faire passer le fleuve de la Lydie à pied sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni Ingenieur, ni Mathematicien. Mais pour venir aux excellans Artisans de nostre siecle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que pour ce qui regarde l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté trouvées par les anciens; mais il encherissoit encore sur leurs ouvrages; & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans les Mechaniques, mais encore il ajoutoit toutes les parties des Mathematiques parfaitement; & reüssissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne sçavoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Geometrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'y avoient rien entendu auprès de luy, Mais le dernier ouvrage que

J'ay vû de la façon, m'a rempli d'étonnement, quoy que ce ne fust que l'édifice d'un Bain, qui est une chose toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'est pas commun. Il est bâti sur une pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soutenüe par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bâtiment est proportionné à l'étenduë du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan de toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon; où tous les valets & les Officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairez; ce qui est de grande commodité pour un bain. En suite est l'appartement pour les personnes de condition, qui a sur les aïles des garderobes pour se des-habiller. Au milieu est un logement, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide: Il est encrousté par dedans de pierre Laconique, & orné de deux statues antiques de marbre, dont l'un represente la Santé, & l'autre Esculape. De-là on entre dans un appartement en ovale, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair, pour s'huiler, qui a des dégagemens de part & d'autre, encrousté de pierre Phrygienne, pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, est un autre appartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se coucher & s'asseoir; enfin, où

*Toutes  
ces pier-  
res sont  
espece de  
marbre.*

l'on peut demeurer tres-sainement, & qui est incrousté de la mesme pierre, depuis le haut jusqu'en bas. En suite est un passage chaud, revestu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille de tous costez. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer après, dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mesmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est très-bien percé, & les apartemens dans une juste proportion; de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut, que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, les lieux qui ont besoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la vûë, il ait laissé quelques ouvertures du costé du Midy. Les autres apartemens sont exposez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tous proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, que personne ne s'imagine que j'encherisse sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont vû ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que j'ay dit, & avouëront avec moy, qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au delectable. Chaque appartement a double entrée, & double sortie, sans parler des autres portes pour communiquer en divers lieux; ni d'un horloge à l'eau, & d'un quadran au Soleil. Enfin, ne pas louer cette merveille, après l'avoir vûë, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnoissance; c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours à sa gloire. Que si je m'y baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre

les louanges des autres , après vous avoir dit les beautés que j'y ay remarquées.

~~~~~

# BACCHUS.

*Cette piece & les deux suivantes sont des especes de prefaces & d'avant-propos , dont l'Auteur s'est servi comme de petits discours Academiques ; particulièrement des deux premières : car l'autre n'est qu'un exorde.*

**B**ACCHUS fit l'entreprise des Indes , malgré la raillerie des uns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elephans , quand il échaperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes esprises d'une fureur divine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours & des cymbales ; pour javelots, des bastons entortillez de lierre ; au lieu d'armes, des guirlandes du mesme arbre ; & pour harnois , des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suivies d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & danser comme de jeunes chevreaux , dont ils avoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu , mais sans barbe , vestu de pourpre avec des brodequins dorez , & des pampres chargez de raisins , entrelassez parmi ses tresses. Il estoit monté sur un char traîné par des Tigres , qui est tout ce qu'il y avoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient , l'un un petit vieillard camus , tout tremblant , vestu de jaune , avec de grandes

*Tambour  
de Bass-  
que.*

oreilles droites , & un gros ventre , monté la plupart du temps sur un asne , ou à son défaut appuyé sur un baston ; mais du reste , grand Capitaine. L'autre , un Satyre cornu , avec des cuisses veluës , & la barbe & les pieds de bouc , qui tenoit de sa main gauche une flûte , & de l'autre un baston courbé , & couroit par tout le camp en sautant & dansant , & faisant grande peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere ; & lors qu'il s'approchoit , elles couroient toutes échouées , criant *Evohé* , comme le reconnoissant pour maistre. Cependant , ces enragées entre leurs autres exploits , mettoient en pieces les troupeaux , & en mangeoient la chair crüe. Les Indiens voyant un si grotesque équipage , plus propre à un balet qu'à un appareil de guerre , dédaignerent d'abord de prendre les armes , & voulurent envoyer leurs femmes pour le combattre , de peur de tenir leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée , quoy que ridicule , mettoit le feu par tout ; car le feu est le dard de Bacchus , qu'il a emprunté de la foudre de son pere ; ils s'armerent en haste , & montant sur leurs Elephans , vinrent pleins de rage & de dépit , rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en presence , ils se rangerent en bataille , couvrant d'Elephans le front de leurs troupes. Bacchus rangea aussi son armée , & mit Silene à la droite , qui est ce gros camus dont j'ay parlé , Pan à la gauche , & pour lui il se plaça au milieu , après avoir répandu par tout les Satyres , comme autant d'Officiers & de Capitaines , & donné pour mot *Evohé*. Aussitost les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales ; & un Satyre

ayant entonné un cor, l'asne de Silene commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccanes, qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite, avant que d'estre à la portée du Javelot. Ils furent donc défaits & assujétis, ayant appris à leurs despens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemi. Si l'on demande à quel propos j'ay allégué cette fable, je diray qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arrivé presque la même chose qu'à lui. Car la plupart persuadent que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimères, s'en moquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent, découvrent le fer qui est caché sous les feuilles de lierre, & une redoutable valeur sous un appareil ridicule. Ils sont plus; car s'apropriant petit à petit à leurs charmes, ils se mettent à la fin à sauter & à gambader avec moi. Chacun peut faire ce qu'il lui plaira; car je ne veux contraindre personne à m'entendre; mais tandis que je suis aux Indes, je vous veux encore régaler d'une merveille du pays, qui fait à nostre sujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du costé de main gauche en descendant, il y a un petit bois sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont trois fontaines d'une eau claire & argentine; l'une consacrée à Pan, l'autre à Silene, & la troisième aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la première, les vieillards de la seconde, & les enfans de la troisième; car on s'y assemble à certain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire

maintenant ce qui leur arrive à tous , après avoir bu , cela ne fait rien à mon dessein ; mais les vieillards deviennent alors comme stupides & hebetez , sans pouvoir prononcer une parole ; & quelque temps après ils se débordent en un si grand torrent d'Eloquence , qu'on le peut comparer aux tempestes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homere ; & cette fureur leur dure jusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable , c'est qu'ayant entamé un discours , s'ils n'ont pas le loisir de l'achever , ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez , & le continuent jusqu'à la fin. Il n'est pas necessaire d'ajuster davantage cette comparaison ; car vous voyez bien que c'est une raillerie que je fais contre moi-même ; mais si ce que j'ay dit vous plaist , il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire ; sinon , c'est un effet du breuvage , qui a coustume de troubler les sens & la raison.

*C'est sans doute qu'il avoit recommencé sa harangue par où il avoit fini l'année précédente,*

\*\*\*

## L'HERCULE GAULOIS.

**L**Es Gaulois apellent Hercule , Ogmie , & le peignent avec la barbe blanche , chauve , ridé , basané ; semblable à ces vieux Nautonniers , ou plutôt à Caron lui-même , ou à Japet , qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin , à le voir , c'est tout autre chose qu'Hercule , quoi qu'il ait comme lui la peau de lion & la massue , avec un arc tendu à la main gauche , & un carquois sur l'épaule. Je crus d'abord que ce qu'ils en faisoient estoit pour se mocquer des Grecs , ou pour se venger des courses qu'il fit en

## L'HERCULE GAULOIS. 35

leur païs, lorsqu'il alla en Espagne Mais j'oublois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une infinité de peuples qui sont attachez à sa langue par des filets d'or fort déliez, comme par autant de chaînes, qui le suivent volontairement sans se débattre; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme je m'estonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit aprendre le mystere qui estoit contenu sous cette enigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le symbole, ou plutôt le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plutôt Hercule, qui est beaucoup plus puissant: Et nostre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est en la perfection qu'à cet âge, c'est pourquoy Homere fait découler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âges d'homme, & compare à un parterre de fleurs, les discours des vieillars de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui est l'effet de la raison, & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses dards sont la force de ses raisons qui sont empennez, à cause que les paroles sont ailées, comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon sujet, je vous diray que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme je doutois si je me devois remettre à mon âge, aux exercices de la jeunesse, de peur qu'on ne crût que je retournasse en enfance. Mais je dis adieu de bon cœur aux avantages

*Decla-  
mations.*

du corps, qui sont propres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacreon ! s'enfuye bien loin de moy avec ses aïles dorées ! c'est le moindre de mes soucis, pourvû que je rajeunisse en Eloquence, & que je captive tout le monde par la douceur & la force de mon discours, sans crainte que mon carquois soit jamais dégarny de flèches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-faison, & ce qui me donne la hardiesse de me remettre sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourvû que vostre faveur ense mes voïles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillârd. *Dieux ! quelle force il cachoit sous de vieux haillons, ou plutôt, sous une mine decrepite !*

: \* \* \* \* \* :

#### DE L'AMBRE, OU DES CYGNES.

**L**ORSQUE j'entendois dire en ma jeunesse que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cét ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton qui avoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune, je m'imaginóis que si je passois jamais par là, j'estendrois mon manteau dessous, pour recevoir cette precieuse liqueur. Mais comme je navigeois depuis sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu, je demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'estonnerent qu'il y eût des gens assez insolens pour debiter ces impostures. Ils ajoutèrent que s'il y avoit des

arbres en leur país , qui produisissent un si grand tresor , ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame , pouvant s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux , de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes ; & je regretois ces choses , comme si je les eusse perduës. Je croyois aussi oüir chanter des Cygnes le long de ce fleuve , ayant appris que les compagnons d'Apollon y avoient esté changez en oiseaux qui conservoient encore leur chant , pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouva pas plus veritable que le reste , & comme je m'en enquerois aux mesmes gens ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan ; mais que leur chant ou plüstoit leur cry n'estoit pas plus agreable que celuy des autres oiseaux de riviere. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout temps des hommes qui se sont plü à en faire acroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la mesme chose qu'à moy , & que vous ne trouviez pas que je réponde à l'opinion que vous aviez conçüe de mon éloquence , sur le raport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins , que je ne suis pas cause de cette erreur, & que je n'ay jamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes , tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & il n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau , où il leur paroist plus grand , & qui s'étonnent après , lorsqu'ils le voyent plus petit ; c'est ce que vous jugerez tantost de mon éloquence , à comparaison de ce que l'on en publie.

Cygnes.



## LOUANGE DE LA MOUCHE.

**L**A Mouche n'est pas moins grande à l'égard des insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aîle surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre ; que la soye surpasse le fil ou la laine. Car son aîle n'est pas couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme les Cigales ; & lorsqu'on la regarde au Soleil, elle brille de diverses couleurs, comme la queue du Paon, ou comme la gorge d'un pigeon. Son vol n'est pas à tire-d'aîle comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles ; mais flexible & qui tourne en un instant ; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flutes, comparé aux hautbois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teste, qui est dur & luisant comme de la corne : & sa teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles ; mais elle y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes, de mesme qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe ; qui luy sert de bouche, & qui au bout une espece de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les

**LOUANGE DE LA MOUCHE.** 39

deux de devant luy servent comme de mains ; car elle s'en débarbouille , & en porte son manger à la bouche , à la façon humaine. Sa naissance est abjecte ; car elle naist de corruption ; & devient peu à peu oiseau , poussant dehors des pieds & des ailles ; puis elle engendre un autre ver , qui se change après en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie , & gouste de tout ce qu'il mange , hormis de l'huile , qui luy est un poison mortel. Sa vie n'est pas longue , mais agreable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-temps , qu'on appelle mouches canines ou militaires , qui sont vistes & bruyantes , & se conservent dans les maisons tout l'hyver , sans prendre aucun aliment. Il ne lui faut pas peu d'adresse pour éviter les pieges de l'araignée , qui lui tend par tout des embusches , où sa hardiesse quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homere , qui lui compare le plus vaillant de tous ses Heros , plutôt qu'aux lions ou aux tigres ; & qui dit que ce n'est pas temerité , mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser , ne sert que d'éguillon à sa vertu ; c'est pourquoi il ne se peut lasser de la louer , & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol , lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait , ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple , lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs. En un autre endroit il l'appelle douce & benigne , à cause qu'elle n'a point d'éguillon , & que ses blessures ne sont pas dangereuses , comme celles

## 40 LOUANGE DE LA MOUCHE:

des guespes & des abeilles, & nomme ses effains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en sçauroient défendre? Son amour est libre & celeste; car elle vole en l'air accouplée avec son mâle; & l'on dit même qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste separée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme celle d'Hermotine Clazomenien, qui s'alloit promener, à ce que content les Fables; & je m'étonne que Platon n'ait allegué ceci pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cet avantage, qu'ayant peu à vivre, elle trouve toujourns la nape mise, & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle aime la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois une Musicienne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & folastrer au tour de lui, lors qu'il estoit endormi, la Lune envieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les jeunes gens, non point par haine, mais par amour,

pour

LOUANGE DE LA MOUCHE. 41

pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'alegueray point à sa louange qu'il y a eu autrefois une Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & une Courtisane illustre à Athenes à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit les Amans jusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop connue; outre que si je m'étendois plus avant dans ses louanges, on pourroit m'accuser de vouloir faire d'une mouche un Elefant.

CONTRE UN IGNORANT  
qui faisoit une Bibliotheque.

*C'est une invective contre quelqu'un qui  
l'avoit offensé.*

TU crois passer pour habile-homme, en achetant beaucoup de livres, mais cela ne sert qu'à faire paroître ton ignorance; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au raport d'autrui, qui est bien souvent trompeur; de sorte que tu es le jouet des Savans & des Libraires. Ely-moy, je te prie, à quoy peux-tu discerner les bons Livres d'avec les mauvais, si ce n'est que tu juges de leur bonté par leur vieilleſſe, & que tu en fasses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers? Mais quand tu les pourrois connoître, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux juger des beaux endroits, non plus qu'un aveuglé des couleurs? Je te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un livre, & le

courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'est rien ; si tu n'en peux remarquer les beautez ni les défauts. Car où l'aurois-tu pris , si ce n'est que les Muses t'ayent inspiré comme Hésiode ? mais tu ne fais pas seulement où est Hélicon ; & si tu y voulois monter , au lieu de te presenter une branche de laurier , comme à cet illustre Pasteur , elles t'en chasseroient à coups de fourches , de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine ; outre que ta vie est trop infame , pour avoir commerce avec des vierges. Encore que tu sois bien éfronté , tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mysteres en ta jeunesse , ou que la conversation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois réparer ce défaut , en faisant une grande Bibliothèque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Demosthène qui avoit écrit huit fois de sa main l'histoire de Thucydide ; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Athènes , cela ne te serviroit de rien , non pas même quand tu les attacherois à ta ceinture , & que tu les ferois suivre par tout , où que tu dormirois dessus. Un Singe est toujours Singe , comme dit le Proverbe , fût-il tout couvert d'or & de pourpre. Il est vray que tu as toujours un livre à la main ; mais tu ne l'entens pas mieux qu'un asne fait la Musique. S'il fustoit pour estre docte , d'avoir beaucoup de volumes , les Libraires seroient les plus savans de tous les hommes , car pour un livre ou deux qu'un autre manie par jour , ils en manient cent ; mais leur boutique sur tout , qui en contient une infinité , seroit tres-savante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliothèque , pour marque de ta doctrine. Parle , ou si tu ne peux , fay moy signe au moins de la teste

## QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE. 43

quand quelqu'un qui ne sçauroit pas jouer de la flûte, auroit celle de Timothée, ou cette autre qu'Ismenias acheta si cher, en seroit-il plus sçavant? Non; quand il auroit outre cela celles *7. Talcas* d'Olympe & de Marsias. On n'est pas Hercule pour avoir son arc & sa massüe; & pour se servir de ses flèches, il faut estre un Philoctete. Celuy qui n'est pas Pilote, ne sçauroit conduire un vaisseau, ny un mauvais Ecuyer monter un cheval de manege. Avouë-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne sert qu'à te faire mocquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit en Asie un homme riche qui eût les pieds gelez pour avoir traversé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyver; mais pour couvrir son deffaut, il alloit toujors chaussé fort proprement, quoy qu'il ne püst marcher qu'à l'aide de deux grands valets, qui le soustenoient par dessous les bras. Ses souliers avoient beau estre bienfaits, ils ne luy servoient que d'entraves, comme font les livres à un ignorant, qui font autant de pièges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homere, fais-toy expliquer l'endroit où Thersite est décrit haranguant; car tu n'as que faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eust pris les armes d'Achille, eust retardé le cours du Scamandre par des morceaux de corps morts, & tué Hector de sa main, avec plusieurs autres des Princes Grecs? Je m'assure que tu diras que non, & qu'il se fust fait moquer de luy, lorsqu'on l'eust vü courbé sous le faix de son bouclier, & broncher à chaque pas; ou guigner à travers son casque avec ses mauvais yeux; & sa bosse faire lever sa cuirasse sur ses épaules. En

## 44. CONTRE UN IGNORANT

un mot, il eust deshonoré par là le Deros qui portoit ces armes, & le Hieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la même chose de toy, quand tu lis quelque beau livre, dont tu corromps le sens & la phrase ? car encore que tes flateurs t'aplaudissent, ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que je te conte à ce propos, ce qui ariva un jour aux jeux Pythiques. Il prit envie à un riche Tarantin, nommé Evangelus, d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celuy de la course ou de la lute, il se voulut hazarder dans la Musique. Il ariva donc à Delphes à la persuasion de ses flateurs, & se presenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier, dont les feuilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le Théâtre en admiration, & fit naistre l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il savoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens, au lieu des miracles qu'on en attendoit, on oüit un miserable fausser qui n'estoit point d'accord avec la lyre ; & pour comble de malheur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru sur le Théâtre, après un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succedant à la risée, les presidens des jeux piquez de son insolence, le firent chasser du Théâtre à coups de foüer ; si bien qu'il traversa la Scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouet-

toit aussi. En suite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Eumelé, qui ravit chacun en admiration, de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fût fort mal vestu, & qu'il n'eust qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin, qui avoit si mal réussi. Tu avois, dit il, une couronne d'or & de pierreries, parce que tu es riche, & moy une de laurier, parce que je suis pauvre; mais tout pauvre que je suis j'ay esté couronné, & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eût compassion de toy. Je trouve que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'acabler, je veux ajouter à ce conte, une autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles avoient jetté dans la riviere, flota long-temps sur sa lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cét état elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent un sepulcre, à l'endroit où est bâti maintenant le Temple de Baccus. Mais ils pendirent sa lyre dans le Temple d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, jusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouy dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, la voulut avoir & l'acheta à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouvoir jouer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y acoururent & le déchirent, qui fut la seule cause qu'il eut

commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puisqu'il s'est trouvé un homme en nos jours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philosophe Epictete, comme s'il eust acheté avec elle son sçavoir ? Un autre depuis donna un talent du baston du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massüe d'Hereule, ou comme les Tegeates montrent la peau du sanglier Calydonien, les Thebains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déesse Isis. Celly-cy te passe à mon avis, en impertinence ; & ce bâton met à couvert ta Bibliotheque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puny très-cruellement Philoxene, pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschyle, où il écrivoit ses belles pieces de Theatre, s'imaginant peut-estre que cela serviroit à rendre les siennes meilleures ; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. Peut-estre aussi que tes livres te gastent la cervelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les avois point. A quel propos donc les acheter si cherement, & les faire relier avec tant de soin ? En es-tu plus éloquent pour cela ? ou plutôt, n'es-tu pas plus muet qu'un poisson ? Mais tes débauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde ; Que si tes livres en sont cause, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherche, puisqu'ils ne te sont utiles, ny à bien faire, ny à bien dire, & qu'ils ne peuvent servir qu'à estre mangez des rats, & de suplice à tes gens, que tu chasties,

750.  
livres.500.  
écus.

## QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE. 47

pour n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte, lorsque quelque Docte te rencontre avec un livre à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louer ou à blâmer quelque endroit, de ne sçavoir que répondre? & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius, ayant trouvé un jour à Corinte les Baccantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par luy une fois, que de souffrir tous les jours mille affronts de la main d'un sot. Pour moi, je n'ay pû trouver la raison pourquoy tu achetes tant de livres, quoy que je l'aye recherchée avec grand soin; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne, ou un aveugle un miroir, & un sour quelquel instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflues? Mais je sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eust falu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achetes pour entretenir ta réputation, & confirmer les loüanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boivent point qu'ils ne se soient alterez à force de les louer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; jusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Philipes. Et il n'est pas étrange que tu l'ayes crû, estant sot comme tu es, veu que Pyrrhus

se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, jusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy monroit les portraits de Philippe, de Cassandre, d'Alexandre & de Perdicas, & qui luy demandoit à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouilliere*, comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton avantage: mais je say bien que tout le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, parce que tu t'habilles comme luy & tu affectes son regard & sa démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croit ressembler à un Docte, quoi qu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay découvert à la fin où est l'encloüeur; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite, si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un savant. Toutefois crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sache pas bien la vie que tu mènes, & que tu employes plus de temps à la débauche qu'à l'étude? Ne fais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connue de tout le monde. Dy-moy si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en Hercule, le prendroit-on jamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massüe, ne le reconnoistroit-on pas à sa démarche lascive, & à ses parures deshonestes, suivant le Proverbe qui dit, qu'on cacheroit

cacheroit plutôt un Elephant sous sa robe, qu'un effemine. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion, puisqu'on reconnoitra toujours à ton cry que tu n'es qu'un asne. Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint si tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la réputation de sçavant; mais des personnes qui s'y connoissent, & de la verité. Tu devrois vendre plutôt ta Bibliotheque pour payer ta fole dépense, & les frais que tu fais en esclaves; car ce sont là tes deux passions, dont une seule est capable de te ruiner. Suis donc mon conseil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honnête homme auprès de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes débauches, comme ils font. Car j'en vis un l'autre jour sortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, jusqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais j'atteste les Dieux & ceux qui estoient presens, que je faillis à le battre, tant j'en estois indigné pour toy. En tous cas, s'il est difficile de quitter un métier où l'on est acoustumé, gardes plutôt ton argent pour tes débauches, que pour tes livres. Car à quoy sert d'entasser volumes sur volumes? tu es assez sçavant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas seulement en la bouche toute l'Antiquité; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Historiens, & sais tous les défauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empêche que nous n'insistions davantage sur ces choses. Mais je te demanderois volontiers, quels livres tu lis principalement? Est-ce Platon, Antisthene, Archiloque, Hipponax; ou si tu quites les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu vû la

*Il y a en Grec sept.*

50 CONTRE UN IGNORANT, &c.  
 harangue d'Eschines contre Timarque ? Mais tu  
 sçais peut-être tout cela, & aimes la Comedie ? As-  
 tu lû les Baptes, ou plûtoſt les as-tu pû lire ſans  
 rougir ? Dis-nous, quel livre t'eſt familier ? car  
 quoi que tu en portes toujourns, on ne t'en voit  
 jamais lire. Eſt-ce de jour ou de nuit, devant ou  
 après tes débauches, que tu t'apliques à la lectu-  
 re ? Quitte, quitte toutes ces choſes, pour vivre  
 comme tu fais, quoi que ta vie ſoit encore plus  
 honteuſe que ta doctrine, & que tu duffes apre-  
 hender les reproches que la Phedre d'Euripide  
 fait aux femmes, & prendre garde que les murail-  
 les ne divulguent ton infamie. Que ſi tu as reſo-  
 lu de mourir, comme tu as vécu, & d'acheter  
 toujourns des livres, laiſſe-les là pour le moins  
 ſans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions  
 des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Je  
 ſçay que tout ce que jedis, ne te ſervira de rien,  
 & que tu ne laiſſeras pas de continuer à te faire  
 mocquer de toy, par les habiles gens, qui ne  
 prennent pas garde à tes livres, mais à ta doctrine.  
 Tu penſes toutefois couvrir par là ton im-  
 pertinence, comme ces mauvais Chirurgiens qui  
 ont des eſtuis dorez, dont ils ne ſçauoient  
 ſervir ; au lieu qu'un excellent Artisan ſe fait  
 admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux-  
 là les preſtent-ils quelquefois à ceux qui les peu-  
 vent mettre en œuvre : mais tu reſſembles à ce  
 chien des Fables, qui eſtant attaché au ratelier,  
 ne pouvoit manger de foin, ni ſouffrir que le che-  
 val en mangeât. Voilà ce que j'avois à dire de ta  
 doctrine ; Je parleray une autre fois plus ample-  
 ment de tes débauches.

*C'eſt  
 qu'on y  
 traittoit  
 des vices  
 où il étoit  
 ſujes.*

*Qu'elles  
 ne crai-  
 gnent  
 point les  
 tenebres  
 complices  
 de leur  
 débauché.*



## DE LA CALOMNIE.

*Qu'il ne faut pas ajouter foy temerairement  
au raport d'autruy.*

**C**'EST une mauvaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte , qu'ils bronchent à chaque pas , sans voir ce qui est à leurs piez , & qu'ils n'apprehendent pas un danger present , tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres , & qui excite des divisions dans les Etats & dans les Familles , qui les entraînent à leur ruine , par le moyen de la calomnie , qui est son plus dangereux éguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau , d'Apelle. Car ayant esté aculé par un Peintre jaloux de sa gloire , d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée , & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse : Ce Prince qui avoit esté nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là-dessus , que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession , & le peu d'aparence qu'il y avoit qu'un Peintre eut entrepris un si grand dessein , & un Peintre qui luy devoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre un traître & un assassin; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eut déchargé à la question. Mais lorsqu'il eut appris son innocence , il

fut touché d'un tel repentir , qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Apelle donc pour se vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles , comme on en peint à Midas , assis sur un Trône , environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet état il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'avance vers luy le visage tout en feu , avec des traits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau , & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent , qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve , & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice , qui parent & ajustent la Calomnie , pour la rendre plus agreable. Après vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vestue de deuil avec ses habits déchirez , qui tourne la teste vers la Verité , & pleure de regret & de honte. Voila l'Emblème de la Calomnie , dont je te veux faire en suite un portrait à ma façon , & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par la définition , c'est un faux raport que l'on fait d'autruy en son absence , auquel d'ordinaire on ajoute foy , sans donner les moyens à l'accusé de se justifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie ; le Calomniateur , le Calomnié , & celui à qui l'on s'adresse pour médire , qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur , puisqu'il joue le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un méchant homme ; car les gens de bien ne se meslent point de ce mestier , & tâchent plutôt

à reconcilier les ennemis , qu'à semer de la division parmi les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant , il est injuste ; car il ne se contente pas d'accuser à faux , il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa défense , contre l'ordre de la Justice , qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement , commet une injustice , quand il rendroit un Jugement juste , & offense mesme les Dieux ; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement injuste , mais impie. Cependant , il tâche d'exercer la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle , pour l'empescher d'entendre les raisons de l'accusé ; ce qui ajoute encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien , quand il accuse , veut que la défense soit publique , aussi bien que l'accusation , parce qu'il a interest que la verité soit connue comme celuy qui peut vaincre son ennemy à force ouverte , n'use point de trahison ni de ruse. Le trône de la Calomnie est dans la Cour des Princes , où regne l'Envie & la Haine ; & où se presentent à toute heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croistre à tous momens l'esperance & l'ambition , là sont les envies les plus cruelles , les haines les plus irreconciliables , & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toujours en garde , comme un Gladiateur , pour porter le coup de la mort à son ennemy , s'il luy donne la moindre prise ; de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble , est en un instant supplanté , quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy , & que le vainqueur & le vaincu soient enveloppez souvent

dans une mesme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose, & qu'il y va de la faveur du Prince, on est perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le métier d'un sot, & il faut estre très-habile pour y reussir. Car si ces traits ne sont trempéz dans la vray-semblance, ils sont sans effet, parce que la verité ne peut estre vaincuë que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'attache toujourns à ceux qui sont les plus élevez, par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere chacun tâche de devancer son compagnon, soit par art ou par vitesse; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier, est toujourns en bute aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut, car s'ils viennent à estre découverts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celuy qu'elle veut calomnier, On accuse un Medecin d'empoisonnement, un Ministre de trahison, un Grand de faire des entreprises; mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme, à celuy qui se pique d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Philoxene auprès de Denys le Tyran, de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie un homme auprès de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable

d'entendre des raisons ni des excuses. Voilà ce que font les calomniateurs, pour irriter davantage celui à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'étoit pas assez animé, il ne donnât du temps à la recherche de la vérité, & à l'examen de leur calomnie; quoi qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empêche qu'on n'en veuille ouïr la défense. On accusa le Philosophe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Bacchanales, & de n'y avoir bû que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust travesty, & n'eust bû du vin en la presence du Roy, & dansé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'étoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconnoistre Ephestion pour un Dieu: Car non content de lui faire une Pompe funebre, qui cousta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de jurer par son nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, lui contoient des chimeres & des visions; Qu'Ephestion leur estoit aparu en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'invoquoient; raportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; si bien qu'Alexandre qui avoit toujours les oreilles batuës de ces discours, les crut à la fin, & se glorifia de pouvoir faire un Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciez, pour avoir resisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'aversion pour ses frenesies? Le Capitaine Agatocles qu'il

*Comme  
qui diroit  
Ange  
Gardien:*

estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust crû mortel, si Perdicas n'eust juré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu lui estoit apparu à la chasse; & lui avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agatocles, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son ami, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toujours celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la médifance; parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres le dégoust du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant que les faux rapports. Il est donc aisé d'emporter un cœur exposé de tous costez à la baterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point: car l'accusé en cette rencontre meurt comme un homme endormi qu'on tue dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouver son ami, comme auparavant, sans sçavoir rien de ce qui se passe; & qu'on donne soi-même dans le piège. Mais un homme d'honneur ne condamne point son ami sans l'oïr, & sans luy donner les moyens de se justifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écoutent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses, en attendant

l'occasion de s'en venger ; sur tout quand le Calomniateur est leur ami , ou qu'il feint de l'estre de celui qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empescher d'ajouter foy à son raport ; sans considerer qu'il arrive tous les jours mille sujets de rompre , mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs , la calomnie n'attaque jamais un ennemi decouvert , parce qu'elle perdrait créance ; mais souvent son propre ami , ou pour le moins celui qu'on feint estre tel , pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interets de celui à qui l'on parle. Quelques-uns honteux d'avoir ajouté foy à de faux rapports , & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur ami offensé , rompent avec luy , comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois deplorer la misere de nostre vie , dont la calomnie est un des principaux fleaux. Quelques-uns nous accusent du erime dont ils sont coupables. Il faut que tu meure , s'écrie Antia , à son mary , ou que tu tués Bellerophon , qui a atenté à ma chasteté ; quoi que ce fust elle-mesme qui l'eût sollicité à l'aimer. Il s'en fallut peu pourtant qu'il ne portast la peine du vice d'autrui , & de sa propre vertu , & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la chimere ; car pour un semblable sujet, Phedre perdit Hipolite. Mais, dira quelqu'un , il faut ajouter foy aux rapports , lorsqu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t'il quelqu'un de plus juste qu'Aristide ? Il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle , par la jalousie de sa gloire , comme les plus gens de bien ont leurs défauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs , ne dressa-t'il pas des embuches à son parent,

*Ulysse à  
Paiame-  
da.*

à son ami , & à son compagnon d'armes ? Socrate fut accusé d'impiété , Miltiade , & Themistocle de trahison , après avoir rendu de très-grands services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage ? Il fermera les oreilles à la Calomnie , comme Ulysse au chant des Sirènes , & n'ajoutera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection , mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes , & de laisser celles de nostre ame dégarnies. Quand on nous fera donc quelque rapport , il faut examiner la chose en foy-mesme , sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject , qui se laisse emporter en jeune homme ; & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut déferer ni au jugement , ni à la passion d'autrui ; ne considérer pas davantage l'accusateur que l'accusé , & se défier toujours de celui qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant , la cause de ce malheur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme ; car si l'on pouvoit penetrer dans ses sentimens , la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde , pour faire place à la Verité , qui dissiperoit toutes ses tenebres par la lumiere.





# L' A P O P H R A D E,

## OU LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN.

*C'est une invective contre un homme qui avoit condamné le mot d' Apophrade , qui signifie proprement un jour malencontreux.*

O N voit bien que tu ne fais ce que signifie le mot d' *Apophrade* , autrement tu ne m'aurois pas aculé de barbarie , pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantost de sa signification; je me contenteray de te dire pour cette heure , que tu as pris par l'aîle la Cygale , comme dit le Poète Archiloque. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-mesme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi , ce Poète porté de son naturel à la Satyre , laissoit à juger, ce qu'il feroit , estant offensé. C'est dequoy je t'avertis maintenant , non pas pour me comparer à un si grand personnage , mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement , quand il associeroit avecque luy Hipponax & Simonide; car tous ceux qu'ils ont attaquez , n'estoient rien au prix de toy. Cependant il semble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaisie , de reprendre ce mot , pour découvrir ton ignorance , qui ne sçait pas les choses les plus vulgaires , & pour faire éclater tes autres defauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la Satyre , je reconnois tes vices

*Anciens  
Satyri-  
ques.*

60 L' APOPHRADE , OÙ LE

dés l'enfance , & ne manque ny de capacité ny de hardiesse pour les publier. Je parle de la sorte, parce qu'il ne serviroit de rien de t'en avertir en particulier , pour tâcher de t'en corriger ; puisqu'il ne peut non plus changer de nature , que ces sales animaux , qui vivent dans l'ordure & dans le fumier : outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces celebres criminels des Fables ; & que ton ignorance est si publique , qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peur de lion , pour montrer que tu n'es qu'un asne. Mais je les veux mettre icy , de peur qu'on ne croye que je sois le seul qui les ignore. Qui apellerons-nous à nostre secours pour cela ? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre , tel qu'Elencus , Dieu de liberté & de verité , qui est ton plus grand ennemy , puisqu'il fait tout ce que tu fais , & ce que tu souffres tous les jours , & qu'il le veut publier ? Il sera donc icy le prologue de ma Satyre , comme il fait quelquefois chez cet Auteur ; afin d'apprendre à tout le monde , que nous n'entreprenons pas cecy en vain , ni par une amitié particuliere , mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé il se pourra retirer à la bonne heure , & nous laisser faire le reste , parce que nous sommes assez capables pour te confondre , & qu'il n'est pas seant à un Dieu de parler de si grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'avertissement. Ce Sophiste qui contrefaisoit le Philosophe ( c'est de toi qu'il parle ) vint un jour aux jeux Olympiques pour y reciter une harangue , qu'il avoit composée sur le sujet de Pytagore , lorsqu'on le voulut empêcher de participer aux mysteres d'Eleusine , à cause qu'il estoit estranger , & qu'il avoit esté

*Comme  
qui di-  
voit la  
raison.*

Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Esopé, estoit toute parée de plumes d'autrui, & bâtie de pieces rapportées. D'ailleurs, elle étoit préméditée de long-temps : mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lorsqu'il demanda un sujet tout haut, on luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne jouïoit pas bien son personnage, & qu'il raportoit des choses tirées de loin & étudiées, personne ne se pouvoit empescher de rire, & de faire signe à cét amy qu'on reconnoissoit bien la fourbe, quoy que nôtre Sophiste, tâchast de suplérer à tout par son impudence. Quelques-uns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérobez des Anciens. Celuy qui a fait ce Discours, & qui m'a introduit icy, estoit de ceux-là ; car il ne se pouvoit tenir de rire, non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie ? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empescher d'éclater une fois tout haut, entendant cét asne, qui vouloit, comme on dit, jouer de la lyre, ce que ce galant-homme aperçût en se retournant, & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plutôt le troisième jour de la grande nouvelle Lune, où les Romains suivant une coûtume ancienne, font des vœux & des sacrifices, pour tout le reste de l'an, sur la créance que les Dieux écoutent alors plus attentivement nos prieres. En cette grande feste donc, & ces Calendes sacrées, celuy-cy voyant nostre imposteur qui estoit ces larcins sous le nom de Pytagore, comme il le connoissoit parfai-

*Du mois  
de Janvier.*

tement, & qu'il sçavoit ce qu'il faisoit, & ce qu'il souffroit tous les jours, où il avoit esté mesme surpris, il dit à un de ses amis qui estoit près de luy, Sortons d'icy, que cét infame par les abominations ne nous change ce jour heureux en un funeste, & il se servit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, nostre imposteur ne l'eut pas plûtost ouï, que pour se venger de cette raillerie, il s'écria : Quelle beste est ce qu'*Apophrade* ? Est-elle masse ou femelle, terrestre ou aquatique ? car pour moy, je ne la connois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa luy-mesme, & fit voir son ignorance. C'est là le sujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improviste, ignore les choses les plus vulgaires, & que les artisans de la Grece sçavent. Voila ce qu'avoit à dire le Prologue ; c'est à moy d'achever le reste, & de représenter icy ce que tu as fait en diverses parties du monde, & ce que tu fais presentement à Ephese, qui est le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t'il si fort ? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille délicate ? Mais y a-t'il rien de plus commun à Athènes ? Tu prouveras plûtost à un Athenien, que Cecrops & Erectée étoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs ; mais celuy-cy leur est propre, & ils s'en servent pour exprimer un jour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arrivée ce jour là, ou pour

quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut-être feant d'apprendre ces choses à ton âge ; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne sçais point, qui sont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où es-tu, de ne la pas sçavoir ? car encore qu'on te dût permettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, apeller un jour malencontreux, d'un autre nom, si tu veux parler comme l'on fait à Athenes. Mais tu diras peut-être qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se faut pas servir de mots que l'on n'entend point. Il est vrai que j'ay failly de m'en servir en ta presence ; car je devois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendisses ; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot est de ceux qui se sont conservez en usage dans cette grande revolution qui arrive tous les jours dans les langues ; & je raporterois le nom de ceux qui en ont usé, si je ne craignois de troubler ta memoire par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Historiens qui te sont inconnus. J'aurois plûtoft fait de dire ceux qui ne s'en sont pas servis ; quoi que pour te dire la verité, je n'en sçache point, & je t'offre quelque honnête present, si tu peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la chose qu'on veut signifier par là. Car celui qui ignore ce mot, peut ignorer où sont situées les villes d'Athenes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon, mais non pas au sens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay allegué hors de propos. Je te satisferay encore là-dessus, si tu es capable de raison. Car les Anciens se sont servis de plusieurs pareilles métaphores, contre ceux qui te ressembloient ; Ils ont

64 L' APOPHRADE , OU LE  
 apellé un Orateur qui changeoit à toute heure  
 d'avis , *Cothruene* , pour marquer son instabilité , à  
 cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces  
 brodequins. Un autre , *Lypaé* , qui avoit accou-  
 tumé de troubler les Assemblées. Un autre , *Heb-*  
*domas* , qui railloit & folastroit avec le peuple ,  
 comme les écoliers font aux jours de congé.  
 Pourquoi donc ne pourra-t'on pas nommer  
*Apophrade* , un malencontreux personnage , com-  
 me toi ? Car il est certain que lorsque nous ren-  
 controns quelque chose de mauvais augure , &  
 particulièrement le matin , soit un châtre , un boi-  
 teux , ou un singe , nous avons coutume de rentrer  
 aussi-tost , comme si ce jour-là nous devoit estre  
 funeste. Si le premier jour de l'an donc on trouve  
 un homme comme toy , qui passe pour un infame ,  
 un méchant , un imposteur , un parjure , un  
 monstre , une peste , ne le fuira-t'on pas comme  
 un oiseau de mauvais augure , capable de trou-  
 bler le plus beau jour , & de le rendre malen-  
 contoureux ? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots ,  
 car il me semble que tu fais gloire de la chose ;  
 outre que tu aurois bien de la peine à prouver  
 le contraire à tes citoyens , qui sçavent comme  
 tu as vescu dès ton enfance , & comme tu te mis  
 au service d'un gendarme , pour faire tout ce qu'il  
 lui plairoit , jusqu'à ce qu'il te quita , comme on  
 fait un habit lorsqu'il est usé. Tu servis depuis au  
 Theatre , & fus avec une compagnie de Farceurs  
 & de Baladins , où tu faisois le Prologue , & en-  
 trois paré avec des brodequins dorés , & un ha-  
 bit magnifique , pour annoncer la piece , & de-  
 mander bonne audiance. Mais maintenant tu es  
 devenu Orateur ; c'est pourquoi quand on le saura  
 en ton pais , on croira voir deux Thebes & deux  
 Soleils ,

Ou , un  
 homme  
 dont la  
 vie estoit  
 incon-  
 stante.  
 Trouble.  
 C'est.  
 qu'ils  
 avoient  
 congé une  
 fois la se-  
 maine.

**MAUVAIS GRAMMAIRIEN. 65**

Soleils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoi que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Phenicie, & un très-agreable séjour. Mais tu as honte de ton premier métier, & craindrois d'ouïr en allant par les rues : Voila celuy que nous avons vû Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses ? car quelle impudence égale la sienne ? & qu'as-tu jamais trouvé de honteux ? J'apprens que tu possede dans la ville de ta naissance un grand Palais, à prendre le tonneau de Diogene pour la demeure de Jupiter. Tu ne pourrois donc empescher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de mesme sentiment. Touste Antioche a vû comme tu débauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honneste de remuer ces ordures, & tu sçais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu Bayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte, où tu fus reçu fugitif après ces beaux exploits de Syrie, lorsque tu estois talonné par les Fripiers, qui t'avois presté les habits, avec lesquels tu trouvois à dîner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin de tes débauches, aussi bien que celle d'Antioche ? Oüy sans doute, puisqu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontres qu'un homme dans toute la Ville, à qui tu pusses persuader ton innocence, & qui te servist de support, & te donnast à vivre. Tu me permettras de taire son nom puisqu'il est connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te souvient-il quand il te surprit entre les genoux de ce jeune-

66 L'APOPHRADE, OU LE  
Echanson ? Quelle opinion penfes-tu qu'il eut  
alors de ta preud'homme ? Aussi te chassa-  
t'il honteusement , & purifia fa maison après  
ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent  
remplies en fuite de ta renommée & de ta gloire ;  
& je m'estonne qu'il y en ait maintenant  
qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Ephe-  
se, s'ils n'ont perdu la memoire, aussi bien que  
toy. Il est vray que tu y as ajoûté à tes autres dé-  
bauches, celle des femmes ; & après cela tu trou-  
ves estrange que pour exprimer l'horreur de tes  
vices , on se serve d'un terme d'abomination.  
Voudrois-tu point qu'on t'allast baiser pour ré-  
compense ? Il vaudroit mieux baiser un aspic ou  
une vipere ; car encore pourroit-on guerir de  
leur morsure , à l'aide de quelque antidote ; mais  
après s'estre souillé de tes baisers , on n'oseroit  
aprocher des Autels ; & c'est un crime pour lequel  
il n'y a point d'expiation. Cependant , tu rail-  
les les paroles des autres , sans prendre garde à  
tes actions. Pour moy , j'aurois honte d'igno-  
rer le mot , que tu condamnes , bien loin de me  
repentir de l'avoir dit. Ce sont les barbarismes  
& les solecismes que tu prononces tous les jours,  
dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent  
avec ta belle Rhetorique. Où l'aurois-tu aussi  
aprise ? si ce n'est dans quelque vieux bouquin ;  
ou dans les livres de Philenis , que tu as tou-  
jours entre les mains , & qui sont dignes de  
toy & de ta bouche impure. Mais puisque j'en  
fuis venu jusques-là ; Que dirois-tu , je te prie,  
si ta langue t'apelloit en Justice ; & qu'elle te fist  
ces reproches ? Quoy ingrat ! après t'avoir retiré  
de la necessité , & t'avoir rendu celebre sur les  
Theatres , en te faisant jouer le personnage tan-

toft d'un Heros , & tantoft d'un Dieu ; après t'avoir nourri maiftre d'Ecole ; après t'avoir fait passer pour Orateur , & reciter ces belles Harangues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire ? estoit-il juste pour récompense , de me faire servir à tes saletez ? N'est-ce pas assez de mensonges & de parjures que tu me fais prononcer tous les jours , sans parler de tes sottises & de tes impertinences ? Me falloit-il occuper la nuit à un infame ministère , & me faire souffrir mille opprobres ? Il y a d'autres membres qui sont destinez à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée, comme on fit celle de Philomene. Car les langues de ceux qui ont devoré leurs enfans , ont moins eu à souffrir que moi. Dis-moi , par les Dieux , si ta langue parloit de la sorte , & qu'elle prist ta barbe à témoin , que lui répondrais-tu ? Ce que tu fis n'aguères à celuy qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commettre ? Que c'estoit par là que tu t'effois mis en credit. Car d'où vient , à ton avis , la grandeur de ta reputation ? Crois-tu que ce soit de tes Harangues ? Il suffit , me diras-tu , que je sois illustre par quelque biais que ce soit. Veux-tu que je raporte tous les sobriquets qu'on t'a donné en divers lieux , où tu as esté ? C'est une chose étrange , que tu n'ayes pû souffrir un mot , après avoir soufert tant d'infamies. On t'apelloit en Syrie , Rhododaphné.

*Laurier-rose.*

Pour quel sujet ? j'ay honte de le dire , & il ne tiendra point à moi qu'on ne l'entende point. En Palestine on t'apelloit la Ronce , à cause que ta barbe piquoit tes beaux amoureux ; car tu te ra-sois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquinancie , parce que tu faillis à estre susoqué par un matelot , qui te l'enfonça jusqu'au gosier.

## 68. L' A P O P H R A D E , O U L E

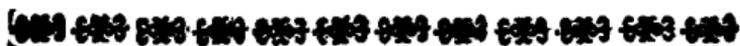
Pour les Atheniens , sans tant de mystere , ils ne firent qu'ajouter une lettre à ton nom , & te nommerent Atimarque ; car tu devois avoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquinés a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remporta le nom heroïque de Cyclope , pour avoir contrefait celui d'Homere dans une débauche , afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu étois le verre en main à demi yvre , qui atendois l'ataque de ton Ulyssé , c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest , pour te crever l'œil ; mais il gauchit un peu , & t'enfonça la mâchoire , ou plutôt comme un autre Carybde , tu ouvris la gueule pour l'engloutir luy & son navire. Cependant , d'une débauche si publique , tu n'eus point d'autre excuse le lendemain , que ton yvrognerie. Et après cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apophrade ? Et que dis-tu quand'on t'appelle Lesbin ? N'entends-tu pas aussi ce mot , & crois-tu que ce soit pour te louer , ou si tu l'entends mieux , parce que la chose t'est plus familiere ? Tes vices sont connus maintenant jusques aux femmes. Car depuis peu , comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique ; Je ne veux point , dit-elle , d'un homme qui en a besoin d'un autre. Et après cela , tu te cabres pour des paroles ? Mais certes tu as raison ; car tout le monde ne peut pas inventer de belles phrasés comme les tiennes ? Qui seroit si insolent que de demander un trident , au lieu d'une épée , pour vanger trois adulteres , & de dire que Théopompe parlant sur trois chefs , avoit défait les principales forces de la Grece avec une armée à trois pointes , & qu'il estoit le chien à trois testes. Il y a cent autres choses dans tes Harangues , dont

*Sans  
honneur,  
Timar-  
que.*

*On, pour  
le Trica-  
risme.*

il ne se fait pas souvenir, non plus que des fautes que la pauvreté te contraint de faire, comme de dénier un dépôt en jugement, dérober en demandant l'aumône, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tâche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est que tes débauches absorbent ce que tes crimes ont acquis. Il est vrai que tu as fait depuis peu un trait qui mérite d'être loué; c'est que sachant le métier de Tifias, tu as joué le personnage de Discorax, en dérobant trente piéces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tifias a donné par surpis sept cens cinquante dragmes d'un livre. Je pourrois dire bien d'autres choses, mais je n'en ajouteray qu'une. Fais ce que tu voudras, & ne cesse de pecher contre toy-mesme; mais ne fais plus ceci; car il n'est pas juste que ceux qui vivent de la sorte, & qui trahissent leurs amis, comme tu fais, soient sous un même couvert, ni boivent & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux complimens, & particulièrement quand tu saluéras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin, puisque j'ay commencé à t'avertir en ami, ne t'amuse plus à parfumer une teste blanche, ni à te faire arracher le poil où tu sçais. Car si c'est pour la propreté tu-en devrois faire autant par tout, mais pour quoy te parer en des lieux qu'il n'est pas honneste de montrer? Il ne te reste que les cheveux blancs, pour paroître sage; épargne-les donc, & particulièrement ta barbe; & si tu peux, ne fais les saletez que de nuit, afin que la lumière n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réveiller, comme on dit, le chat qui dort, ni con-

70 L'APOPHRADE, OU LE MAU. GRAM:  
damner le mot de malencontreux , qui rendra  
toute ta vie malencontreuse. En veux-tu davan-  
tage ? car je t'en diray tant que tu voudras , bien  
assuré que je ne manqueray point de matiere. Un  
infame comme toy devoit craindre d'ofenser un  
homme d'honneur. Tu diras peut-estre que je t'ay  
ataqué par des Enigmes que tu n'entends point ;  
Comme si tu ne sçavois pas le nom des crimes  
que tu commets. Mais je te promets d'en rire , si  
je ne suis vangé au double. Prends garde seule-  
ment à l'avenir comme tu vivras , & ne te prends  
qu'à toi de cette Satyre , puisque selon le dire  
d'Euripide , *l'infelicité est la fin d'une bouche sans  
retenue , aussi-bien que de la folie & de la méchan-  
ceté.*



## LOUANGE D'UNE MAISON.

**O**N dit qu'Alexandre fut si transporté , en  
voyant la beauté de la riviere du Cydne ,  
avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux , qu'il  
ne pût s'empêcher de s'y baigner , parce qu'elle n'é-  
toit pas trop profonde , ni son cours trop violent.  
Je me sens de même épris d'amour , à la veüe d'un  
Palais si beau & si magnifique , & touché de desir  
d'en connoistre toutes les perfections , & d'en  
celebrer les loüanges. Car je ne croy pas qu'il  
y ait une plus grande marque de stupidité &  
de barbarie , que de s'estimer indigne de posseder  
ce qui est beau , & comme s'en bannir volonta-  
irement. D'ailleurs , les personnes d'esprit n'admi-  
rent pas en silence les belles choses , comme font  
les autres ; mais ils aiment à se répandre en loüan-

LOUANGE D'UNE MAISON. 71

ges, pour payer en quelque façon leur hôte, & faire voir qu'ils savent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire qui contemploit le Palais de Menelaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire une harangue à sa louange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoutez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Eco se plaist à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t'il point des douceurs d'Apollon & des Muses, dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & de plus belles expressions, & qu'elle réveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille se sentit ému par la veüe des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour; Et ne croirons-nous pas qu'elles acourront volontairement, pour inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agreable; Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans un Palais

72 LOUANGE D'UNE MAISON.

qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roy de Perse, mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse encore la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais sçavant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil levant à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vents le peuvent rafraîchir en toute saison; & comme il est percé de tous costez, la liberté de la veüe ne contribue pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme une honneste femme, il n'en a qu'autant qu'il luy en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agreable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'entrop avoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le mesle parmy la pourpre & l'ivoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étoufer; & il semble ajouter à la lumiere du jour, une lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice, au plancher des Dieux; & les beautés des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant jamais souillées par l'atouchement d'une main grossiere,

grossiere, & ne souffrant que l'aproche de la veuë. D'ailleurs, il y a ici un Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devroit estre surmonté par la grandeur de la matiere ? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous attirer à soy ; & il semble qu'il y'ait du plaisir à courre dans une belle carriere, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Paon à l'entrée du Printemps, lorsqu'il voit naître les premieres fleurs, qui sont non seulement plus belles ; mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres ; le Paon, dis-je, étale alors avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses plumes ; & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles choses. Il fait la rouë, il se tourne & se mire dans sa beauté, dont l'éclat est redoublé par celui de la lumiere, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais qui les multiplie. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de sa queue, & ressemblent chacun à un arc-en-ciel, qui change de couleur selon les divers aspects de la lumiere. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est unie comme la glace d'un miroir, & qu'on la peut apeller à bon droit, le miroir des Cieux ? Les plus grands ennemis des eaux desirent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage ; sur tout, lorsqu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler légèrement sur les ondes. Il en est de mesme de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me ravit, jusqu'à me perdre dans ses louanges. Et je

## 74 LOUANGE D'UNE MAISON.

m' imagine que quand je serois sans éloquence, elle suppleroit à mon défaut. Mais ne me trompé-je point aussi dans ce ravissement ; & les merveilles qui sont ici , ne nuisent-elles point plutôt à mon dessein ? Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes , & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage , pour se jeter sur leurs pierreries ; Celui qui harangue dans un lieu si rempli de tant de beautés diverses , a ce mal-heur que les yeux des auditeurs sont plus occupés que leurs oreilles ; & que la lumière de son discours est obscurcie , comme celle d'un flambeau par une plus grande lumière. Ajoutez à cela , que la voix retentit trop en des lieux si élevés , & qu'on ne l'entend pas si distinctement , soit parce qu'elle fait comme un Eco qui la trouble , ou parce qu'elle est absorbée dans ces voûtes , comme le son de la flûte par celui de la Trompette , & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeste. D'ailleurs , tant s'en faut que la magnificence de ce lieu excite celui qui parle , qu'elle l'étonne plutôt , & l'intimide , par une juste crainte , de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable , & d'un auditoire si célèbre. Car , comme l'éclat des armes de celui qui fuit , ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante , la beauté du lieu ne sert qu'à découvrir davantage les défauts de l'Orateur , & à faire paroître sa foiblesse. C'est ce que celui-là dans Homere semble avoir bien reconnu , lorsqu'il s'excuse sur son ignorance , pour faire que sa harangue soit plus admirée ; parce que ce qui est beau , ne tire pas son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpasse , mais de ce qui est moins beau que lui. Joignez à cela , que la veüe de celui qui parle , aussi

LOUANGE D'UNE MAISON. 75

bien que l'oreille de celuy qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empeschent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il dise de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si-tost qu'on est entré icy, on se trouve ébloüi de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celuy des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Sénat de l'Areopage. Les Fables des Gorgones & des Sirènes enseignent assez les avantages de la vûe sur l'oüie, puisque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant vîte on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple même du Paon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne seroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses aïles au Printemps, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'oüie est plus infidelle que la vûe, & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des aïles, & s'envolent en mesme temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la vûe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyen inévitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tãdis que nous parlons, je vous voy jeter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures? dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciennes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit hu-

main. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veux décrire pour joindre en quelque sorte le plaisir de la vûë à celuy de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque jointe à celle d'Ethiopie. Voila Persée qui tue un monstre marin, & qui enleve Andromede. Considerez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nuë regarde le combat du haut d'un rocher. Considerez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy décharge un coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit mettre fin à l'aventure. Après vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon, où entrant à la dérobée, ils tuent Igythe; car Clytemnestre est déjà morte, & estenduë sur un lit à demy nuë. Voyez comme toute la Cour est estonnée de cét assassinat; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux cy cher-

LOUANGE D'UNE MAISON. 77

chent à se sauver , ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel , & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere , parce que cela eût fait trop d'honneur ; mais il le dépeint tuant l'adultère de sa famille , & le meurtrier de son pere. En cét autre tableau est un passe-temps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc , avec un lièvre à la main , qu'il montre aux chiens qui sautent après. Apollon qui aime ce beau fils , est tout proche , qui sourit de cette action. En suite est encore Persée , qui exécute l'entreprise des Gorgones , & coupe la teste à Meduse , estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne fait pas encore quelle sera la fin de l'aventure , & n'a pas vû la teste de la Gorgone placée dans le bouclier ; car il fait bien que la vûë en est mortellé. Vis-à-vis de la porte est en relief sur la muraille , le Temple de Minerve , où l'on voit cette Deesse de marbre blanc , sans son équipage de guerre. Elle paroist en un autre état au tableau voisin , où Vulcain la poursuit , transporté de son amour ; & de la violence de sa passion , naist un monstre demy-dragon & demy-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle , qui porte quelqu'un , qui luy montre le chemin qu'il doit tenir , pour recouvrer la lumiere ; & le Soleil qui paroist , guerit son aveuglement ; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après , est Ulyssé qui contrefait le fou , pour ne point aller au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon , qui l'y convient de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa folie , tant en son visage effaré , qu'en sa charuë atelée à rebours ,

*Ou au  
dessus ,  
vers le  
milieu de  
la sale.*

*Ou qui  
mène à,  
&c.*

## 78. LOUANGE D'UNE MAISON:

de deux animaux difsemblables , avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour oposer une feinte à une autre , fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le couche sur le billon , afin que la coutre de la charuë le tuë en passant. Le pere à ce danger s'arreste , & en ce faisant découvre la fourbe. La dernière histoire est celle de Medée , qui , transportée de rage & de jalousie , regarde ses enfans de travers , & médite déjà un sanglant dessein. La voyez-vous avec une épée nue à la main, toute prête à l'exécuter ? Ces petits innocens luy sourient , ne sçachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant , Messieurs , que toutes ces choses arrestent vostre vûë , & la détournent sur des objets estrangers ; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant de ce que j'ay dit à son avantage ; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vostre attention , & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont j'avois entrepris la louange.

\*\*\*

## DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VÉCU.

**V**OIC Y la liste de ceux qui ont long-temps vécu, que je te presente, illustre Quintile, après l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques-uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je

me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-temps envie avec toute ta famille , tant pour l'intérest de tous les honnestes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus , parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon , je crû que c'étoit de toi qu'il vouloit parler ; & j'ay attendu le jour de ta naissance , comme le plus propre à te faire ce présent , & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie , les moyens d'y arriver , en vivant comme ceux dont je te conteray l'histoire. Et pour commencer , Homere qui est le plus ancien Ecrivain , qui nous reste de l'antiquité , dit que Nestor , qu'il propose pour un exemple de prudence & de sagesse , avoit vécu trois âges d'homme , sain de corps & d'esprit ; car je ne parleray que de ceux-là ; & les Poètes Tragiques en donnent une fois autant à Tiresias ; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de vivre. Il y a des professions où l'on vit long-temps. Té-  
*Lebes.*  
 moin les Prêtres d'Egypte , & les Interpretes des mysteres parmi les Assyriens & les Arabes , sans parler des Mages de Perse & des Gymnosophistes des Indes , à cause du regime qu'ils gardent , pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a mesme des Nations toutes entieres qui menent une longue vie comme les Seres , soit à cause de la bonté du pais & du climat , ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent jusqu'à trois cens ans ; les Athotes cent trente , & les Caldéens un peu moins ; en se nourrissant de pain d'orge , qui éclaircit la veuë & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particu-

*Marc-  
Aurele.*

liers , qui ont long-temps vécu pour avoir mené une forme de vie convenable à leur nature , tant pour ce qui concerne le boire & le manger , que les exercices. Le plus illustre exemple que nous en ayons , est celui de nôtre Prince , de qui l'heureuse & longue vie , comble de toutes sortes de felicittez cet Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect envers les Dieux , & dont le regne a esté tres-florissant , vécut plus de quatre-vingt ans , comme fit aussi Servius Tullius , tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut plus de quatre-vingt-dix , dans une parfaite santé , s'étant retiré à Cumes , depuis son exil. J'ajoutéray à ces exemples celui des autres Rois qui ont aussi vécu long-temps , & à la fin je te donneray la liste des Romains qui sont parvenus à une longue vieillesse , tant à Rome qu'en Italie ; ce qui nous donne l'esperance de conserver encore l'Empereur plusieurs années , pour le bien general de tout le monde ; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roi des Tartésiens , vécut cent cinquante ans ; si l'on en veut croire Anacreon & Herodote ; car les autres n'en sont pas d'accord ; & Agathoclès Roi de Sicile , quatre-vingt-quinze , au raport des Historiens Democarés & Timée. Hieron Roi de Syracuse mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans , après en avoir regné soixante & dix , cōme disent Demetrius Castilliaus , & plusieurs autres. Antcas Roi de Scythie , mourut en une bataille contre Philippe , âgé de plus de quatre-vingt-dix ans ; & Bardylis Roi des Illyriens aussi environ le mesme âge , en combatant à cheval , dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Terés Roi des Odrysiens , alla jusqu'à quatre

LONG-TEMPS VESCU. 81

vingt-douze ans, à ce que dit Theopompe; & Antigonus Roi de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre vingt un, dans un combat contre Seleucus & Lyfimacus en Phrygie, au raport d'Hieronyme, qui y estoit, & qui dit presque la même chose de Lyfimacus aussi Roi de Macedoine. Antigonus fils de Demetrius, & petit fils de ce premier Antigonus, regna quarante-quatre ans en Macedoine, & en vescu quatre-vingt, au raport de Medic, & des autres Historiens; & Antipater fils d'Iolas, qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vescu autant & un peu davantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de son siecle, vescu quatre-vingt ans, après en avoir regné quarante-deux; & avant sa mort, il laissa l'Empire au plus jeune de ses fils, surnommé Philadelphie. Philetère le premier Roi de Pergame, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingt ans; & Attalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Philadelphie, vers qui Scipion fut envoyé, en a vécu quatre-vingt-deux. Mitridate Roi de Pont, surnommé le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, poursuivy par Antigonus le Borgne, à ce que dit Hieronyme, & les autres Historiens. Ariarathes Roi de Cappadoce, vescu quatre-vingt-deux ans, au raport du mesme Auteur, & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut attaché à un gibet par Perdicas, après avoir esté pris en un combat. Le vieux Cyrus, premier Roi de Perse, mourut âgé de cent ans, comme il est gravé sur les colonnes qui servent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoi semble s'accorder Onésicrite; encore ne mourut-il pas de mort naturelle, mais de dépit;

## 82 DE CEUX QUI ONT

ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit avoient esté tuez par son fils Cambyfes, sous un faux ordre. Artaxerxés Mnemon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans; encore Dinon dit-il quatre-vingt-quatorze. Un autre Roi de Perse de même nom, qu'Isidore Caracénien dit avoir regné un peu avant son temps, fut tué en trahison à quatre-vingt-treize ans par son frere Gofithrés. Sinarthocle Roi des Parthes, estant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingt ans, & en regna sept. Tigranés Roi d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans. Hispasine, Roi des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à même âge; & Terée le troisième d'après lui, à quatre-vingt-douze. Artabaze, le septième après Terée, commença à regner à quatre-vingt-six ans, à son retour des Parthes. Mnasirés Roi des Parthes, vécut quatre-vingt-seize ans; & Massinissa Roi de Numidie, quatre-vingt-dix, après en avoir regné soixante; & eut un fils à quatre-vingt-six ans, tant il étoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roi du Bosphore, combatit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Isidore Caracénien dit que Goëso, qui de son temps estoit Roi des Omaniens en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vescu aussi fort long-temps, par un grand soin de leur santé, nous en raporte-

*Ou, ra-  
menté par  
les Scy-  
thes,*

*Ou, que  
ses Sol-  
dats s'é-  
crierent au  
du parry  
de Scri-  
bonius.*

rons aussi les exemples, & premierement ceux des Philosophes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent-quatre ans. Xenophile Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore, mourut à cent-cinq ans & plus, dans Athènes, où il avoit estably sa demeure, au raport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thales, & Pittacus, vécutent cent ans; & Zenon chef de la secte Stoïque, quatre-vingt-dix huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole, il s'écria: Que me veux-tu? & estant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. Cleante son successeur & son disciple, eut une apostume à la lèvre à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, & se laissa mourir de mesme; avec cette particularité, qu'ayant reçu lettre dans cet intervalle, de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenophanes fils de Dexine, & disciple du Philosophe Archelaüs, vécut quatre-vingt-onze ans; & Xenocrate disciple de Platon quatre-vingt-quatre. Carneades chef de la nouvelle Academie, en vécut quatre-vingt-cinq; Chrysepe le Stoicien quatre-vingt-un, & Diogene Seleucien de la mesme secte, quatre-vingt-huit. Possidonius Philosophe & Historien natif d'Apamée ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingt-quatre ans; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre-vingt-deux, & le divin Platon à quatre-vingt-un. Athenodore de Tharse Philosophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de luy un droit d'exemption pour son pais, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans comme à un Heros, mourut

*C'est qu'il prenoit cela pour un avertissement de Dieu.*

à quatre-vingt-deux ans. Nestor precepteur de Tibere, du mesme pais, & de la mesme secte, en vécut quatre-vingt-douze; Xenophon plus de quatre-vingt-dix. Voila la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Ctesibius mourut en se promenant à l'âge de six-vingt-quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronime, dont j'ay déjà fait mention, après avoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au raport d'Agatharcides, au neuvième livre de l'Histoire d'Asie. Hellanicus de l'Isle de Lesbos, & Pherecidas l'Historien, ont vécu chacun quatre-vingt-cinq ans; Timée Tauromenire quatre-vingt-seize; & Aristobule de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingt-dix, après avoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-mesme en sa Preface. Polybe Megalopolitain, fils de Lycortas, mourut à quatre-vingt-deux d'une chute de cheval, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisénien, homme de grande erudition, à quatre-vingt-douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Rheteur Gorgias mourut faute de manger, à cent-huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à un si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingt-seize ans, & mourut à quatre-vingt-dix-neuf, sur la nouvelle de la bataille de Cheronnée, après avoir prévu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quittant un jour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en eloquence, comme Athe-

## LONG-TEMPS VESCU. 85.

nodore en Philosophie, vécut quatre-vingt-deux ans ; & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingt-dix. Pour les Poëtes ; Sophocle fut étranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingt-quinze ans ; & un peu avant sa mort, estant aculé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il lût aux Juges la Tragedie d'Edipe, qu'il venoit de composer ; & fut renvoyé absous ; & son fils déclaré fou par Arrest. Le Poëte Comique Cratinus vécut quatre-vingt-dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des jeux pour une Comedie, qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poëte Comique mourut au mesme âge à force de rire, pour avoir vû un asne manger des figues qu'on avoit servies sur sa table. Epicarme de mesme profession en vécut autant, & Anacreon Poëte Lyrique, quatre-vingt-cinq ; Stesicore de mesme ; Simonide de Cée plus de quatre-vingt-dix. Pour les Grammairiens, Eratosthene le Cyrénien, qui a esté aussi Poëte, Mathematicien, & Philosophe, mourut à quatre-vingt-deux ans ; & Lycurgue le Legislatteur, à quatre-vingt-cinq. Voila la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaist aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je te l'ay promis.



## LOUANGE DE LA PATRIE.

**I**L y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajouter, ny de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puisque c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pais Estrangers, on en revient toujours là, ou l'on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puisqu'il témoigne par là qu'il l'estimeroit moins, si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nostre Patrie. Lorsque l'on compare ensemble les pais, on fait cas de l'un pour le commerce, de l'autre pour l'abondance; mais on a une passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fust plus riche ou plus agreable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme un honneste homme ne changeroit pour rien du monde de son pere ny ses enfans, jusques-là qu'il couvre leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs avantages: Il en est de mesme de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus tendre. Et veritablement elle nous doit estre en plus grande consideration, puisqu'elle nous est plus

proche, & que la Loy ni la Nature ne content le devoir envers les Parens, qu'après celui-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie, & n'avoir soin du monde, que comme estant leur pais, puisqu'ils sont comme nous Citoyens de l'Univers; mais ils considerent particulièrement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est toujours plus agreable, & les Isles où ils sont nez, plus saintes, jusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux même, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel; comment ne le sera-t'il point des hommes? C'est-là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à avoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a une Patrie si desavantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneste homme doit sçavoir, il ne laisse pas de luy avoir toujours de l'obligation, puisque c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus utile à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la servir dans la necessité. Que si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnoissance, mais de raison, puisqu'elle enferme tout ce que nous avons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous som-

## 38 LOUANGE DE LA PATRIE.

mes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie, comme la mere commune, & comme nôtre bien-faïctrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son pais, qu'il ne s'en souviene quelquefois, & qu'il n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plupart s'écrient dans les pais étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaisir; c'est pourquoi quelque fortune que nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nôtre felicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmi les autres Nations, soit pour leur sçavoir ou pour leurs richesses, meurent d'envie de revenir là; pour y faire montre de leurs avantages, d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de reputation. Les jeunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillards, qui ont plus de connoissance des choses; c'est pourquoi ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni même après sa mort, & desire d'être enseveli dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des pais étrangers sont estimez comme des bâtards, & ne se soucient point de ce qui peut arriver, pourveu qu'ils ayent de quoi vivre, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoi que sterile; & ne la pouvant louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toit, comme dit le Poëte, que de gouster hors de là

tous

## LOUANGE DE LA PATRIE. 29

tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que le bannissement est conté entre les plus grands supplices. Les Législateurs n'ont pas esté seuls de ce sentiment ; car les grands Capitaines n'ont point de plus bel éguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour laquelle il est mesme glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches, & fait qu'on ne considère plus le peril.

~~~~~

## DES DISPASES.

*C'est un espace d'Avant-propos, ou plutôt un petit discours Academique, comme celuy de Bacchus & de l'Heracle Gaulois.*

**L**E costé Meridional de la Lybie, n'est qu'une vaste plaine de sablons ardens, sans aucune plante ni verdure ; & si l'on trouve par hazard de l'eau dans le creux de quelque rocher, c'est de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque torrent, dont le plus alteré ne sauroit boire. Il ne faut donc pas s'estonner si c'est un pais inhabité ; car qui voudroit habiter des lieux si secs & si steriles, dont l'air est comme de feu ? Les seuls Garamantes, Nation sauvage & vagabonde, & qui se plaît à la chasse, y font quelquefois des courses vers le Solstice d'Hyver, lors que l'air est rafraîchi, & le sable affermy par les pluyes ; & leur chasse est d'Asnes sauvages, & d'Autruches ; mais particulièrement de Singes, & quelquefois d'Elephans ; car ce sont-là les animaux qui endurent.

micux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tost qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil revient, de peur que les sables venant à secher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Viperes, Cerastes, Bouprestes, Physales, Javelots, Dragons, Amphibenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les uns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aériens & plus petits, qui ont des ailes de cresse comme les chauve-souris, les cygales, & les sauterelles, qui volent & qui rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipfade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligez, crient, comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extrême, sans se pouvoir desalterer; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela mesme les altere davantage, comme si le bruvage serroit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versast de l'huile sur du feu; ce que les Medecins attribuent à la qualité du venin, qui est un poison grossier, lequel estant détrempé par l'eau augmente ses forces, & s'épand par tout. Je n'ay

jamais voyagé en des pais si deserts & si reculez, ni n'ay vû personne qui ait esté mordu de ce serpent; mais j'ay ouï dire à un de mes amis, qu'il avoit lû l'Epitaphe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrte; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est batu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statuë d'un homme, comme on peint Tantale dans un Marais, qui puise de l'eau pour boire, & quia une Dipsade entortillée autour de son pié. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs d'Autruches, qu'il alloit querir aparamment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse, outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut couvrir la teste d'un homme. Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en aprochent. J'ay raporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plutôt aux Medecins de s'enquerir de ses choses, pour essayer d'y trouver quelque remede; ni pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me semble qu'il m'est arivé quelque chose de semblable; & je vous prie de ne pas condamner ma comparaison, pour estre un peu hardie. Car depuis que j'ay eu l'honneur de vostre conversation, je ne m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes; car où pourroit-on trouver ailleurs des es-

*On, leur  
sert de  
chapeau.*

prits mieux faits & plus raisonnables ? Pardonnez-moy donc si je cherche de nouveau vostre entretien, comme ceux qui sont mordus des Dipsades ont recours à l'eau, pour me plonger dans la source Dieu veuille qu'elle ne tarisse jamais, & que je ne demeure pas bâillant après, comme un Tantale. Car pour ma soif, elle sera éternelle, puis que, comme dit Platon, on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

\*\*\*

## DIALOGUE

DE LUCIEN D'HESIODE.

*C'est une raillerie contre Hesiodé, qui c'est vanté d'avoir eu commerce avec les Muses.*

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu es grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as reçu une branche de laurier de la main des Muses. Mais je voudrois bien savoir pourquoy ayant dit que ce divin present t'apprendroit le passé & l'avenir; tu as parlé de l'un, sans nous rien dire de l'autre ? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour; tu as donné en suite des préceptes de l'Astrologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé de la vie rustique, des vertus des femmes, & d'autres choses semblables; mais tu n'as pas dit un seul mot de l'avenir, ce qui eust mieux marqué ton inspiration, & eust esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que tu nous as fait

DIALOGUE DE LU. ET D'HESIODE. 93

à croire , ou que tu as voulu cacher son secret , ou bien que tes propheties ne sont pas venues jusqu'à nous ? Car il n'y a pas d'apparence que les Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse , & qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'avenir , qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est , car personne ne le sçait mieux que toy ; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitez , en faisant comme eux du bien aux hommes , & dissipant leurs tenebres par ces lumieres.

H E' S I O D E. Il est aisé de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre conte de leurs actions ; mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon métier , je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaist , ils ne revelent aussi que ce qu'il leur plaist , & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs , il ne faut pas attendre des Poëtes une verité historique , ni leur demander raison de toutes leurs fictions ; outre qu'ils ont coûtume d'ajouter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers , ou pour causer plus d'admiration ; & si tu leur retranchois cette licence , tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'invention & de l'expression , qui ont leurs principaux talens , tu t'amuses à chicaner leurs paroles , comme tu ferois celles d'un contrat , qui est la marque d'un esprit pointilleux ; à l'exemple de ces Critiques , qui censurent les vers d'Homere. Je laisse à part que tu trouveras dans mon Poëme , qui s'intitule *les Oeuvres & les Jours* , diverses prédictions que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

54 DIALOGUE DE LUCIEN

LUCIEN. Tu parles véritablement en Bérger, ou plutôt en Enthoufiaste, de ne pouvoir rendre raifon de ce que tu as dit, ni de dire pourquoy tu l'as dit. Car du refte nous n'attendons pas des Mufes des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre quelles : mais des secrets où l'efprit de l'homme ne peut penetrer. Ce n'eft pas pronostiquer l'avenir, que de prédire à un homme qui marche pieds nuds, qu'il s'enrhumera, ou qu'il fe piquera à quelque épine, & autres chofes femblables que l'expérience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Lailfant donc là toutes ces exeufes frivoles, dis que tu ne fçavois ce que tu difois, ou que tu parlois par inspiration ; ce qui n'eft pas encore bien affuré, puis que tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.



LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS

DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÛS,  
de Samipe, & d'Adimante.

*Il prend occafion d'un Navire qui eftoit arrivé au port de Pirée, pour fe rire de l'extravagance de nos souhaits.*

LYCINUS. **N**E difois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de fa Maîtrefle, que Timolaüs ne perdroit fon humeur curieufe, & que pour voir quel-

que chose de nouveau, il iroit jusqu'au bout du monde.

**TIMOLAÏS.** J'estois allé voir ce grand Vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans de l'Égypte en Italie; & je crois que ny toy ny Samipe n'estiez sortis de la Ville à autre dessein.

**LYCINUS.** Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avec nous, mais il s'est égaré dans la foule.

**SAMIPE.** Sçais-tu en quel endroit? C'est lorsque nous avons vû sortir en chemise ce beau garçon, qui avoit ses cheveux retrouffez & nouiez par derriere. Car si je le connois bien, il s'est arresté à ce spectacle.

**LYCINUS.** Je ne le trouve pas si beau que tu dis, avec ses grosses lèvres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, qu'il ne fait que bredouiller, & a un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux nouiez par derriere, montrent que c'est un esclave; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautez à Athènes pour qui il est plus honneste de soupirer.

**TIMOLAÏS.** Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Égypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ce Pais-là. Nos ancestres mesme de Palléne nourrissoient leur chevelure, & la portoient retrouffée avec un crochet d'or.

**SAMIPE.** Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de nostre ancien luxe, dans sa Préface, lorsque nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

**TIMOLAÏS.** Il me souvient maintenant

où nous avons laissé Adimante ; ç'a esté dans ce navire , lorsque nous nous sommes arrestez près du mast, à compter la multitude de ces cuirs entassez les uns sur les autres , & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages , & qui couroit au haut de l'antenne , en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raison , l'attendons-nous icy, ou si je l'iray querir ?

TIMOLAÛS. Continuons plutôt nostre chemin, car il y a aparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville , après nous avoir cherchez en vain. En tout cas il sçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve bon, quoy qu'il ne soit pas trop honneste de quitter la compagnie.

SAMIPE. Alons , peut-estre que nous trouverons encor le lieu des exercices ouvert. Mais tout en allant, faisons reflexion, je vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau , qui a six-vingt coudées de long , vingt neuf de haut , & plus de trente de large ; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'entenne , & de la grosseur du cable qui sert à la remuer. Avez-vous remarqué comme d'un costé la poupe s'éleve peu à peu en rond , & porte au sommet un oiseau d'or qui a les ailes étenduës , & de l'autre , la prouë avance un long bec , & a de part & d'autre, la Déesse Isis, qui est le nom du Navire? Parleray-je du reste des ornemens ? des Peintures , de la Banderole flamboyante , des Ancres , des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau , des apartemens de la poupe ? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots , & la charge épouventable,  
qu'il

qu'il porte, capable de nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Athenes, & tout le pais. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remue le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard chauve & crépu, nommé, s'il me souvient bien, Heion.

TIMOLAÏUS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine; car vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement, nous serons bien aise de l'apprendre.

TIMOLAUS. Il me l'a conté lui-même; car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau temps, & qu'ils virent le septième jour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aval, qui les repoussa sur la coste de Phenicie. Que de là ils furent portez par la tempête jusqu'aux Isles Quelidoniennes; où ils faillirent le dixième jour d'être submergez. J'ay passé par là, & sçai comme les vagues y sont enflées par les vents du Sudouest. Car c'est-là qu'est la separation de la mer de Lycie & de celle de Pamphylie, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les élève quelquefois aussi haut que lui. Il ajoutoit que sur le point de perir, il avoit paru des feux sur la coste, à la lueur desquels ils s'étoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mast, avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, après avoir perdu leur

route, ils avoient esté contrains de naviger à fa bouline, parce que le vent estoit contraire; Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils devroient estre déjà.

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne vois-je pas Adimante.

TIMOLAUS. C'est lui-même, apellons-le; Adimante, Adimante?

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous répond point; Car je le reconnois à son habit & à sa démarche, sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy! tu ne t'arrêteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu réves profondement, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINUS. Dis-nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret; mais nous sommes initiés dans les mysteres, & sçavons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous entretenir.

LYCINUS. Est ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richesses; & nageois dans l'opulence, lorsque vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fais-nous part des tresors, puisque nous sommes tes amis.

**A D I M A N T E.** Vous n'en seriez pas plus riches, ny moy plus pauvre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois, puis que vous le voulez savoir. Je vous ay perdus en entrant dans le navire, m'estant arresté à mesurer l'Ancre. Quand j'eus donc bien considéré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaisseau pouvoit rapporter par an à son maître, & il me dit douze talens; Si bien que ne sachant que faire, je me mettois en sa place, & songeois ce que je ferois s'il estoit à moy. Je bâtissois donc un Palais au dessus du Pecile; dresseois mon train & mon équipage; & navigeois déjà avec les aclamations de tout le monde, aimé des uns, respecté des autres, & envié de tous; lors que vous estes venu troubler ma felicité, & submerger mon navire au sortir du port, comme il vogoit à pleines voiles.

24. Mil francs.

**L Y C I N U S.** Je suis d'avis que tu nous fasses un procès comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper un autre sur l'heure, ou plutôt cinq ou six; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu serois trop inlupportable; Car si n'ayant qu'un Navire, tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que ferois-tu dans une si grande opulence? Continue donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront, ou d'Égypte, ou d'Italie.

**A D I M A N T E.** N'avois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy je pensois, estant bien assuré que vous ne manquerez pas de vous en moquer? Adieu, je me vais rembarquer tout presentement: car j'aime encore mieux entretenir

mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

LYCINUS. Tout-beau, nous voulons estre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empescheray bien ; car je tireray l'échelle lors que je seray monté.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage ; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire des souhaits. J'en feray un de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu fais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la fest de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous ; & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veux pas souffrir en ton Navire. Tu te méconnois bien dans ta fortune ; Je ne m'estonne pas que tu ayes quité la maison de ton pere, pour en bâtir une prés du Pécile, & dressé un si grand équipage. Aporte-nous du moins au retour quelque saline d'Egypte, ou des parfums de Cauope. Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

*Ville  
d'Egypte.*

TIMOLAÛS. C'est trop, Lycinus, après avoir vuiné Adimante de se mocquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous éveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui fait mieux faire des souhaits, & qui useroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

*4. stades.*

SAMIBE. Je le veux, & je ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

**LYCINUS.** Je ne m'oposéray jamais à vôtre félicité ; mais qui commencera ? Je suis d'avis que ce soit Adimante ; car il doit avoir la préférence : Puis Samipe & Timolaüs : Je me garderay pour le dernier , & ne veux que le demy stade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

**ADIMANTE.** Je ne quitteray point mon premier souhait , si vous le trouvez à propos : mais j'y ajoutéray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez-vous donc , que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans , & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

**SAMIPE.** Ce beau garçon que nous avons vü , y est-il aussi ?

**ADIMANTE.** Ouy , & de plus , tous les grains de bled qui y sont , sont autant de grains d'or.

**LYCINUS.** Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau , & te fera perir toy & ton souhait : car l'or est bien plus pesant que le bled.

**ADIMANTE.** Je te prie , ne borne point mes souhaits , ny ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin , je feray que cét or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour , je te laisseray faire toutes tes extravagances sans te troubler hors de saison.

**LYCINUS.** Je le faisois pour ton profit , de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses , & à entraîner dans ton mal-heur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

**TIMOLAÜS.** Ne crains point , les Dauphins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils fi-

rent Arion, ou cét enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Crois-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Musicien?

ADIMANTS. Quoy, tu te mêles aussi de me railler? Nous verrons quand ce sera à toy, si tu rêves plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me semble qu'estant maistre de ton souhait, tu le devrois faire plus raisonnable; & mesme il eût esté plus commode de trouver ce tresor dans ton logis, pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTS. Tu as raison pour ce point, je veux qu'il soit sous le Mercure de nostre sale, & qu'il y en ait dequoy la remplir. J'acheteray d'abord une maison comme un commencement de ménage, ainsi que dit Hesiodé; mais je veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite, j'acquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville, hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Istme pour voir les jeux, s'il me prend envie d'y assister; Puis toute la plaine de Sicione; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veux que tout cela soit à moy, sans contrôleur; Et ne veux point d'autre vaisselle que d'or; non pas quelques coupes legeres comme celles d'Equécrate, car les miennes peseront chacune deux talens.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTS. Je te prie, laisse dormir ta raison, quand je feray des souhaits, je veux pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or; & si

## OU LES SOUHAITS.

tu me fâches , mes valets en seront aussi.

LYCINUS. Et ton boire , & ton manger , si tu veux , quand tu devrois mourir de faim comme un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables , quand ce sera à ton tour ; pour moy je veux que les miens soient extravagans comme ils ont accoustumé d'estre. Après ces meubles , je veux des habits magnifiques , une table somptueuse & delicate , un doux sommeil , d'agreables songes ; Que mes amis me fassent toujourns quelque demande , que je leur accorderay. Que les plus Grands me viennent faire la cour , & se promettent de grand matin devant ma porte , & parmi eux les Ministres de l'Empereur ; & j'ordonne que lorsqu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez , comme ils font maintenant aux autres. En sortant , quand je jetteray les yeux de tous costez , comme le Soleil fait ses rayons , je ne les veux pas seulement regarder , ni tous ceux qui leur ressembtent. Mais si je voy quelque honnestehomme qui soit pauvre , comme je l'estois avant mon souhait , je le prendray par la main & le meneray dîner chez moi. Cependant ils enrageront , tant par le mépris que je feray d'eux , que par l'estime que je feray des autres , & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand je porteray à quelqu'un une santé dans une coupe d'or , je veux lorsqu'il m'aura fait raison , que la coupe lui demeure , pour montrer ma liberalité ; car les plus riches ne seront que des coquins auprès de moy. Dionique ne fera plus montie de quelque chetive vaisselle d'argent que son pere lui a laissée , voyant que ce sera le service de mes valets. Je donneray tous

*Le Grec  
dit Bour-  
geois.*

les mois cent dragmes par teste à chaque pauvre de la ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amphitheatres & d'autres edifices pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer jusqu'au Dityle par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus près. Mais non, il n'en fera plus de besoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il falloit dans ma sale; Enfin pour conclure, puisque ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remontrances. Voilà la vie que je veux mener, passant mon temps dans les divertissemens de la Ville & de la campagne, ainsi foit-il.

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empêcher de te dire que ton souhait ne tient qu'à un filet, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela devoit durer, & peut-être que la mort te prendra au milieu de tous tes tresors avant que d'en avoir jöüi. Veux-tu que je t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé? Ne sçais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus riches que toi, furent dépouillez en un instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante, sans pouvoir goûter aucun plaisir? Je ne parle point des pieges qu'on leur dresse tous les jours, ni de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux, & qui ne les sçauroient quitter.

**ADIMANTE.** Tu en es une bonne preuve ; car tu n'as cessé de me persecuter depuis un moment que j'ay de quoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

**LYCINUS.** Tu es déjà de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quitte de bon cœur la tienne, aussi-bien voilà l'étendue de ta félicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

**SAMIPE** Pour moy qui ne suis pas voisin de la Mer, je ne souhaiteray point de Navire ; car je veux que mon pais contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhaits comme Adimante : Mais je veux estre Roi, & pour mieux goûter ma félicité, monter par degrez à l'Empire. Car je ne veux point devoir le Trône au merite de mes Ancêtres, mais au mien ; Il n'est rien de plus grand ni de plus divin que d'être soi-même l'Auteur & l'Arbitre de sa fortune.

**LYCINUS.** Courage, c'est souhaiter que cela, Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton pais ne croyoit pas avoir élevé un Empereur en ta personne. Mais regne, triomphe, équipe des Flotes & des Armées ; Que feras-tu après tout dans une si haute condition ?

**SAMIPE.** Je feray la guerre ; Ecoute, suis-moi : car je te veux faire General de ma Cavalerie.

**LYCINUS.** Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faveur. Mais que vostre Majesté donne ce commandement à un autre : car je suis un fort mauvais écuyer, & je croy qu'il me faudroit attacher à la

selle pour m'empescher de tomber , particuliere-  
ment si j'estois sur quelque cheval de bataille qui  
vint à se cabrer au son des trompettes, outre le  
danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportât au mi-  
lieu des Ennemis. Mais dites-moi , pourquoi  
voulez-vous faire la guerre ? Voila un beau passe-  
temps d'aller tourmenter les autres , & soy mé-  
me ! Ne vaudroit-il pas mieux jouir en paix de  
vostre Empire ?

SAMIBE. Tu'es un poltron , qui ne sçait que  
c'est que d'estre Princee.

ADIMANTE. Donnez-moi ce commandement ;  
Sire , je m'en acquiteray mieux que lui ; & je me-  
rite quelque faveur , pour vous avoir départi si  
liberalement mes tresors. Ce sera assez pour lui  
de commander quelque corps d'Infanterie :

*Il fait  
allusion  
à Xeno-  
phon.*

SAMIBE. Il faut sçavoir premierement si ma  
Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux  
qui sont de cet avis, levent la main. Voila qui va  
bien, tu seras mon General, & Lycitus comman-  
dera mon aisle droite. Je donneray la gauche à  
Timolaüs ; car pour moi je me placeray au mi-  
lieu , selon la coustume des Rois de Perse , dont  
je ne veux point d'autre témoin que Xenophon.  
Mais commençons à marcher , voilà mon Armée  
en bataille ; Tirons vers Corinthe par le chemin  
des Montagnes ; après avoir imploré l'aide des  
Dieux par des holocaustes , & particulièrement  
celle de Jupiter , qui est le Protecteur des Rois.  
Quand j'auray subjugué toute la Grece , qui ne  
peut resister à ma puissance , j'embarqueray mes  
troupes , & gagneray l'Ionie. Car mon Armée  
navale m'attend déjà à Cencrées , où sont toutes  
mes munitions de guerre & de bouche. De là  
ayant sacrifié à Diane, & laissé par tout des Gou-

verneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où j'entreray en Syrie, après avoir traversé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray jusqu'à l'Euphrate.

**LUCINUS.** Je supplie vostre Majesté de donner le commandement de son aîle droite à un autre; car je voy bien que vostre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes; & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passast sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, je vous prie, pour vostre Antipater en Grece, afin de tenir le pais en paix, & empescher qu'il ne se revolte en vostre absence.

**SAMIPE.** Tu recules, poltron! Et ne fais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs? Mais puisque nous avons tout conquis jusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de subjuguier l'Egypte, la Phenicie & la Palestine, passe le premier à la teste de l'aîle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; je te suivray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arriere-garde. Avance-toy, Adimante, avec la Cavalerie. Dieu soit loué, voila toute la Mesopotamie sous nostre pouvoir. Tout se rend, personne ne se presente; Babylone ouvre les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesiphonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs raportent qu'il a déjà un million de combatans, sans les forces de l'Arménie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour savoir ce que l'on fera.

**ADIMANTE.** Je suis d'avis que l'Infanterie tire droit à Ctesiphonte qui est un pais montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPR. Quoy, tu trembles aussi, Adimante, lorsqu'il faut venir au mains! quel est ton avis, Timolaüs.

TIMOLAÜS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les fiennes soient assemblées.

SAMIPR. Et toy Lycinus?

LYCINUS. Le mien est de nous reposer sous ces Oliviers auprès de cette colonne: car c'est une assez grande traite, d'aller au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPR. Tu crois estre encore à Athènes, mal-heureux! tandis que nous sommes victorieux sous les murs de Babylone, & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIPR. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui se presentent; Choquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs flèches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous aient fait beaucoup de mal. L'aîle gauche triomphe déjà sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se défendent bravement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage, Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je fasse? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, je me vais sauver tout courant dans le lieu des exercices, & j'abandonneray là toute la conquête de la Perse.

**SAMIPR.** Nullement ; Te voila dégagé. Timolaüs victorieux a pris les Ennemis en queue & en flanc , il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé défier au combat.

**LYCINUS.** Prends garde que tu n'y sois blessé ; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

**ADIMANTE.** Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau : mais je l'ay percé luy & son cheval , de mon javelot. Coupons-luy la teste , & la mettons au bout d'une pique. A cet aspect , tout se rend , ou prend la fuite Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy , pour m'adorer à leur façon. mais je ne veux pas le souffrir des Grecs , ni enfreindre les loix de mon pais. Combien je m'en vais bastir de Villes , & en détruire d'autres ! Toutefois il faut que je me vange auparavant de ce usurier , qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

**LYCINUS.** Tout beau , la clemence sied bien aux Rois ; Puis il est temps de se reposer après une si grande victoire , & de festiner nos amis dans Babylone : Mais voilà ton temps achevé , c'est à Timolaüs à souhaiter à son tour.

**SAMIPR.** Hé bien , m'entens-je à faire des souhaits ?

**LYCINUS.** Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car encore bernoit-il les siens à des richesses , & à faire bonne chere à ses amis , qui est une chose assez douce. Mais tu vas t'exposer aux dangers par vaine gloire , & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis , mais tes domestiques ; sans goustier jamais aucun repos , non pas

mesme en songe. Car tu seras accablé de mille fâcheux soucis, & tourmenté de la crainte, tantost d'une revolte de tes sujets, tantost d'une invasion de tes ennemis. Tu t'es laissé éblouir, mon ami, à l'éclat d'une Couronne; & pour une felicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui, tu en a abandonnées une veritable. Quand il n'y auroit autre chose, ne seroit-ce pas une dignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème, & que tu seras malade comme les autres? Que dis-je? pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des statues qui seront ruinées par le temps; & quand tout cela subsisteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta felicité durant ta vie; des éraintes, des soupçons, des défiances, des soins, des veilles, des inquietudes; & après ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolais entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans comme les autres.

**TIMOLAÛS.** Considere, Lycinus, si l'on peut condamner celuy-cy. Je ne demande ni les tresors, ni les grandeurs: mais premierelement la santé; & une santé vigoureuse qui ne puisse estre ébranlée par aucun accident; puis la force, la beauté, la vitesse, & par dessus tout, l'invisibilité; Estre aimable à toutes les Dames, ouvrir toutes les portes fermées, voler par l'air, estre invulnerable; Et tous ces avantages, non pas pour un siecle ni pour deux, mais pour sept ou huit cent ans; toujours à la fleur de son âge &

fans vieillir , ni rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait , ne te semble-t'il pas raisonnable ? Car par ce moyen tous les tresors me seront ouverts ; je serai à couvert de tous les dangers ; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde , sans avoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de dépenses ; J'auray avec la science des choses cachées , la jouissance de tous les biens qui sont répandus en divers lieux ; outre le plaisir qu'il y auroit , par exemple de dîner à Athenes , & de coucher en Babylone ; Sçavoir en un instant des nouvelles de tout le monde , jusqu'à celles des Antipodes, s'il y en a ; En un mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel ; car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs , je pourrois en cet état faire tout le bien & le mal que je voudrois , à mes amis & à mes ennemis ; Châtier tous les tyrans qui sont au monde, sans courre fortune , par le moyen de mon invisibilité. Coucher avec les plus belles Dames , sans crainte des maris ni des meres ; assister sans peril à tous les combats , & doaner à qu'il me plairoit la victoire par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire , mais au plus haut point , Que peux-tu reprendre en ce souhait ?

LYCINUS. Rien , car il ne fait pas peur de contredire un homme qui a de si grands avantages. Mais je te demande par les Dieux , toy qui as vû tant de pais sur l'a si: de tes souhaits , si tu as vû quelque part un petit bon-homme , camus & pelé comme toi , qui fût aimé de toutes les Dames , & qui triomphât des Armées , estant si foible ! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton

112 LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

souhairs, c'est d'estre sage: car cela seul eût suffi sans tout le reste, & t'eût empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÏUS. J'attends le tien pour voir ce que du diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est pas de besoin: car nous voilà arrivez au Dipyle où se doivent terminer tous nos souhaits, & vous avez consumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas: car je n'aime point les felicittez en peinture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lorsque je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contraints chez eux de jouer celui de faquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre votre condition plus insupportable; & particulièrement à Timolaus, de qui les aîles seront tantost fonduës comme celles d'Icare. Pour moi je ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire; Car qui eût jamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes?





# DIALOGUES DES COURTISANES.

*Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs défauts & leurs artifices, à l'exemple de Menandre, & des anciens Comiques, qu'il a joints en ce point.*

## DIALOGUE

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine étranger qui est toujours si magnifique, & qui a entretenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour?

THAÏS. Il m'en souvient fort bien, c'est celui qui fit la débauche avec nous, l'année dernière, à la Feste de Ceres; mais qu'a-t'il fait? car il semble que tu en veuilles dire quelque chose.

GLYCERA. Isante qui fait profession d'amitié avecque moy, me l'a débauché.

THAÏS. Et cela te pique?

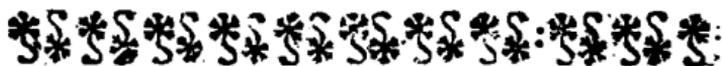
GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

THAÏS. Je ne l'approuve pas non plus que toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans; de sorte que si tu m'en crois, tu ne rompras pas avec elle pour cela, non plus que Philis ne rompit pas avecque

toy, pour luy avoir fait le mesme tour. Mais je m'étonne comme il t'a pû quitter pour elle, s'il n'est tout à fait aveugle; Quel charme a-t'il trouvé en des lèvres mortes & des jouës pendantes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa teste chauve, & son grand col éfilé? En un mot, je ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le souïs.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a touché? C'est que sa mere est une magicienne; qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimetières. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & comme tu en plumeras un autre; mais pour celuy-cy, je te conseille de le laisser en paix, pour songer à d'autres conquestes.



## DIALOGUE

DE MYRTIUM, DE PAMPHILE,

ET DE DORIS.

MYRTIUM. **Q**UOY, Pamphile? tu te maries à la fille du Pilote Hieron? Et que sont devenus tant de pleurs & de souïs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais? As-tu oublié que je suis grosse de toy, & toute preste d'accoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane?

Mais ne crains point que j'expose l'enfant ; je veux l'enlever pour me servir de consolation, particulièrement si c'est un fils , afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moi ; mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Ceres , & je n'avois gardé alors de croire qu'elle me dût faire un si mauvais tour. Examine bien , je te prie , tous ses défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins , & ses regards de travers ; Enfin elle est faite comme son pere , qui n'est pas fort beau , comme tu sçais

PAMPHILE Je ne puis plus long temps t'ouïr parler d'une fille , sans sçavoir si elle est belle ou laide. Je ne sçay pas seulement si celui dont tu parles , à une fille , outre qu'il est mal avec mon pere , qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit ; & je croy qu'il luy en est dû encore quelque chose. Que si je me voulois marier , j'épouserois bien plutôt la fille de Demea , dont le pere a commandé l'année dernière les Armées de la Republique , & qui m'est alliée du costé de ma mere. Dis-moy si c'est tout de bon que tu dis cela , ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy ! il n'est pas vray ?

PAMPHILE. Que tu es folle ? Je croy que tu te sens encore de la débauche d'hier ; quoi qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme , car étant allée acheter quelque chose pour mes couches , & faire des vœux pour moy à Diane , elle rencontra Lesbia , qui luy dit...



Diphile m'est venu voir ce matin pleurant, & criant, que quoi qu'il te pût dire, tu te levass de table pour danser; & comme tu vis que cela le piquoit, tu t'allas asseoir auprès de Lamprias, & te mis à le caresser, pour le faire enrager davantage. Il dit même que tu te dérobas la nuit, & que tu alass coucher sur un petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoi que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quittée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, avant qu'il fust arrivé; & qu'il commença à la caresser, quoi que je lui fisse signe qu'il s'arrêtast. Pour me faire plus de dépit, il la prit par le col, & la baisa si amoureuxment, qu'il ne pouvoit retirer ses lèvres de dessus sa bouche. En suite il lui parla à l'oreille, & je vis bien que c'estoit de moi qu'il lui parloit: car elle me regardoit de temps en temps en souriant; & comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Après qu'ils furent las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias étant arrivé, je ne laissay pas de m'aller mettre à table, auprès de Diphile, afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thaïs se levant commença à danser, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit qu'elle avoit le pied & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit vû mieux danser. Cependant, vous la connoissez; car vous l'avez vëue aux bains avec moi. Si vous sçaviez alors comme elle fit la coquette? Elle me dit que je n'osois danser de peur de montrer

mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs autres choses, qui me piquèrent si fort, que je sautay en place, & me mis à danser aussi-bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut, & ne baissa jamais la veüe, quoy que Lamprias fist tout ce qu'il pût pour me louer. Voulez-vous que j'eusse souffert tout cela, & laissé régner Thais en ma présence ?

LA MERE. Mais il n'estoit pas necessaire d'aller caresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile avoit bien caressé Thais, pourquoi n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MERE. Mais après ne vouloir pas coucher avec luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit, ç'en est trop, ma fille ; Que fussions-nous devenues cet hyver sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me méprise ?

LA MERE. Non, mais je ne le mépriserois pas aussi : car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour ; D'ailleurs-tu ne lui as jamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche plus un Amant. Prends garde que pour en vouloir-tout trop faire, tu ne gâtes tout.

\*\*\*

## DIALOGUE.

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. J E te prie, Bacchis, de m'amener quelque Magicienne qui donne des breuvages pour faire aimer, si tu en connois

quelqu'une ; car je donnerois tout ce que j'ay au monde , pour r'avoit Charmide , & pour faire qu'il eust autant d'averfion pour Cloris , qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quitte pour elle , après avoir souffert pour toy la haine de fes parens , & refusé le meilleur party de la Ville ?

MELISSE. Il est vray , Bacchis , & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle , chez un de fes amis.

BACCHIS. Je te plains , Melisse ; mais encore d'où vient ta froideur ?

MELISSE. De jalousie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée demander quelque argent que l'on devoit à son pere , il entra chez moy sans me saluer. Et lorsque je courus l'embrasser selon ma coutume , il me repoussa , & me dit que j'allasse caresser Hermotime , & que nostre amour estoit si public , que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre , & ne voulut point souper ; Et comme je fus près de luy , il me tourna le dos , quelque chose que je luy pusse dire , jusqu'à me menacer de se lever , & de s'en aller en plein minuit , si je l'importunois davantage.

BACCHIS. Est-il vray aussi que tu vois Hermotime ?

MELISSE. Je ne sáy pas seulement qui c'est ; mais comme Charmide fut party , j'envoyay dès le point du jour ma servante au Ceramique , où elle trouva écrit contre les murailles , *Melisse aime Hermotime , & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est une piece qu'on luy a faite , pour luy donner de la jalousie , à cause qu'on le connoist de cette humeur. Si je le voy , je me

mocqueray bien de luy , & l'apelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre à ces petites finesses.

MELISSE. Où le trouveras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis , tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir , si tu pouvois trouver quelque femme de Theffalie qui me le ramenast par ses charmes.

BACCHIS. Je connois une Syrienne qui fera bien ton fait : car elle fit revenir Phantias après une absence de quatre mois , comme je desespérois de le revoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur coûtume , après que je luy eus donné ce qu'elle me demanda , qui n'estoit pas de grande valeur , & qu'elle eut bû toute seule dans une coupe ; mais il faut avoir quelque chose de ton Galant.

MELISSE. Quoy ?

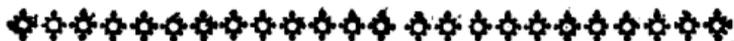
BACCHIS. Des cheveux , ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. J'ay ses mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une cheville , & mettra dessus quelques parfums , puis elle jettera du sel dans le feu , en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir magique , elle le tournera de tous costez , murmurant tout bas quelque paroles. Du moins voila ce quelle fit pour moy , & Phantias revint aussi-tost malgré les remontrances de ses amis , & les pleurs de sa nouvelle maistresse. Elle m'apprit aussi le moyen de faire haïr , en marchant sur les pas de quelqu'un , mettant le pied gauche où il a mis le droit , & le droit où il a mis le gauche ,  
puis

puis disant, *Je te surmonte, & suis plus fort que toy*; je l'ay éprouvé, & il m'a réusli.

MELISSE. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme; Et toy, Philine, prepare ce qu'elle a dit. *Servante de Melissa.*



## DIALOGUE.

DE CLEONARIUM ET DE L'E'NA.

CLEONARIUM. **O**N dit d'étranges choses de toy, Léna: Que Megille, cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme; Qu'en est-il? Tu rougis; Cela est-il vray?

L'E'NA. Il en est quelque chose.

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses? Je ne le puis comprendre. Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

L'E'NA. Je t'aime plus que personne, mais j'ay honte de le dire; c'est une étrange femelle.

CLEONARIUM. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

L'E'NA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Contes-moy comment elle te déclara sa passion, ce que tu luy répondis, & le reste de cette aventure.

L'E'NA. Elle faisoit la débauche avec Démonasse de Corinthe, qui est de son humeur, & elles m'envoyèrent querir comme Musicienne, pour chanter & jouer des instrumens pendant leur

repas. Après avoir fait bonne chere , elles me retinrent à coucher , & me dirent que je coucherois avec elles , & qu'elles me mettroient au milieu ; ce que je n'osay refuser , parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lorsque nous fûmes au lit , elles commencerent à solâtrer , & à mettre la main dans mon sein , non pas en riant , comme font les filles ; mais avec témoignage d'une passion violente , dont je demeuray toute interdite , ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur , osta sa coiffure , & parut toute nuë , & la teste rase comme une Athlete , ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole : As-tu vû , dit-elle , un plus beau garçon ? Je ne voi point là , lui dis-je , de garçon. Ne m'offense point , dit-elle , je ne m'appelle pas Megille , mais Megel , & voilà ma femme , montrant Demonasse. Je me pris à rire à ce discours , & lui dis : Quoy ! tu nous as trompées si longtemps , étant homme & passant pour femme ; comme Achille parmi les filles ? Mais tu n'es pas taite comme luy. Non , dit-elle , mais je n'en ay pas besoin ; & si tu veux l'éprouver , tu trouveras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermaphroditte , lui dis-je , comme on dit qu'il y en a plusieurs ? ou comme ce Devin de Thebes , dont m'a parlé ma compagne Hymenodore , qui devint homme après avoir esté femme ? Non , dit elle , mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau ; & m'embrasant me baisa , & satisfit à sa passion.

CLEONARIUM. Mais que fit-elle , & comment ? Car c'est-là la difficulté.

LENA. Ne t'en enquiers pas davantage, car il ne m'est pas honneste de le dire, ni à toy de l'entendre.



## DIALOGUE

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. **E**T bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'ily ait de beaux rubis, comme à celuy de Philenis.

CROBYLE'. Il fera tout semblable: mais il faut que tu aprennes maintenant à vivre avec les hommes, car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laissé; car de son vivant nous n'avons faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable: mais depuis la mort, nous avons vécu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute sa boutique, en attendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une Courtisane.

CROBYLE'. Qu'importe? Tu deviendras

riche comme elle , & auras de beaux Galans. Tu pleures petite sote ? Voy-tu pas le train qu'elle a , & comme on luy apporte des presens de tous costez ? J'ay vû le temps qu'elle n'avoit que des haillons , maintenant elle est vétuë comme une Princeffe.

CORINNE. Et comment a-t'elle fait ?

CROBYLE'. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujôurs propre & bien mise , témoignant beaucoup de douceur & de modestie , & ne riant pas à gorge déployée comme toy , qui fais toujôurs la folle. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant , recevoit bien tous ceux qui la venoient voir , sans s'amuser à les railler ny à les reprendre ; & lorsqu'on la mettoit de quelque partie , elle ne se croyoit pas de boire & de manger comme tu fais , car il n'y a rien que les hommes haïssent tant ; mais elle mangeoit proprement & delicatement , & beuvoit à petits traits , & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son soul , quand elle avoit soif ?

CROBYLE'. C'est alors qu'elle estoit plus retenue , de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Après , elle n'entretenoit que celui qui la menoit , sans rire comme toy à tout le monde ; alors qu'on la vouloit caresser , elle n'estoit ni sote ni effrontée. En un mot , elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir , à ceux qui faisoient de la dépense pour elle , qui est ce que les hommes desirerent. Si tu retiens bien cette leçon , tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agreable qu'elle n'étoit : Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

**CORINNE.** Mais, ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir ?

**CROBYLE.** Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

**CORINNE.** Et faudra-t'il que je caresse ceux-cy, aussi bien que les autres ?

**CROBYLE.** Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rue, Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne réponds rien. Ne feras-tu pas ce que je dis ? Ouy, je le sçay bien, car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain, si par hazard ton Galant revenoit ce soir, comme il l'a promis.



## DIALOGUE

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

**LA MERE.** **N**ous sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouvons toujours un Galant comme celui-cy. Quoy depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maistre ! Si je puis avoir du bien, & autres choses semblables : mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums.* Croit-il nous

payer toujours d'excuses & de reverences. **C'est** faire l'amour à bon marché.

**LA FILLE** Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

**LA MÈRE** Et tu le crois ? Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fust vendue, & que l'argent fust dissipé ? Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes ; Et tout cela sans m'en parler ?

**LA FILLE.** Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais ; Et si-tost que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la Ville ; Puis il est beau, jeune galand, de bonne maison ; Que voulez-vous davantage ?

**LA MÈRE.** Mais, ma fille, quand il faudra payer le louange de la chambre, ou quelqu'autre chose, se contentera-t'on de cela ? & sera-ce assez de dire : attendez, s'il vous plait, que le pere de Cherea soit mort ? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni collier ni pendans-d'oreilles ?

**LA FILLE.** Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

**LA MÈRE** Non ; mais elles sont plus sages, & ne prennent pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prêts à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres ; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si sote que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Cherea, pour faire entrer un je ne sçay qui ?

LA MERE. Mais, ce je ne sçay qui avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nostre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Cherea jura de nous tuer tous deux, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

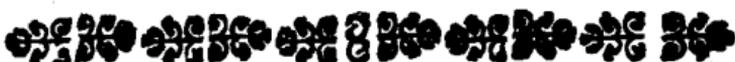
LA MERE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'estre à mesme temps gueux & jaloux ? Il faudra donc pour luy obeir, que tu vives comme une Prêtresse de Ceres. Mais à propos, c'est aujourd'hui la feste de cette Déesse, t'a-t'il envoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il fasse ? il n'a pas un sou ?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention ? Ne sçauroit-il excroquer à son pere ? Que ne menace-t'il sa mere d'aller à la guerre ? Plût à Dieu qu'il fût déjà si loin, qu'on ne le revît jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que sa passion dure toujours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime presentement & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venuë ; mais attends un peu. Dieu veuille que je m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.



## DIALOGUE

D'AMPÉLIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**UOY, Ampélis ! si l'on n'est jaloux, & qu'on ne bate & tempeste, on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPÉLIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que des jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivé à son période. Sçache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me bate toujours ?

AMPÉLIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoi s'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie ? Pour avoir lojé en sa presence le fils d'un Banquier, il a mal à la teste.

AMPÉLIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPÉLIS. Attends, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veux-tu que je te dise ce que je fis un jour à un Galant, dont la passion com-

mençoit à se refroidir ? Je lui fermy la porte , & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desespéré ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs , & à ne plus découcher d'avecque moi. Cependant sa femme me croit que je l'avois enforcélé , & que je lui avois donné un breuvage pour me faire aimer ; mais tout ce breuvage n'étoit qu'un peu de jalousie mêlée bien à propos. Use de cette recette , & tu t'en trouveras bien ; J'ay deux fois ton âge , & sçai mieux que toy comme il se faut gouverner.

\*\*\*

## DIALOGUE.

DE DORCAS , DE PANNYQUIS ,  
de Philostrate , & de Polemon.

DORCAS. **N**ous sommes perduës, ma Maîtresse, nostre Capitaine est de retour avec un équipage de Prince , & tout le monde le va voir , & luy fait la reverence ; J'ay trouvé Parménon à qui j'en ay demandé des nouvelles , & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela ? C'est bien débuté. Tu devois joindre les mains en le voyant & rendre graces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé ; lui dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maistre , & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi ; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit ; car je commençay d'abord. Ah Dieux ! Parménon , je croy que les oreilles vous ont bien corné en vôtres

absence ; car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Mais ma Maistresse étoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit plus morte que vive, lorsqu'il arrivoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit battu.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite je luy dis ce que je vous viens de dire ; & il me répondit, qu'il en étoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy ! sans dire auparavant que son Maistre pensoit toujours à moy ; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour ?

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable ; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polémon a quantité d'argent & de bonnes nipes. Parménon même avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facettes, qui jettoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter ses proüesses, pour me haster de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous aviez à ce que vous avez à faire. Car Polémon viendra icy, si-tost que la foule sera écoulée ; & s'il y trouve Philostrate, je ne sçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention ; car tu sçais que je ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polémon dans une si haute fortune, il est dangereux ; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche ? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voilà Philostrate & lui, qui ar-

rivent à mesme temps par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux ! nous sommes perdus. Je voudrois estre cent piez sous terre ; car je ne sçay que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien, Pannyquis, ne ferons-nous point la débauche ce soir ?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon jour, Polémon, je suis ravie de vous revoir, après une si longue absence.

POLEMON. Qui est ce galant-homme, qui vous traite si familièrement ? Vous ne répondez rien, Pannyquis ? Ha ! je voy bien ce que c'est ; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence. J'ay eu grande raison de me haster de revenir, pour apprendre plutôt vostre honte & mon malheur. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée ; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes vous le beau fils ?

PHILOSTRATE. Qui es-tu, toy-mesme ?

POLEMON. Le Colonel Polémon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy, Philostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite ; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis ; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas ?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polémon irrité. Reentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois ; car après avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny, Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-je pas les

miennes ? Parmenon , fay avancer mes gens , & les range à droit & à gauche ; mets en teste les mieux armez , & le reste sur les aîles , avec un gros de reserve à leurs épaules.

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron ? croit-il nous épouventer de paroles ? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais vû la guerre qu'en peinture , & d'estre toujours demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

POLÉMON. Tu le sçauras tantost , lorsque nous serons aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit laquais pour me défendre , & pour t'empescher à coups de pierre , d'entrer.



## DIALOGUE

DE QUE'LIDONIUM ET DE DROCÉ.

QUE'LIDONIUM. D'Où vient , Drocé , qu'on ne voit plus icy Clinias ?

DROCÉ. C'est son Maître qui l'empesche d'y venir.

QUE'LIDONIUM. Qui ? Diotime. Il est de mes amis ; si tu veux , je luy en parleray.

DROCÉ. Non , c'est Aristénet ; le plus débauché de tous les Philosophes.

QUE'LIDONIUM. Quoy ! ce vieux Barbon , toujours pensif & mélancolique , qu'on voit se promener avec ses Ecoliers au Pécile.

DROCÉ. Oüy , ce glorieux Pedant , que je

voudroit avoir vû traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela ?

DROCE'. Je ne sçay ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y est entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante à la découverte, qui m'a raporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maistre ; mais si-tost qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veuë, sans plus tourner la teste de son costé, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel état penses-tu que je fus alors ? Tantost je m'imaginois qu'il estoit amoureux d'un autre ; Tantost qu'il estoit piqué contre moy ; Tantost que son pere luy avoit défendu de me voir : mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien, lis-le toy-mesme.

QUELIDONIUM. N'y a-t'il rien de secret ?

DROCE'. Non que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haste. BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me sont témoins, ma chere Droce, que je t'ayme plus que moy-mesme : mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour aprendre la Philosophie, me suit par tout, & ne me presche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veux croire : mais je ne trouve point de plus grande felicité, que de te posseder. Vis contente, & n'oublie jamais ton CLINIAS.*

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium ?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais cependant, je meurs de dépit & d'amour. Au reste,

j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes; jusques-là qu'il a menacé d'en donner avis au pere de Clinias.

QUELIDONIUM: Il le falloit bien faire boire.

DROCE'. Je l'ay fait aussi, & suis assurée de luy, car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage Droce, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le pere se promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple; ce qui joint au raport du laquais, fera sans doute quelque effet

DROCE'. Mais comment pourra-t'on écrire cela, sans estre aperçû?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les murs du Ceramique.

DROCE'. C'est bien dit; joints tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.



## DIALOGUE

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT! après avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupire: & outre cela, avoir rêvé pendant tout le repas? Pour qui soupirez-vous, Charmide? Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Trypheme, je le confesse.

**TRIPHÈNE.** Je voi bien que ce n'est pas pour moi, car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette cruelle? peut-estre que je vous y pourray servir.

**CHARMIDE.** Elle est assez illustre.

**TRIPHÈNE.** Son nom?

**CHARMIDE.** Philematium.

**TRYPHÈNE.** Laquelle? car il y en a deux; celle qt'entretient le fils de nostre General, qui est la plus jeune. & une autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

**CHARMIDE.** C'est ce trebuchet qui m'a pris.

**TRIPHÈNE.** Y a-t'il long-temps, ou si vôtre amour ne rait que de naistre?

**CHARMIDE.** Il y a plus de six mois, dès la premiere fois que je la vis.

**TRIPHÈNE.** Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides?

**CHARMIDE.** Elle jure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

**TRIPHÈNE.** Mais croirez-vous plutôt à ses sermens qu'à vos yeux? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir au-tour des temples? Que si vous l'aviez veue toute nue.

**CHARMIDE.** Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

**TRIPHÈNE.** Avec raison; car elle a le corps marqueté comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez? Vous estes à plaindre, Charmide; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise?

**CHARMIDE.** Pour ne lui avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car tu sçais l'avarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, &

a fait entrer mon rival , de sorte que je ne te cello point que c'est pour la faire enrager que je t'ay envoyé querir.

TRIPHENE. Vrayment je vous ay bien de l'obligation. Si je l'eusse sçeu. . . . Mais je me vais lever , aussi bien est-il déjà jour.

CHARMIDE. Non , mon cœur ; car si cela est, je n'en veux point d'autre que toy.

TRIPHENE. Demandez-le à vostre mere , qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour son âge , vostre grand' mere vous le pourra apprendre , si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc , ma chere mignonne , & pardonne à ma froideur ; osons tous ces obstacles qui nous empeschoient de nous toucher ; Je dis adieu pour jamais à Philematium.



## DIALOGUE

DE JOESSE , DE PYTHIE , ET DE LYSIAS.

JOESSE. **T**U te moques de moi , Lysias ; & avec raison ; parce que je ne t'ay jamais demandé d'argent , comme font les autres , ni ne t'ay fermé la porte de mon logis , ni ne t'ay obligé à dérober ton pere ou ta mere , pour me faire quelque present , mais je t'ay reçu d'abord , sans me rien donner. Cependant , tu sçais combien j'en ay éconduis pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle , qui est maintenant du corps du Senat , puis le Patron d'une Galere , & Melisse l'un de tes camarades , qui est nouvellement

lement enrichi de la succession de son pere ; le tout , pour te posseder seul comme un Adonis. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens ; & vivois en Penelope pour ton sujet , malgré les reproches de ma mere. Cependant , comme tu me vis bien éprise de ton amour , tantost tu loüois en ma presence l'une de mes compagnes, tantost tu faisois des caresses à une autre , pour me faire dépit ; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la débauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis , où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies ? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy : mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre ? tantost luy faisant signe des yeux que tu allois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille de ton laquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy jettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit de l'autre costé : & elle les mettoit dans son sein , après les avoir baisées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais tu cela ? T'ay-je offensé en quelque chose ? Ay-je fait quelque faveur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy , ce n'est pas une grande victoire , que de triompher d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront , & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras un jour , lorsque je seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents, & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur , j'en feray juge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ? Regardes.

*Avoir en  
un en-  
fant de  
toy.*

ma Compagne comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare , pour n'estre pas touché des larmes d'une Maistresse ! C'est toy Joesse qui l'as perdu , en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenuë ; mais si tu m'en crois , tu cesseras de te plaindre , & le banniras de ton logis & de ton cœur.

JOESSE. Ne m'en parle point , je ne le puis faire.

PYTHIE. Le voila qui revient.

JOESSE. Ah ! tu m'as perduë ! sans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne , Joesse , n'en prens point de vanité C'est pour ta Compagne , de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifférente , pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié par tout ton infidélité.

LYSIAS. Dy-moy, Pythie , voudrois-tu que je souffrissse une infame , qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy ; après l'avoir trouvée couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysias, tu sçais la fragilité du sexe , & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fut-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle-mesme. Car comme mon pere ayant découvert mon amour , eut fermé la porte du logis , avant que de se coucher , & en eut emporté la clef , je montay par dessus la muraille ; à l'aide de mon laquais , & me rendant chez elle , j'ouvris doucement sa porte , parce que je sçavois le secret , & entrant dans sa chambre , je la trouvay endormie entre les

bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon épée, je les eusse tuez sous deux. Mais de quoy riez-vous ?

JOESSE. Voila le beau fils entre les bras de qui je dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

JOESSE. Pourquoi non ? C'étoit elle-même que j'avois priée de coucher avec moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'avoit point de cheveux ; Luy sont-ils crus en un jour ?

JOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa dernière maladie. Je te prie, Pythie, souffre que je te décoiffe, pour lui faire voir son impertinence. Tien, jaloux, voilà mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eust esté trompé ? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa teste de la main.

JOESSE. Hé bien ! me crois-tu à présent ? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour ?

LYSIAS. Non ; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puisqu'elle a servi à nostre reconciliation.

JOESSE. Je le veux, quoi qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Prends garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as vû.



## DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUE'NIDAS,  
& d'Hymnic.

LEONTIQUE. **C**ÔTE-luy un peu, Quéni-  
das, comme au combat con-  
tre les Galates, je m'avançay hors du front de  
la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis  
tellement l'épouvante dans le cœur des Ennemis,  
que jamais personne n'osa se presenter devant  
moy. Dis comme en suite je tuay d'un seul coup  
le General de leur Cavallerie, & le perçay luy &  
son cheval; Puis tournant sur l'Infanterie, qui  
s'étoit serrée en un gros bataillon pour me faire  
teste, je passay sur le ventre de sept des princi-  
paux Officiers; & fendant en deux la teste d'un  
Colonel, malgré son Armée, j'ouvris un large  
chemin à ceux qui marchoient sur les pas de ma  
victoire.

QUE'NIDAS. Ce n'est rien à comparaison du  
Satrape, que vous défistes en Paphlagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son  
énorme grandeur, qui l'eust pû faire passer pour  
Geant, il défit seul toute nostre Armée, avec  
un courage invincible; & cependant tu sçais com-  
me je me presentay devant luy, quelque effort  
qu'on fist pour me retenir.

QUE'NIDAS. Je ne vous cele point que j'eus  
peur alors; mais vostre resolution me rassura,  
aussi bien que le souvenir de vos Triomphes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet  
état glorieux, tout couvert d'armes brillantes.

QUENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non-plus qu'un rocher; mais je le perçay d'oultre en oultre avec la mienne; Puis sautant légèrement à terre, je luy separay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui dégoutoit sur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux! vous me faites horreur, je n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crains point, ma mignonne! si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en amour.

HYMNIE. Il me semble que je vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois vû les armes à la main, tout couvert de sang & de poussiere?

HYMNIE. Je m'enfuirois, & je pense déjà voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendîtes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible! je ne dis ces choses que pour te réjouir.

HYMNIE. Cela feroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moi qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, je frissonne au récit de vos exploits; & tandis qu'il fait jour je m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Areste, aresté, Hymnie. Quoy! elle s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez-vous aussi, de luy

aller conter ces extravagances ; je la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur, par la défaite de ce Géant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance ; pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos louanges.

LEONTIQUE. Suis-la, Quenidas, & lui persuade de revenir.

QUENIDAS. Que voulez-vous que je lui dise ? Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit, & que c'estoit pour luy faire peur ?

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut résoudre à perdre vostre maîtresse, ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extremitez. Dis-luy ce que tu voudras, pourvu que tu la ramenes.

LEONTIQUE LEONTIQUE: LEONTIQUE LEONTIQUE

## DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avec toy : mais lorsque j'estois riche, j'étois ton Tout & ton Favory ; & depuis que ce Marchand de Bythanie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considère plus.

MYRTALE. O les grands presents que tu m'as fait ! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premièrement, des escar-

pins de Sicyone, qui valent environ deux dragmes; & pour cela couchas avecque moy deux nuits, puis une boîte de parfums, lorsque tu-revins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle souloit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lorsque tu partis, je te donnay aussi une petite casaque de Matelot, qu'un Pilote avoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray; mais il la reprit à Sicyone, après-m'avoir bien froissé, croyant que je la luy avoit dérobée. Outre cela, je t'ay raporté des oignons de Cypre, avec un cabat de figues, & un fromage de Gythie; sans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez, & des pantouffles de Patare; ingrate!

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est toujours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui n'ay rien donné en toute ma vie à ma propre mere. Après j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de sa feste; & en ay donné deux autres à ta mere pour avoir des souliers, & de temps en temps quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues?

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'étois riche; mais je voudrois bien sçavoir ce que ton usurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le collier que tu vois.

DORION. Ha! jet'ay vû le colier, ne mens point.

MYRTALE'. Celuy que tu m'as vû , estoit plus petit , & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans-d'oreilles, avec un tapis, & a payé le louage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune , & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un asne de chanter. Dieu te conserve un si beat Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy , je trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans d'oreilles , & des coliers de pierreries

MYRTALE'. Ha que celle qui te possedera sera heureuse ! quand tu luy raporteras tes beaux presens. Adieu mes pantouffes de Patare , mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone!

\*\*\*

## DIALOGUE

DE COCHLYS , ET DE PARTHÉNICE.

COCHLYS. **Q**UAS-TU à pleurer , Parthénice ? Qui t'a ainsi maltraitée ?

PARTHÉNICE. L'Amant de Crocale , qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres ; puis de rage me bailla un souffet pour estre venue chez elle à la priere de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy : car il le traîna par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poin ; de sorte que je ne sçay si le pauvre homme en pourra échaper.

COCHLYS.

**COCHLYS.** Estoit-il fou ou yvre, de faire ces insolences !

**PARTHENICE.** C'estoit jalouse ; car sa maîtresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long-temps, & comme ils soupoient ensemble, ce malheur-là arriva.

**COCHLYS.** Conte-moy la chose plus particulièrement.

**PARTHENICE.** Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se préparoit à danser au son de la flûte, on ouit tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussitôt ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines, & ils me traitèrent de la sorte que tu vois, dequoy je me vais plaindre à mon maistre ; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

**COCHLYS.** Voila ce qu'on gagne avec ces gens-là : Ils font les Grans & les fontaiors ; mais lorsqu'il faut payer ils n'ont pas un sou, & vous remettent toujours à la montre & au quartier d'hiver : Aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Matelot, ou un Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.





## LA MORT DE PEREGRINUS.

*C'est l'histoire de la vie & de la mort d'un Philo-  
sophe , qui se brûla publiquement aux  
jeux Olympiques.*

LUCIAN A CRONIUS.

**C**E malheureux Peregrinus a eu le mesme destin que le Protée d'Homere , dont il aimoit à porter le nom. Car après s'estre changé en mille formes , à la fin il est devenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empedocle ; avec cette difference , que ç'a esté à la veüe de tout le monde , & dans la plus illustre Assemblée de toute la Grece ; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que je te voy éclatter de rire à cette nouvelle ; & t'écrier , Ah la grande folie ! & que l'amour & la gloire nous fait faire d'extravagance ! J'en ay dit autant que toy , à la veüe de ce spectacle ; mais tu ne cours point de danger pour cela , au lieu que j'ay failly à estre déchiré par les Cyniques , comme Acteon le fut par ses chiens , & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de cette Tragedie ; tu en connois l'Auteur , & tu sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ny Sophocle. Lorsque je fus arrivé à Elide , j'aperçûs en passant par le lieu des exercices , un Philosophe Cynique , nommé Theagène , qui crioit contre tout le monde , selon leur coûtume , & preschoit tous haut la vertu. En

fuste, il vint à tomber sur nostre Protée, & s'emportant contre ceux qui l'acusoient de vaine gloire; il s'écria, ô Ciel! ô Terre! ô Mer! ô Hercule, nôtre Patron! Quoy! Peregrinus, pour te vouloir imiter, est accusé d'ambition! Mais s'il eust esté ambitieux, eust-il donné tout son bien, comme il a fait à sa Patrie, au lieu de l'employer à son agrandissement? Eust-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour disputer de la Vertu avec Jupiter? Pour être emprisonné en Syrie, chassé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers? Hercule ne s'est-il pas brûlé avant lui? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste? Empedocle ne s'est-il pas jetté tout vif dans la fournaise du mont Etna? Comme il disoit cela avec de grands cris, je demanday à l'un de ceux qui estoient presens, qu'avoit cecy de commun avec nostre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que je ne pus entendre la réponse. Il faut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessives louanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthene, de Diogene, & de Socrate, il le compara à Jupiter Olympien, & dist que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Jupiter de Phidias & le Philosophe Peregrinus; l'un l'ouvrage de l'art, & l'autre celui de la raison; mais qu'enfin, le dernier alloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant

*Ou, sim-  
plement  
un autre  
homme.*

de s'arracher les cheveux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les uns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emportèrent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus un Philosophe de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par une risée; & dit qu'il estoit bien juste de faire succéder le ris de Democrite, aux pleurs d'Heraclite. Car qui pourroit s'empêcher de rire, dit-il, en voyant un Philosophe Cynique, faire des tours de passe-passe, & sauter dans un brasier ardent, pour se faire admirer du genre humain? Mais afin que vous sçachiez quel est cet illustre Bateleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raison, comme son camarade l'apelle; Voicy ce que j'en ay vû moy-mesme, & que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand, car je ne veux point parler de son enfance, il fut surpris en adultere, & contraint de se jeter du haut en bas d'une maison, avec une rave dans le cul, après avoir esté bien froté. En suite, il débaucha un jeune garçon, & pour se sauver de la Justice, donna mille livres au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais je ne luy veux pas reprocher les fautes de sa jeunesse: car ce divin portrait n'étoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien, par une longue vieillesse, il l'étoufa comme vous avez pû entendre, & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de pais, sans qu'il se mêla parmy les Chrétiens en Judée, & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bien tost qu'ils n'estoient que

*Ancien  
orateur  
des adul-  
teres.*

des novices auprès de luy ; car il ne devint pas seulement Prophete, mais chef de leur Congregation. Il interpretoit leurs écritures, & en composoit lui-mesme ; si bien qu'ils le confideroient comme leur Legislatteur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent a esté crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouvelle les Chrestiens, qui de son mal-heur particulier, faisoient leur calamité publique, commencerent à remuer Ciel & Terre, pour tâcher à le tirer de là ; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils luy rendirent tous les devoirs imaginables, pour essayer d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du jour à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de veuves, & d'orphelins ; & les principaux passoient la nuit avec luy, après avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme, & y celebrent leurs mysteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy témoigner leur déplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres, n'épargnant rien pour s'entresecourir au besoin ; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte ; & cela luy fut de grand revenu. En un mot, ces miserables méprisent toutes choses, & la mort mesme, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux suplices. Car

*On, luy  
envoyoit  
toute sorte  
de va-  
saisbis-  
seaux.*

leur premier Legislatteur leur a fait accroire qu'ils sont tous freres , depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religions , & qu'adorant le Crucifié , ils vivent selon ses loix ; de sorte qu'ils méprisent tout , & croyent que tout est commun , recevant ses dogmes avec une obeissance aveugle. S'il se trouve donc quelque imposteur parmy eux , qui soit adroit à prendre son temps , & à le servir de l'occasion , il s'enrichit en moins de rien , & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus ( car c'est ainsi encore qu'il se nommoit ) fut élargy par le Gouverneur de Syrie , qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession , & qui avoit pitié de luy , sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute sa ville irritée , pour le meurtre de son pere , & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipée en son absence , de sorte qu'il ne lui restoit plus que les heritages , qui pouvoient monter à quinze talens , & non pas à quinze mille , comme a dit cet imposteur ; veu que toute sa Ville , avec cinq des meilleures des environs , ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc estoit tout recent , on croyoit à toute heure qu'il se presenteroit un dénonciateur ; Car on murmuroit tout-haut pour le regret qu'on avoit de ce bon Vieillard , qui avoit esté tué si indignement. Mais nostre imposteur , pour esquiver ce danger , se presente à l'assemblée du peuple en équipage de Philosophe , avec le baston à la main & la besace sur l'épaule , couvert d'un méchant manteau ; & s'estant laissé croistre le poil ; car il commençoit déjà à contrefaire le Cynique , Il dit tout :

7100.  
6.16.

Paris.

haut, qu'il donnoit au public tout ce que son pere luy avoit laissé. Cela fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires du peuple, qui bâille après les distributions, & l'on crioit qu'il n'y avoit que luy de veritable Philosophe, & qu'il estoit le digne successeur de Cratés & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; & ceux qui en voulurent parler faillirent à estre lapidez. Il sortit donc une seconde fois de son pais, ayant assez de revenu en la simplicité des Chrestiens, qui le suivoient par tout, & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque temps après, pour l'avoir surpris mangeant de quelques viandes deffendues; si bien que n'ayant plus de quoy subsister, il presenta requeste à l'Empereur, pour estre relevé de sa donation; & pour rentrer dans son bien; mais la Ville s'y opposant, il n'en pût venir à bout. Il sortit donc pour la troisième fois, & se transporta en Egypte vers Agatobolus, où il s'exerçoit d'une étrange sorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la rue, avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la teste rase; & devant tout le monde faisoit ce donc accuse Diogene, comme une chose indifferente, & cent autres extravagances; se donnant la discipline sur le derriere avec une ferule, & souffrant mesme d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulièrement contre l'Empereur, qui le souffrit avec la modestie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût reprocher d'avoir puni un Philosophe pour des paroles, & particulièrement un Cynique, qui fait profession de dire des injures; ce que le Galant n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardi.

Cependant ; cela le mit en estime parmi le peuple , tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences , & dit que la Ville se passeroit bien de luy ; ce qui contribua encore à sa réputation , comme ayant esté banni pour avoir dit la verité trop librement ; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion , de Musonius , & d'Epictete , & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grece , où tantost il injurioit ceux d'Elide ; tantost il sollicitoit les Grecs à la revolte ; Et il fut si insolent , que de crier en public contre une personne de merite & de dignité , qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pais , avoit fait venir de l'eau à grands frais dans la ville d'Olympie , pour la commodité des jeux , où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre luy , comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece , quoy qu'il ne laissast pas de se servir de cette eau , & de jouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple , pour cette extravagance , s'il ne se fût refugié à la statuë de Jupiter Olypien ; de sorte qu'aux jeux d'après , il se dédit tout haut , par une harangue préméditée , & joüa celuy contre lequel il avoit tant declamé ; quoy qu'il tâchast d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié , & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour rétablir sa réputation ni pour jouir de la gloire dont il estoit si amoureux , il s'avisa , pour se faire admirer , de sortir du monde par une extravagance , & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela , & creuse une fosse , où il porte luy-mesme du bois pour son bucher ,

afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devroit plutôt témoigner la force de son esprit, à attendre la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif; ou s'il a résolu absolument de mourir, de choisir une fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaît tant, que ne va-t'il se brûler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la présence de Theagene, qui luy servira de Philoctete? Mais de vouloir mourir sur un bucher aux jeux Olympiques, à la veüe de toute la Grece, c'est une vanité insupportable; quoy qu'il ait mérité le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fut dans le Taureau de Phalaris, par une affreuse & longue mort, & non pas estre dévoré en un instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaît, & il fait gloire de mourir en un lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer des morts, ce qui me fait souvenir de celui qui brûla le Temple d'Ephese, pour se rendre illustre. En effet, cela part d'une mesme vanité, quoy qu'il publie que c'est pour apprendre aux hommes à mépriser la mort. Mais premièrement, il est dangereux de faire ces leçons aux méchans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur devoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres, comment en pourra-t'il faire la distinction? D'ailleurs, je sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suivist cét exemple; & son compagnon luy-mesme, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suivre; En quoy il me sem-

*C'est le nom de celui qui venoit de haranguer.*

ble qui est sans excuse ; car puisqu'il le prend pour modèle, il le devoit imiter en sa principale partie, & aller trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses exterieures, que l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes; mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il devoit dresser un bucher de bois vert, pour estre étouffé par la fumée, & que cela conviendroit mieux à la vanité, sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il enduroit : Mais qui peut obliger à cela nostre Protée, que son extravagance ? Il ne sert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes : Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes, aussi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Davantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux ? Car ils ne se jettent pas dans le feu, pour estre devorez en un instant : mais au rapport d'Onesicrite, qui a vû mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ny de contenance, tant que le feu les ait consumez entierement. Il y en a qui disent qu'il ne moura pas, & qui content de certaines fables, comme si Jupiter ne devoit pas souffrir que l'on profanast un lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce côté-là ; car je ferois serment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne soit bien aisé de lui voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en échaper; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empeschent

de se dédire ; & il feroit un beau coup , s'il en pouvoit entraîner deux ou trois après luy pour se vanger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée , mais le Phenix ; comme s'il devoit renaître de ses cendres , ou parce qu'il dresse son bûcher luy-mesme , comme cet oyseau , qui se brûle , à ce qu'on dit , en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & d'anciennes Propheties , qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite déjà des Autels & des Statuës. Pour moy , je ne doute point que parmy tant de fous , il ne s'en trouve quelqu'un qui jure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents , ou de la fièvre , & que ce Dieu de la nuit luy sera aparu durant les tenebres. Il me semble que je voi déjà ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher , où il prédira l'avenir , comme le Protée des Fables , & établir des Prestres qui se foiteront , ou se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de celebrer quelque ceremonie nocturne à sa memoire , où l'on portera des torches à son bûcher. Theagene publie déjà un Oracle de la Sybille , qui dit , *Quand le meilleur de tous les Cyniques se brûlera près du Temple de Jupiter , & montera au Ciel par cette voye , qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit , & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais j'en sçay un autre de Baecis , tout contraire , *Quand le Cynique a plusieurs noms , piqué de l'éguillon de la gloire , se précipitera dans les flâmes , il faut que ses disciples suivent son exemple , s'ils ne veulent estre lapidez comme des lasches , qui préschent la Vertu , & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en semble , Messieurs ? Cet Oracle n'est-il pas aussi bon

que l'autre ? pour le moins , il est aussi véritable. Il ne reste plus à ses disciples , que de choisir un lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer ; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'écria qu'ils l'avoient bien mérité ; & celuy qui avoit harangué , se retira en soufriaient. Mais Theogene ayant ouï la huée , remonta en chaire , & commença à crier contre luy. Pour moy , je le laiffay déclamer tout son soul , & sortis pour voir les jeux ; car on disoit que les Juges avoient déjà pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis estant arrivé à Olympie , le derriere du Temple estoit plein de gens qui louoient ou qui blâmoient son dessein ; & des injures on en vint aux coups , jusqu'à ce qu'il sortit suivi d'une foule de peuple , & discourut de sa vie passée , & des dangers qu'il avoit courus ; rapportant tout ce qu'il avoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais je n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule , & sortis de peur d'estre étouffé dans la presse ; disant un long adieu à nostre imposteur , qui faisoit son Oraison funebre avant sa mort. J'ouïs seulement qu'il disoit , Qu'il vouloit couronner une illustre vie , par une mort encore plus illustre ; & qu'ayant vécu comme Hercule , il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprehendoit du moins par là , à mépriser la vie , & qu'il vouloit que tous les hommes lui servissent de Philoctetes. Alors , le peuple commença à crier , qu'il se conservât à son pais ; mais les Sages l'encouragerent à poursuivre son dessein , ce qui l'estonna & le fit pâlir , de sorte qu'il se retira tout tremblant , sans plus rien dire : car il s'étoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je te laisse à penser si je riois

de toute ma force : car je ne pouvois avoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaitte, lors qu'il vit tout le monde le suivre, sans considerer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin, les jeux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que je vis jamais ; je ne pus partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nostre Philosophe après avoir toujours differé, choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur le minuit, j'allay avec luy où le bucher estoit préparé, qui estoit à plus de demi lieuë de la ville du costé de l'Hipodrome, vers le Soleil levant. Lorsque nous fûmes arrivez, nous trouvâmes que le bûcher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brasse, & composé de fagots & de branches de sapin, pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fut levée, car il falloit qu'elle fût de la Comedie, il sortit avec ses habits ordinaires, tenant une torche à la main, suivi d'une troupe de Cyniques, parmi lesquels estoit Theagene, qui jouoit assez bien son personnage, & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bûcher, l'un deçà l'autre delà, il s'alluma en un instant : mais il faut réveiller ici ton attention. Alors nôtre Hercule mettant bas la peau de lion, & la masquée, c'est à dire son baston & sa besace, avec son méchant manteau, demeura en chemise, & en chemise bien sale. Aussi-tost ayant jetté quelques grains d'encens dans le feu, il se tourna du costé du Midy ; car cela estoit aussi de la farce, & commença à invoquer ses Dieux paternels & ma-

ternels pour recevoir son ame. Après cela il se lança dans le feu, où il fut en un instant envelopé de la flâme, & dérobé à la veüe. Il me semble que je te voi rire encore de cette Catastrophe, & avec raison. Pour moi, je ne trouvoy pas étrange qu'il invoquât les Dieux de sa mere; mais lors qu'il parla de ceux de son pere, me ressouvenant du crime qu'il avoit commis, je ne pus m'empêcher de rire, & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnant le bûcher, témoignoient leur douleur par un triste & morne silence, ayant toujours les yeux fichez dessus, sans verser de larmes; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance, je m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous sommes! quel plaisir y a-t'il à voir rostir un vieillard, & à estre susoqué de la puanteur? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire un tableau de nous, comme des amis de Socrate dans la prison; A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer; & quelques-uns levoient le baston, lorsque je menaçay de jeter dans le feu le premier qui branleroit; ce qui les arrêta. Je me retiray donc, rêvant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus sages ont de la peine à se défendre; & à plus forte raison celui-cy, qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray plusieurs qui acouroient au spectacle, sur le bruit qui avoit couru le jour d'auparavant qu'il ne commenceroit qu'après le lever du Soleil, lors que ce Heros auroit salué cet astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs, à qui je contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajoûter ni diminuer, non plus que je fais maintenant, sinon lorsque je voyois

que c'estoient des sotts qui bâilloient après des miracles. A ceux-la je disois que le Philosophe n'avoit pas plütoft esté dans le feu, qu'il s'estoit fait un tremblement de terre, avec des mugissemens effroyables; & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demeuroident comme immobiles à ces discours; & levant les yeux & les mains en haut, me demandoient si le Vautour avoit tiré vers l'Orient, ou vers l'Occident; & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fus arrivé au lieu des assemblées, je trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoutoit que le défunt luy estoit aparü en habit blanc, couronné de branches d'olivier, & qu'il l'avoit laissé tout joyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Ecos. Il ajoutoit la piece du Vautour, que je venois d'inventer moy-mesme, & juroit qu'il avoit vü cét oiseau. Tu peux juger par là de la suite. Combien d'esseins d'abeilles se trouveront sur son sepulcre? Combien de Cigales? Combien de Corneilles, comme en celuy d'Hesiodé, & autres fantaisies semblables? Il me semble que je voy déjà une infinité de statues dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes Villes, par forme de testament; & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il despeschoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucun amour de la verité, & qui s'est à la fin brûlé, pour aquerir de la réputation, lorsqu'il ne seroit plus capable

150 LA MORT DE PÉRÉGRINUS.

d'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déjà dit à mon retour de Syrie . comme je navigeay avec luy depuis la Troade ; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour lui servir d'Alcibiade, sous prétexte de le faire de sa Secte ; Qu'une tempeste estant survenuë en suite , il se mit à pleurer avec les femmes , luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf jours avant sa fin , il eut un grand vomissement ; pour avoir peut-estre trop mangé , qui fut suivy d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traita , m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit souffrir l'ardeur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraîche ; mais il ne luy en voulut point donner ; & luy dit que s'il souhaitoit la mort , il la falloit prendre maintenant qu'elle se presenteroit d'elle-mesme ; & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant , je le vis froter d'un medicament si acré , qu'il le faisoit pleurer ; qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt , avant que d'aller au suplice. Que penses-tu qu'eust fait Democrite , en voyant cela ? Crois-tu qu'il eust eu une assez grande source de ris , pour ne se point épuiser ? Ry tout ton soul comme luy , car la chose le merite bien ; & sur tout , lorsque tu verra des sots faire le paranymphe de cette mort.





# LES FUGITIFS.

## DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER,  
Où plusieurs autres parlent.

*C'est une Satyre contre trois coquins qui avoient embrassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.*

APOLLON. **E**ST-IL vray, mon pere, qu'un Philosophe s'est bruslé publiquement aux jeux Olympiques; quoi qu'on dise que c'étoit un maistre homme, qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celuy-là?

JUPITER. Il est vray, mon fils; & je voudrois que cela ne fust pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon?

JUPITER. Ce n'est pas cela; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bûcher, que je fus contraint de m'en aller chercher les parfums de l'Arabie; le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruelle mort? Et quel avantage y a-t'il à se brûler tout vif?

JUPITER. Tu aurois la même demande à faire à Empedocle, qui se jeta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celuy-cy pour ses raisons ?

JUPITER. Veux-tu que je te die ce qu'il allegua pour la justification dans l'assemblée de toute la Grece ? Il dit „s'il m'en souvient bien... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grands pas toute éplorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on lui a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quites-tu le monde ? Le peuple te persecute-t'il encore comme autrefois, lorsqu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore, quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ? les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence ; & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere ; si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde rempli de terreur & d'injustice, vous en eûtes pitié, & vous m'envoyâtes, pour faire changer aux hommes leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me distes : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

**JUPITER.** Il me souvient bien que je te dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy un peu comment ils te reçurent d'abord , & ce qu'ils t'ont fait depuis.

**LA PHILOSOPHIE.** Je n'allay pas du commencement vers les Grecs , mais je commençay par la cure la plus difficile , qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres , je crus en venir à bout aisément , & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens , qui est un grand peuple , que je fis descendre de ses Elephans , pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes ; voisine des Nécéens & des Oxydraques , reçût ma doctrine , & vit encore selon mes loix , admirée & respectée de tout le monde.

**JUPITER.** Tu veux dire les Gymnosophistes , de qui l'on dit entr'autres choses , qu'ils se brûlent sur un bucher , sans témoigner la moindre apprehension , & tu as pû voir depuis peu la mesme chose aux jeux Olympiques.

**LA PHILOSOPHIE.** Jen'y alay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours , j'alay en Ethiopie au sortir des Indes , & de là chez les Egyptiens , où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. Ensuite, je passay en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages: Puis en Sythie, d'où revenant par la Thrace, je conversay avec Eumolpe & Orphée, & les envoyay devant moy en Grece ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres , & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre : mais à mon arrivée ; on ne me reçût ny bien ny mal. Toute-

fois avec le temps, je gagnay les sept Sages; l'un en un lieu, & l'autre en un lieu; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la présomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en controverse, & qui ne sçauroit rien résoudre; Ces réponses doubles & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lorsqu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mettent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer deslors, ne pouvant plus souffrir cette injure; mais Antisthene & Diogene, & en suite Crates & Menipe, m'arrestèrent; Plût à Dieu que je ne les eusse pas eus; je n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pauvreté; & qui ont esté contrains, pour gagner leur vie, de se mettre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais lorsqu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont vû l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles; ils ont crû cette profession

trés-avantageuse , & approchante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas dequoy vivre , qu'avec beaucoup de travail & de peine , ou qu'ils estoient las de la servitude , ils ont eu recours à moy , comme à un dernier azile. Mais comme il leur eut esté trop long , & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres , & encore plus de les pratiquer ; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes , & ont appelé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont crû que le peuple , qui ne juge que par l'exterieur , ne reconnoistroit pas leurs défauts , & comme l'asne d'Esopé , qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion ; mais ils ont esté reconnus à leur cry. Cependant , ils ne se contentent pas de peu , comme les autres , mais ils vivent dans la débauche , & ne travaillent qu'à amasser ; tirant tribut de leurs disciples , ce qu'ils appellent tondre leurs ouailles , outre que plusieurs leur donnent , soit par respect , ou pour les empescher de crier. Car ils aboyent tout le monde , & lorsqu'on les attaque , ils se défendent par des injures , qui est une belle marque de vertu , dont le plus beau caractere est l'humilité. Mais ils ont tort de croire , qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes ; car la difference en est trop visible. Lorsqu'on reprend leurs paroles , ils veulent qu'on jette les yeux sur leur vie ; & lorsque l'on condamne leur vie , ils ont recours à leur doctrine. Cependant , tout le monde en est remply , & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Crates , d'Antisthene , & de Diogene , qu'on nomme Cyniques , à cause de leur impudence ; Car ils n'ont ny la vigilance ny la fidelité du

chien ; mais la luxure , la gourmandise , & la flaterie ; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arrivera , car les Arts sont aujourd'huy abandonnez , à cause de la peine & du peu de profit qu'il y a , tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence ; demandant hardiment , prenant de mesme ; & disant des injures quand on les refuse , sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant ils croyent vivre comme des Dieux , & faire refleurir le siecle d'or. Non contents de ces choses , ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hostes ; & quelques-uns ont emmené une depuis peu , comme pour luy aprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela , la doctrine de Platon , qui approuve la communauté des femmes , ne sçachent pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches , & comme ils se crevent dans les festins , tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'ivrognerie. En un mot , il n'y a rien de si contraire , que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie , & en pourroient faire leçon aux courtisans ; ne prêchent que la verité , & débitent par tout le mensonge ; condamnent en public la volupté , & crient tous contre Epicure , & en particulier , ils n'adorent qu'elle. Pour la colere , ils y sont plus sujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant , pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est tout en feu , leurs yeux renversez , leur bouche pleine d'écume , ou plutôt de venin , contre ceux qui les reprennent. Cependant , ils

sont un sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui raporte tant à son maître; & lorsqu'ils ont bien amassé, ils quittent le baston & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me méprise; de sorte que je ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Penelope, tout ce que je fais de jour, est défait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du sçavoir & de la vertu.

JUPITER. Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces mal-heureux fripons: mais il faut aviser aux moyens de les punir; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort; & je vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les interests, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tost les véritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui châtera les uns, & récompensera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

HERCULE. J'aimerois mieux nétoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marauts, qui m'iront dire quelque sottise; mais je suis enfant d'obeissance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que je n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Descendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dès aujourd'hui. Où penses-tu que nous les devons trouver, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece?

LA PHILOSOPHIE. Nullement, le pays est

trop pauvre ; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison , je vous y conduiray ; car je connois le pays , pour l'avoir bien fréquenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hemus , & l'autre celui de Rhodope , pour descendre de là dans la plaine , qui est tres-fertile, & qui s'éleve en petites colines qui servent comme de forteresse à la ville de Philipès , dont le fleuve Hebrus baigne les murailles. Nous voilà déjà au dessus des nuës ; mettons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous pour découvrir où sont ceux que nous cherchons ?

HERCULE. C'est à toy , qui fais le métier de Sergent , de les trompeter.

MERCURE. Mais je ne sçay pas le nom.

HERCULE. Que la Philosophie te l'enseigne ; car elle les doit bien connoître.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien , car je n'ay pas grand commerce avec eux ; mais comme ils aiment la gloire , les richesses , & les presens , je croi qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens , ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous ? il semble qu'ils ayent quelque chose à vous dire.

SERGENS. Ne sçavez-vous point où nous trouverons trois imposteurs , avec une Dame rasée à la Laconique , d'une façon mâle & vigoureuse ?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la  
mesme

comme choses que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les allons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinople, dont le nom signifie posséder, qui a la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage pâle & défait, la mine triste, la parole rude, le bâton; la besace, & le manteau de Philosophe; du reste colere, ignorant, injurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois? C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croistre sa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel métier faisoit-il?

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosophe, tant il est changé.

LE MAISTRE. Vrayement c'est bien à luy à faire! Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais je le reconnoistray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui est celuy-cy qui s'avance avec une lire à la main? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orphée; Dieu te gard, le Patron des Musiciens: il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y delasses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHEE. Si fais bien, & Mercure même avec la Philosophie: mais que me donnerez-vous si je vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourrissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la récompense.

ORPHE'E. Tu as raison : Ceux dont je parle demeurent proche d'icy ; mais je ne veux pas qu'ils me voyent , car ils ne cesseroient de m'aboyer ; s'ils sçavoient que je vous eusse decouvert leur giste.

MERCURE. Montre le nous seulement.

ORPHE'E. Le voila.

MERCURE. Arrêtez : J'entens la voix d'une femme , qui chante quelque chose d'Homere.

UNE FEMME. *Je ne haïs pas moins que l'enfer , celuy qui aime l'or , & qui fait semblant de le hayr.*

MERCURE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons , qui de plus a débauché la femme de son hoste.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hoste , & à qui ce traistre témoignoit tant d'amitié

LA FEMME. *Yvrogne , qui as l'œil de chien & le cœur de cerf ; qui n'és bon ni pour le conseil , ni pour l'execution ; & qui ne fais que crier comme un malencontreux corbeau !*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple teste , monstre plus grand que la Chimere , qui as le devant d'un chien , le derriere d'un lion , & le milieu d'une chevre !*

LE MARY. Dieux ! que ma femme a souffert de ces miserables Cyniques ! On dit même qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy , elle te fera quelque Gérion , ou quelque petit Cerbère ; mais les voila qui sortent.

LE MAISTRE. Je te tiens , méchant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace ? Quelque bribe , sans doute , ou quelques lupins ?

*Espece de pois.*

MERCURE. Non, par les Dieux ; mais une ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point ; il estoit Cynique en Grèce, & il est icy Chrysispe. Mais je t'envoye bien-tost vers Cléanthe, méchant ; car tu seras pendu icy par la barbe. Or, &c.

UN AUTRE. Et voici mon valet, La Bouteille ! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe !

MERCURE. Et ce troisième cy, n'a-t'il point de maistre ?

LE MAISTRE. Oüi ; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi ?

LE MAISTRE. Parce qu'il put ; & lorsqu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons l'apelloient le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il venu Philosophe ? Tien, mon amy, reprends ta femme.

LE MARY. Je n'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maîtres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur ; mais auparavant je veux qu'on lave bien celui-ci après lui avoir mis du dépilatoire, & qu'on le peade sur le mont Hémus, pour l'évêter, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel supplice !

LE MAISTRE. Qu'est-ce que tu veux dire ? suis-moy ; mais quittes auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.

# LES SATURNALES.

## DIALOGUE

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE

*Il décrit l'origine de cette feste, & de ce qui s'y passe.*

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton pere, ô pere des Dieux ; & que nous te faisons des vœux & des sacrifices : Dis-moy , je te prie , que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites ?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin , pour sçavoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires , je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que j'y songe ; mais je n'ay rien à demander que ce que demandent tous les autres , les richesses , les honneurs , les dignitez , pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir , mon amy ; Il te faut adresser à Jupiter, lors que ce sera son tour de regner , qui sera dans peu de jours. Car pendant tout mon regne , qui ne dure qu'une semaine ; il ne m'est pas permis de faire aucune affaire , ny publique ny particuliere , mais seulement de boire , chanter , jôier , faire des Rois imaginaires ; mettre les valets à table avec leurs maîtres , & les barbouiller de suye , ou les

faire sauter dans l'eau la teste la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la Jurisdiction de Jupiter, qui m'osterait mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il préfere les sots & les meschans aux gens de bien & d'esprit. Mais encore ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles?

SATURNE. Non. Quoi! tu te renfrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de chose, de gagner quand on joue? Ne vois-tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruinent? D'ailleurs, ne contes-tu pour rien de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre élu Roi par le sort, commander en maistre & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-mesme; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenance lafcives; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que je ne fais trembler personne comme Jupiter, adresses-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, je n'ay que faire de tout cela; car je ne bois ny ne joue. Dis-moy seulement s'il est vray ce qu'on dit que tu devores tes enfans, & que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme ne l'eust enlevé, & n'eust mis une pierre en sa place que tu avalas comme une pilule. Mais lors

qu'il fut devenu grand , il te déposséda & te précipita dans les enfers , avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense ; Je vous apprendrois bien , maître sot , à me porter plus de respect , & à ne point venir dire des injures , sous prétexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis , grand Dieu ; c'est la voix publique , après Hesiodé , & Homere.

JUPITER. Et penses-tu qu'un berger , & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel ? Consideres toy-mesme , si tu as jamais veu de pere assez méchant , pour devorer ses enfans ? Tu sçais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Theatres , encore fut-ce une supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela , pourrois-je manger une pierre sans m'étrangler , ou me casser les dents ? Jupiter aussi ne m'a point dépossédé , mais je luy ay cédé le trône volontairement ; & je ne suis pas dans les enfers , comme tu vois , si tu n'es plus aveugle qu'Homere.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mû de te défaire de ton Empire ?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & goutteux , d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux pieds ; de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout , & de punir les méchans , dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir incessamment la foudre en main , & je ne vois point de charge plus penible , ny qui requiere plus de vigilance , lorsqu'on s'en veut bien acqui-

ter. D'ailleurs, il me semble que c'est le fait d'un bon pere, de partager son bien à ses enfans durant sa vie, pour éviter les querelles après sa mort; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voudrois vivre en repos, sans avoir la teste rompuë de mille importunes demandes, qui se contredisent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à toujours tonner, pleuvoir, venter & grêler. Maintenant je vis à mon aise, & me soule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Jupiter est acablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que je reprends l'Empire pour quelques jours, afin de n'estre pas méprisé; & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ni pauvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or. C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en font l'image, il n'y a ni maistre ni valet, & l'on ne fait que rire & dauser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjouir les valets, & adoucir leur servitude, par le souvenir de la sienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein, Mais dy-moy, jouoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta feste?

SATURNE. Oui, mais non pas des millions comme à present; on jouoit des noix & autre chose semblable, ou à qui boiroit le premier, pour

passer le temps & se réjouir, sans se mettre en colère, comme l'on fait aujourd'huy, lorsqu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien : car à quoy eût-il servy de gagner, quand tout étoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, je pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siècle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout est-il changé à cette heure qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux jours de Feste ? c'est alors qu'on joue le plus beau jeu. Tandis que les uns se levent de table, après avoir dépouillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais je m'étonne, que toy qui es un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus desagreable de toute l'année, où les arbres & les champs sont dépouillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'étoit pas fort propre à un vieux gouteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en un temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Vien-t'en rire & jouer avec moy, & faire les Rois comme les petits enfans ; car je veux faire voir que ce qu'on dit est veritable, que pendant cette feste les vieillars retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison : Que celuy

qui condamne tes innocens plaisirs, n'en gouste jamais; & comme Tantale, qu'il soit toujours alteré sans pouvoir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en vay faire un Dialogue, que je communiqueray à tes supposts, & à ceux qui en sont dignes.



## C R O N O S O L O N,

O U L E

## LE LEGISLATEUR DE SATURNE.

*Aux Riches de son Empire.*

J'AY écrit dans une autre lettre les loix qui concernent les pauvres, & qu'ils observeront ponctuellement, s'ils ne veulent estre chastiez: Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'avez pas accoustumé d'obeir, si vous ne gardez celles-cy, n'attendez pas moins que le courroux de nostre Dieu, qui me les a dictées luy-mesme. Car il m'est aparü de jour, & non en dormant, & n'étoit point crasseux, ny chargé de chaînes, comme le feignent les Peintres trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majesté, & vestu en Prince avec une faux tranchante à la main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriser impunément. Comme il me vit rêveur & melancolique, il en devina aussi-tost la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta bien que c'estoit la pauvreté; car je n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, sans au-

cune provision pour la Feste ; au lieu qu'on a coûtume de faire de grand préparatifs pour ces jours-là. Il s'aprocha donc de moy par derriere, comme je me promenois tout pensif ; Et me tirant par l'oreille , Qu'as-tu , me dit-il , d'estre ainsi triste ? Qui ne le seroit , luy dis-je , de me voir gueux & méprisé , tandis que les méchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence ? Et ce mal-heur s'en va commun à tous les gens de Lettres , si tu n'y aporte quelque reglement , & ne remets les choses dans l'égalité. Il est difficile , dit-il , de changer l'ordre des Parques ; mais pour ce qui concerne ma Feste , je veux que la pauvreté en soit bannie , & que les riches communiquent leurs biens aux pauvres ; sans manger , comme on dit , leur pain dans leur poche. Comme je m'excusois d'estre fort mauvais Legislatteur , il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot ; & lorsqu'il l'eut fait , il ajouta. Dy-leur que s'ils ne les observent , je leur apprendray que je ne porte pas un faux en main ; & qu'après avoir châtré mon pere , il me seroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra , n'a qu'à faire provision de flutes & de cymbales , pour devenir Prestre de Cybelle , assuré que le reste ne luy manquera point. Voila ce qu'il me dit , à quoy vous ferez bien de prendre garde ; & voicy les Loix toutes divines qu'il m'a dictées.

*D'estre  
chasté.*





## LOIX DES SATURNALES.

**O**N ne fera aucune affaire ni publique ni particulière, pendant tout mon regne, & de tous les mestiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pauvres, maîtres, esclaves.

Il n'y aura ni débats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces; il ne sera pas seulement permis de se mettre en colere.

On ne tiendra aucun compte du revenu, ni de la dépense; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront un estat auparavant de tous ceux qui veulent traiter, ou à qui ils doivent envoyer des presens; & mettront à part pour cela la dixième partie de leur revenu, sans qu'on la puisse divertir à autre chose, sous quelque prétexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, après avoir purifié leur maison de toute souillure, & en avoir banni l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste

qu'ils auront faite ; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre , ils enverront sur le soir leurs presens par quelques personnes fides, qui auront ordre de ne rien prendre , si ce n'est un coup à boire ; & pour plus grande seureté du present , on en fera mention dans un billet.

On enverra toujours le double aux personnes de Lettres , comme à ceux qui le meritent le mieux , & qui en ont plus de besoin ; sans qu'ils soient obligez pour cela de renvoyer des loüanges & des flateries ; mais tant celuy qui donne , que celuy qui reçoit , ne parlera que fort modestement du present , on n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de presens aux riches , ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pauvres , jusqu'au loüage de leur maison , s'ils ne sont pas capables eux-mesmes de le payer ; & auront grand soin de voir ce qui leur manque , pour les en assister au besoin ; que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps , ils leur renverront au retour , ou l'année suivante , ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son present , après l'avoir fait , & encore moins avant que le faire , & donnera sans reserve ni lezine , ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger ; mais on sera obligé de la garder chez soy , pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi donner en present des bagatelles , pour faire fraude à la Loy ; mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois , quoi que ce puisse estre , les pauvres seront obligez de s'en contenter , & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de

leur métier ; & si c'est un homme de Lettres , un ouvrage de sa façon , ou quelque livre ancien qui traite de choses agréables & conformes au temps & au sujet. Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace , & de témoigner d'en faire état , à peine d'être châtiés. Que s'il arrive à un pauvre d'envoyer à un riche de l'argent , ou quelque autre chose de prix , j'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon trésor , & que pour punition , le riche luy donnera une douzaine de coups de foüet.

~~~~~

## LOIX DU FESTIN.

**O**N entrea au bain un peu devant le repas ; & auparavant on pourra jouer aux dez , comme j'ay dit , par forme de divertissement ; mais quiconque jouera de l'argent , j'ordonne que pour punition , il soit condamné à jeûner le reste du jour.

*Lorsque la ligne sera de six pieds.*

On se mettra à table comme on se trouvera , sans aucune distinction de merire ny de rang , & l'on servira les conviez également , & de même viande , car il n'y aura ny haut ny bas bout.

Tout le monde boira de même vin , sans qu'on en puisse donner de meilleur au maistre , ou à quelqu'autre , sous aucun prétexte ; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire si-tost qu'on leur en demandera , & ne desserviront trop tost ny trop tard , ny l'un plütoست que l'autre.

On boira à tout le monde , & il y aura de toutes sortes de verres , grands & petits , où chacun

boira, quand il luy plaira, tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouvoir estre forcé, sous pretexte de boire à la santé de quelqu'un, non pas même du maistre de la maison.

Si on fait entrer un joueur de lyre, ou quelque baladin, pour réjouir la compagnie, on aura soin de prendre toujours les meilleurs, parce que ces choses là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lorsque le maistre de la maison traitera ses gens selon la coustume, ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourvû que la raillerie soit delicate, & que celuy qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra joüer ou danser, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouver mauvais; & se retirer aussi, ou demeurer, si l'on veut.

Ces loix seront gravées sur une Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche; & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le logis ny peste, ny guerre, ny famine, ny aucun autre fléau du genre humain: Que si l'on vient à l'ôter, il arrivera tout le contraire.





## EPISTRES SATURNALES.

*Sur le mesme sujet.*

### CRONOLOGON A SATURNE.

**J**E t'av déjà écrit le danger que je courais d'être privé des réjouïssances de ta Feste, & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim, tandis que les autres se crevent; mais n'ayant point reçu de réponse, j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette inégalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si perverty maintenant, que c'est comme on dit, l'aliance de la fourmy & du chameau, ou si tu veux, c'est chauffer un escarpin d'un pié, & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut-montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui joueroient aussi bien leur personnage, s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondance, sans estre cultivée; les fleuves découloient de lait & de miel, & quelques-uns mesmes donnoient du vin. En un mot, c'estoit le siecle d'or; au lieu que celui cy n'est pas seulement de fer. Car la pluspart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, avec beaucoup de travail & de peine; tandis que quelques uns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut

donc reformer cela , & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses, sur peine de remettre tout en commun , & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques habits , dont leurs garderobes sont pleines , que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres ? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim , vû qu'il y a toujours à manger dix fois plus qu'il ne faut , que de se souler tous seuls , & manger les bons morceaux , sans en faire part aux autres ? n'est-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table , quand ils sont souls, tandis que leurs valets sont derrière eux qui meurent de faim , & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le jour ? Il y a un autre défaut tres-considerable ; C'est que quand ils traitent quelqu'un , ce qu'ils font rarement , vous n'avez pas plûtoft commencé à manger , qu'ils vous font deffervir , & s'il y a quelque bon morceau, Monsieur qui est au haut bout , le mange tout seul, & ne vous envoie que la carcasse. Ajoutez à cela qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir , parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre ; & qu'ils ne vous donnent jamais du mesme vin qu'à leurs maistres. Si tu reformes ces choses, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Sinon, je prie Dieu que tout aille sans dessus-dessous , afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses ; Que leurs cuisiniers brûlent leurs viandes , & gâtent leurs saussés , & que les chiens & les chats les déniaisent ; Que les chevreüils & les sangliers se sauvent tous rostis de leur broche ; Que le gibier s'envole tout plumé ; Que les fourmis emportent leur



gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe; Qu'ils fassent les pauvres, pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous pensez, je ne m'en serois pas défait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompense, j'ay esté bien aise de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose; que les riches mangent tous seuls les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils sont toujours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure plus que le plaisir même. Je ne parle point des maux qui suivent leur intemperance, sur tout, s'ils ont ajouté les passe-temps du liét, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lorsqu'ils sont devenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur leurs jambes, & il les faut porter à quatre dans une chaise, comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pouris au dedans. Mais, pour vous autre, vous possédez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégoût; Au lieu que dans vos petits repas, vous ne manquez jamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragousts du monde; ils envient plus vos festins que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, auxquelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de déplaisir; & lors qu'il luy est arrivé quelque malheur, il ne se réjouit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoutez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent.



concerné ma Feste , j'ay promis de vous en écrire , parce que cela est de ma juridiction , & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen de se réjouir , comme il faut , aux Saturnales en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire , que vous leur accordiez une partie de ce que vous avez de trop , ce qui ne vous sera pas difficile ; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent , que si vous les priez quelquefois à dîner , c'est si rarement , & avec tant de mépris , que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de mesme vin , & qu'ils ne mangent pas de mesme viande ? Veritablement , je trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir , & qu'ils vous devroient laisser manger vostre dîner tout seuls. Quelques-uns disent mesme qu'ils ne boivent pas tout leur soul , & que vos gens sont la sourde oreille , lorsqu'ils leur demandent à boire , & demeurent plantez derriere vous comme des statues , sans vouloir se remuer qu'à vostre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins , qui a esté si chere à nos Ancestres , qu'ils ont estably quelqu'un pour y presider , afin qu'il ne se fist point d'injustice. Donnez donc ordre que je n'entende plus à l'avenir ces murmures , de peur que jen'y apporte quelque severe reglement , qui ne vous plairoit pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir chers & adorez de tout le monde , que d'oïr crier perpetuellement contre vous , & vous maudire mille fois le jour ? S'il prenoit envie aux pauvres de se retirer , & de vous laisser-là,

ils vous mettroient bien en peine ; car vous ne demureriez pas tous seuls dans les Villes , & vôtre félicité seroit bien estropiée , si vous estiez contraints de vous servir vous-mesmes , & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vôtre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne-heure, & faites qu'on se puisse louer de vôtre courtoisie & de vôtre libéralité. Pour peu de chose que vous leur donnerez ils se tiendront obligez toute leur vie ; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous sauroient quitter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'est pas chiche de ses biens , & qui en fait part à tout le monde ? On feroit des vœux continuel's pour vôtre prospérité , & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux , & que vous ne faites plus d'estat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez , & le danger mesme ; car il ne fait pas leur d'estre hay de tout le monde. Prenez donc là-dessus une bonne resolution , convenable à vôtre seureté & à ma Feste.



## RE'PONSE DES RICHES.

**C**E n'est pas à Saturne seul que les pauvres adressent leurs plaintes. Jupiter n'a la teste rompuë d'autre chose , & ils ne font que pester contre luy & le destin , mais il s'en mocque ; car il fait qu'ils sont cause eux-mesmes de leurs mal-

## 190 RE'PONSE DES RICHES.

heurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accusent; pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin, mais premierement ils disent qu'il ne leur faut pas grand' chose, & on ne les scauroit jamais contenter. Car depuis qu'on leur a donné une fois, ils ne font autre chose que de demander, & entassent requeste sur requeste, si bien qu'il se faut refoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre réduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lorsqu'on les a traitez, ils ne peuvent s'empescher de caresser la maistresse ou la servante du logis, & ont aussi-tost oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion, qui après avoir esté admis à la table de Jupiter, luy voulut platier des cornes. Voila une partie des raisons pourquoy nous les avons chassés, & pourquoy nous ne leur donnons plus rien; Que s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faveurs comme auparavant, & de leur donner dequoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flateurs ils deviendront nos amis; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de louanges.





LES LAPITHES,  
OU LE  
BANQUET DES PHILOSOPPES.  
DIALOGUE

DE PHILON ET DE LYCINUS.

*C'est la description d'une Nopce , où des Pedans  
conviez font , & disent cent extravagances ,  
jusqu'à en venir aux mains , & à s'estropier  
l'un l'autre.*

**PHILON.** **O**N dit qu'il y eut hier grande  
dispute chez Aristenet , & qu'on  
y agita diverses questions de Philosophie , où on  
vint des paroles aux coups ; & si l'on en veut croire  
Carinus , il y eut bien du sang répandu.

**LYCINUS.** D'où l'a-t'il pû sçavoir , qu'il n'y  
estoit pas ?

**PHILON.** De Medecin Dionique.

**LYCINUS.** Il est vray qu'il y eut grand scanda-  
le ; Mais Dionique n'a pas tout veu ; car il n'a-  
riva que sur le milieu de la dispute , un peu avant  
qu'on en vint aux mains.

**PHILON.** Aussi dit-il qu'il le falloit apren-  
dre de toy , qui avois assisté à tout , & qui te sou-  
viendrois de tous les discours qu'on avoit tenus.  
Je te conjure donc de me regaler de ce recit , com-  
me du festin le plus agreable que tu me puisses  
faire ; d'autant plus que je serai à l'abri des coups.

& que je n'auray pas la teste troublé des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne sçay s'il ne seroit point plus à propos de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les défauts de ces grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon avis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se souviene de ce qui s'est passé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eût la cervelle échauffée des mysteres de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point reveler la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moi qu'il faut faire ces discours; Je connois trop ton humeur, & sçai que tu as plus envie de me le dire, que je n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y avoit personne pour l'écouter, tu le conterois plutôt aux forests & aux rochers, comme disent les Poëtes. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rapelles, & que je te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc; mais c'est à la charge que tu ne le diras à personne.

PHILON. Si je te connois bien; Tu l'iras assez trompeter toy-même. Mais dis-moy premiere-ment, si ce n'étoit pas la noce du fils d'Aristenet?

LYCINUS. Non; mais de sa fille, qui se mar-rioit au fils d'un Banquier.

PHILON. Je le connois; c'est un garçon bien-fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore bien jeune pour se marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est un fils unique.

PHILON.

PHILON. Tu dis là le point. Il vaut bien autant pour estre le fils d'un Banquier, que d'un Philosophe ; mais qui estoient les conviez ?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire ; Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothemis, avec Diphile de la mesme Secte, surnommé le Labyrinthe, qui est le Precepteur de Zenon fils d'Aristenet ; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'Espée & le Poignard, à cause de son adresse à ataqver & à défendre. Ajoutez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si ç'eust esté un sacrilege ou un parricide ; Tous amis d'Aristenet, auxquels on avoit joint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu fais comme il est beau, & de bonne mine ; & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort réglé ; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il falut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu, couverte d'un voile, prirent le costé de main droite ; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet ; en suite Zenothémis & Hermon, après avoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que celuy-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la Ville. Mais le Stoïcien dit tout résolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy ; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prestre Epicurien ; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Apres eux s'assit le Peripate-

*A cause  
de ses  
discours  
embrouilés  
etc.*

ticien Cleodeme , puis le Platonicien , & en suite le Marié ; Moy après , le Precepteur de Zenon après moy , puis son disciple , le Rheteur & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là véritablement le banquet des Muses ; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je louë Aristenet , d'en avoir usé de la sorte

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord ; car il y avoit quantité de viandes , & fort bien aprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces , & de tous les ragoûts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'après avoir esté quelque temps à table , Cleodeme se baissant à l'oreille du Platonicien : Voy un peu, dit-il , comme ce bon homme , montrant Zenothemis , mange avec tant d'avidité , qu'il laisse tomber une partie de sa viande sur ses habits ; Et comme il en donne à son valet qui est derriere luy , sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin ; car je l'avois déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre , avec ces paroles d'Homere qu'on a coûtume de dire en ces rencontres ; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais ; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homere ; *Tu es fou Menelaüs* , Et *Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon* , & autres semblables reparties ; car personne n'osoit luy contredire ouvertement , à cause de son insolence ; & que c'est le plus injurieux de

tous les Cyniques. Mais le Maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist un siege près de Dionysodore & d'Istie. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversé sur ce liét, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Sythes; aussi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux aux endroits où il y avoit plus à manger. Car Aristenet luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discourroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime, disant que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boîte de Pandore. Car l'ayant pris, il se tût quelque temps; puis jetta son manteau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les fantez courroient à la ronde, & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'aperçeus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se sourioit. Car je croi estre obligé de te rendre un compte fiddle de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy serra le doigt, & luy mit

*Phole, fils  
d'Ixion  
& de la  
Née.*

dans la main deux piéces d'argent ; mais soit qu'il ne les aperçust pas , ou autrement , elles tombèrent à terre avec quelque bruit ; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la tette de ce côté-là ; mais on ne sçavoit à qui étoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fust à luy , & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien ; de sorte que la chose passa doucement , par l'adresse d'Aristenet , qui l'apercevant , convia chacun à boire ; & cependant fit signe au garçon de se retirer , & en mit un autre à sa place , qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique , qui avoit déjà bû , ayant demandé le nom de la mariée , & s'estant fait faire silence , tourna la veüe du costé des femmes , & dit : Je boy à toy , Cleanthis , au nom d'Hercule nostre Patron ; & comme tout le monde se fut pris à rire ; Quelle impertinence , dit-il , de se moquer de ce que j'ay bû à elle , au nom d'Hercule ? Si elle ne me fait raison , & ne prend le verre de ma main , elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy , tant de corps que d'esprit ; & en disant cela , il se découvrit jusqu'à la ceinture , ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en couroux , avec un regard menaçant ; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son baston , si l'on n'eût aporté tout à propos une grande tourte , sur laquelle il alla décharger sa colere , se promenant à grands pas , tout en mangeant. La compagnie estoit déjà gaye , & l'on faisoit fort grand bruit : car le Rhetteur s'amusoit à debiter des tripes de ses Harangues , & étoit admiré par les valets qui estoient derriere : & le Grammairien entrelassoit parmy cela des Vers d'Hesiodé , d'Anacréon & de Pindare ; ce qui faisoit un concert estrange d'yvro-

*Ou, je te  
perce la  
jaucée.*

*Ou, gâ-  
seau.*

guerie & de doctrine. Mais il sembloit prophétiser l'avenir, lorsqu'il disoit: *Ils s'entrechoquerent de corps & de bouchers: Et, Tout rétentit de plaintes & de cris.* Cependant Zenothemis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que lui avoit donné son valet. Comme on tarδοit à porter un nouveau service, Aristhenet qui ne vouloit pas qu'il se passast un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon, pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec la teste rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; après quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidas, l'appellant son petit chien, le Cynique menaça de le battre, si pour le satisfaire il ne lutoit contre luy; & jettant son manteau, le défia au combat; de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philosophe & un Basteleur aux prises, avec divers succès. Les uns en avoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien froté; ce qui augmenta la risée. Là dessus arriva le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plûtost, sur une aventure assez estrange qui luy estoit arrivée; Car estant allé voir un Musicien de sa connoissance, qu'il traitoit de la frenesie, ne scachant pas que son accès l'eust encore pris, il ne fut pas plûtost entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne jouoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pu faire, il luy bailla un grand coup de fouet. En cette extremité, le Medecin s'avisa d'un stratagème, qui fut de le défier à qui en joueroit le mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques

coups du vainqueur. L'autre accepta la condition, & le Medecin prenant la flûte, commença à en jouer du mieux qu'il put; puis la luy rendant, il prit le fouet de sa main, & se saisissant de son épée, tandis qu'il jouoit, la jetta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils acoururent aussitost, & enfonçant la porte, les trouverent tous deux aux prises; le Medecin ayant déjà reçu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette aventure ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Après cela le Medecin se mit à table près d'Istiee, & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriverent en suite. Car sur ces entre-faites entra un valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maistre lui avoit donné charge de lire tout haut une lettre qu'il tenoit en main: Après en avoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'approcha de la lumiere, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coutume.

LYCINUS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien éloigné; Car le billet portoit ces mots, ETE'MOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée témoigne assez combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche; car importuné tous les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace, à cause du déreglement des festins; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la noce de ta fille, en quoy tu as d'autant plus de tort, que je suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fasché pour moy,*

mais pour toy , comme une marque d'ingratitude. Car du reste , je ne mets pas ma felicité à faire bonne chere ; & si je l'aimois , je reçois assez de presens de ceux qui sçavent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy mesme j'ay pu manger chez Pammenés , l'un de mes disciples , en un festin d'importance. Mais je n'y ay pas voulu aller , croyant que je serois prié icy. Ce qui me fasche le plus , c'est que tu en as prié d'autres , qui ne me valent pas ; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zenothemis & de Diphile , à qui je voudrois fermer la bouche d'un seul argument ; car ils ne sçavent pas seulement les elemens de la Philosophie , pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais j'oüis à la bonne heure de leur conversation ; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu , le mépris ny la honte ne me touchant point. Toutefois , pour te rendre tout à fait inexcusable , je t'ay abordé deux fois aujourd'huy , l'une chez toy , & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux , afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voila ce que j'avois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que je me mette en colere pour peu de chose , songe à celle qu'eut Diane , pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux , & comme elle s'en vengea cruellement. Cependant , tu as negligé un Personnage comme moy , pour prier un Diphile ; qui aime peut - estre trop ton fils , pour estre son Precepteur ; & son valet t'en pourroit bien dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne , ni troubler l'allegresse des festins , encore que Diphile le meritast bien. pour

*ni avoir débauché deux de mes disciples, dont je veux bien me taire, pour le respect de la Philosophie. Du reste, j'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour monrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses, je suois de dépit & de honte, & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole, sur tout ceux qui connoissoient le personnage; & l'on s'estonnoit de ce qu'il leur avoit pu imposer si long-temps par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, Aristenet ne l'avoit pas fait par mépris; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il dût venir, à cause de sa gravité. Comme le valet est achevé, chacun jetta les yeux sur Diphile & sur son disciple, qui estoient si connus, qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie, & invita tout le monde à boire, renvoyant le valet, avec ordre de dire à son Maître qu'il y songeroit. Quelque temps après, Zenon se déroba du festin, Diphile luy ayant fait signe qu'il se retirast, & que son pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques; Comment, dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chrysipe font ces extravagances? Certes, on dira, que toute vostre sagesse ne consiste qu'en paroles, & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voila un grave Personnage, de se mettre en colere, pour n'avoir pas estre prié d'un festin; & de se comparer à Dianet & que cét exemple est de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouissance du jour t*

Par les Dieux ! dit Hermon , qui estoit assis au dessus de luy , & sçavoit qu'on devoit servir un Sanglier , il en faut envoyer un morceau à Etemocle ; de peur qu'il ne seche sur le pié , comme Meleagre ; quoy que cela ne luy dust estre indifferent , selon la doctrine de Chrysipe. Quoy maraut ? dit alors Zenothemis en se levant ; Vous parlez de Chrysipe & de Cleanthe , & jugez par un imposteur de la vertu de ces grands Hommes ? Et qui estes-vous , Hermon & Cleodeme , dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux , de qui il est Sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Softrate ; & ayant esté pris sur le fait , a souffert ce qu'il vouloit faire ? Et après cela vous ne rougissez point , de parler des Stoïques ? Mais je ne suis pas le marqueur de ma femme , reprit Cleodeme ; & je n'ay jamais dénié un dépôt en Justice , ni presté à usure , ni voulu étrangler mes écoliers , pour ne m'avoir pas payé assez-tost. Tu ne peux nier , reprit Zenothemis en courroux , que tu n'ayes donné du poison à Criton , pour faire mourir son pere ; & en disant cela il but la moitié de son verre , & luy jetta le reste au nez ; dont le Platonicien qui estoit proche eut sa part , aussi bien qu'Hermon , qui commença à s'essuyer , & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodeme sans s'amuser aux paroles , empoigne Zenothemis par la barbe , & l'alloit assommer à coups de poin , si Aristenet ne l'eut retenu , & ne se fust assis entre deux pour les separer. Pour moy , contemplant ces choses , je disois en moy-mesme , que la Science sans les mœurs , ne seroit de rien ; & qu'elle corrompoit plutôt l'esprit , qu'elle ne l'éclaircit. Car on voyoit là les plus sçavans hommes , qui se

*Il fait allusion au sanglier Calydonien, qui estoit l'effet de la colere de Diane.*

faisoient moquer d'eux par leurs impertinences; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eust déjà fait quelque sottise; sans qu'on le pût attribuer à la débauche, puisque celui qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient eüe, comme ayant esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des injures; puis venoient aux mains, lorsqu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre, pissait devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes; & l'on eust dit que c'estoient les noces de Thetis & de Pelée; car la lettre d'Etemocle fut véritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fut entre deux; C'est assez, dit le premier, que je t'aye convaincu aujourd'huy d'ignorance, demain je me vengeray d'une autre sorte. Répons-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & que vous ne songez qu'à amasser; que vous prêchez la sobriété, & que vous vous crevez tout publiquement, & enragez lorsque vous perdez quelque bon morceau. Et disant cela, il voulut déplier la serviette que tenoit son valet qui estoit derrière; & eut tout répandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, je te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & qu'ils sont plus déreglez que les autres? Qu'il réponde plû-

toft, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toy-même, dit l'autre; & là-dessus la dispute aloit recommencer, lorsque le Platonicien prenant la parole: Cessez, dit-il, de vous entrebatre, & je vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut aprouvé sa proposition, & particulièrement Aristenet & Eucrite, pour se délivrer de la peine où ils estoient, Aristenet s'alla remettre en sa place, croyant que tout estoit appaisé, & l'on apporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaison, de poisson, & de dessert; En un mot, tout ce qu'on peut honnestement ou manger, ou emporter chez soy. Mais on avoit servy deux portions à chaque plat. En l'un, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis. Pour Ion & Cleodeme, en un troisiéme, puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur & son disciple. Retiens bien tout ceci, car il est necessaire au sujet. Alors Ion commença à dire, après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des idées & des substances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discoureroit du mariage; Et premierement, qu'il seroit à souhaiter qu'on se pût passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouvoit, qu'elles devroient estre pour le moins communes, pour bannir la jalousie. Cela fit éclater de rire tout le monde qui ad-

*De sanglier, de lievre, &c.*

mira le jugement du Philosophe, de louer l'amour des garçons devant des Dames, & de parler de la communauté des femmes en une nopce. Mais le Rheteur ne pût s'empêcher de reprocher tout haut au Platonicien son extravagance; Et comme la dispute commençoit à s'échauffer, le Grammairien, pour les faire taire, lut l'Epithalame qu'il avoit fait, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié à Nerée & à Achile; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prist sa part du service. Aristenet & Eucrite n'eurent aucun différent pour ce sujet, non plus qu'lon & Cleomedes, ni le marié & moi. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son côté. Mais Diphile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parceque le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lorsqu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme d'une grande injure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il nâquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebatre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidas & Diphile. de sorte que tous les Philosophes prirent party, hormis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet; & la jecta à la teste d'Hermon, mais il faillit son coup,

*Il fait  
abusif  
à l'incor-  
rigne de  
l'Acade-  
mie.*

& alla casser la teste du pauvre marié ; ce qui fit jeter un grand cry aux femmes , qui entrèrent là-dessus dans la meslée , & la mariée toute la première, comme celle qui y avoit le plus d'intérest ; puis la mere toute transe, de voir couler le sang de son fils. Cependant , le Cynique faisoit le moulinet avec son baston , & en rompit la teste à Cleodeme , & à Hermon la mâchoire , puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien défendre ; & Cleodeme d'un coup de poin, jeta un œil hors de la teste à Zenothemis , & luy aracha le nez à belles dents ; & comme Diphile acouroit à son secours , Hermon le renversa cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mesler de les separer, & reçut dans les dents un coup de pié de Cleodeme , qui le prenoit pour Diphile ; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents , comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de tumultes ; les femmes environnoient le marié en pleurant , & l'on avoit bien de la peine à les appaiser. Mais le plus grand de tous les maux , estoit Alcidas , qui imitant son Hercule , faisoit des merveilles de sa massüe , & si elle ne se fust rompuë dans sa main , je ne say ce qui en fust arrivé. Pour moy je me tenois collé contre la muraille , sans m'entremettre des querelles des Philosophes , ni me mesler de ce que je n'avois que faire , instruit par l'exemple d'Iitée , qui avoit receu un *qui pro quo* fort dangereux , en se voulant mesler de les separer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez vû renverser les tables & les bufets , voler les plats & les assietes, jeter les coupes à la teste , & couler le sang avec

*Du bout  
du doigt  
dans  
l'œil.*

206 LE BANQ. OU LES LAPITH. &c  
le vin. A la fin , Alcidas ayant renversé d'un  
coup de baston la lumiere , le danger crût par l'ob-  
scurité ; mais les valets en ayant rapporté quelque  
temps après , tout se tourna en risée. Car on vit  
Alcidas qui levoit la jupe à une Musicienne, &  
Dionysodore qui s'estoit accommodé d'une cou-  
pe d'or qui lui tomba de dessous son manteau dans  
la surprise , mais il s'excusa sur ce que Ion la luy  
avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fût  
rompue , & Ion le confirmoit. Voilà comme le  
combat finit par une raillerie. Cependant, on em-  
portoit les blessez en fort piteux eitat , & particu-  
lièrement Zenothemis , mutilé du nez & de l'œil,  
& criant fort haut de la douleur qu'il souffroit ;  
ce qui ne pût empêcher Hermon avec sa mâchoi-  
re fracassée, de crier , Victoire , & les Stoïques  
avoüerent que la douleur estoit un mal. Le Medec-  
cin Dionique mit le premier appareil à la playe  
du marié , qui estoit fort profonde ; & il fut em-  
porté avec sa teste entortillée , dans le char qu'on  
avoit préparé pour sa maistresse. En suite , il pen-  
sa les autres , qui furent emportez aussi chacun  
chez eux , après avoir reposé quelque peu ; & ne  
pûrent empêcher la plupart de rendre gorge par  
les chemins. Alcidas se coucha de travers sur  
un liêt, d'où l'on ne pût jamais le faire lever. Voi-  
là comme se passa le festin , dont tu as voulu sça-  
voir le détail , & duquel on peut dire avec le Poë-  
te : *Qu'il arrive bien des choses contre l'esperance  
des hommes.* Car qui eût jamais crû voir des Phi-  
losophes s'estropier à une noce ? Mais cela nous  
apprend à ne nous point mêler parmy eux , quand  
nous n'y avons que faire.



## LA DEESSE DE SYRIE.

*C'est la description d'un Temple, où il est parlé de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, je doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.*

**I**L y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une Ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Junon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable; non seulement pour les Festes & les Sacrifices; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et je ne diray rien que ce que j'ay vû moy-mesme qui suis du país, ou ce que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que je n'ay pû sçavoir que par le raport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent établi des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque temps après, & ont ajouté au culte des Dieux, celui des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay vû uae

*Ierapolis*

grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celui des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que je croy estre la Lune; encore qu'un Prêtre du Temple m'ait dit que c'est Europe, la sœur de Cadmus & la fille d' Agenor, qui disparut je ne sçay comment; & qu'en suite ceux du pais luy bâtirent ce Temple, & publièrent que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau, mais il y en a qui ne croient pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le pais un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois je ne l'ay pas vû, quoy que je sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay vû à Byblis le grand Temple de Venus; où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, auxquels je suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais-là qu'il fut tué par un sanglier; & en memoire de cette aventure, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bat & se lamente; puis on luy dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel; & l'on se rase la teste comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout un jour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que ce sont toutes ces ceremonies; & qu'il est enterré en leur pais, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il

arrive

arrive tous les ans une teste, du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Égypte à Byblis, en l'espace de sept jours; & je l'ay veüe moy-mesme. Il y a encore une autre merveille en ce pays-là; c'est qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certain temps, & teint la mer comme de sang; ce que l'on impute à miracle, & c'est le temps qu'on prend pour célébrer les mysteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fust alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la pluspart le content: mais un homme du pais m'a dit une raison plus vray-semblable de cette merveille; Que la terre du Liban estant rougeastre, est soufflée par les vents dans la riviere à certains temps de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & je trouve cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause superieure. Du reste, j'ay monté de Byblis sur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui a esté basty par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, je ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguste que celui dont je veux parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les ofrandes qui y sont en tres-grand nombre, il y a des marques d'une divinité présente. On y voit les statuës suër, se mouvoit, rendre des Oracles; & l'on y entend souvent du bruit, les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus en ma connoissance. Car on y apporte des presens de toutes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Capadocé, de Cilicie, d'As-

syrie, & de Babylone; Et j'ay veu le tresor avec  
 tous les ornemens, & les autres choses qui éga-  
 lent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes  
 & les solemnitez, il ne s'en trouve tant nulle part.  
 Comme je m'enquerois de l'origine du Temple,  
 & du Dieu qu'on y adore, j'apris plusieurs cho-  
 ses, les unes secretes, les autres publiques; mais  
 la pluspart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de  
 conformes à celles de la Grece; & je les veux  
 rapporter icy, bien que je ne les approuve point.  
 La plus commune opinion est, que Deucalion  
 de Sythie en est le fondateur. Car les Grecs di-  
 sent que les premiers hommes estant cruels &  
 insolens, sans foy, sans hospitalité, sans huma-  
 nité, perirent tous par le deluge, la Terre ayant  
 poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui gros-  
 sifierent les fleuves, & qui firent déborder la Mer, à  
 l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il  
 ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé  
 dans une Arche avec sa famille, & une couple de  
 bestes de chaque espece, qui le suivirent vo-  
 lontairement, tant sauvages que domestiques,  
 sans s'entremanger ny luy faire mal. Il vogua  
 ainsi jusqu'à ce que les eaux furent retirées, puis  
 il repeupla le genre humain. Mais ceux de la  
 ville dont je parle, ajoûtent à cecy une autre  
 merveille, qu'il s'ouvrit un abîme en leur pais  
 qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion  
 en memoire de cette aventure, y dressa un Au-  
 tel, & bastit un Temple, qui est celuy dont nous  
 parlons. On y voit encore une ouverture qui est  
 fort petite; mais je ne say si elle n'a point esté au-  
 trefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils di-  
 sent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'A-  
 rabie, & les peuples de delà l'Euphrate, acourent

deux fois l'an à la Mer voisine , d'où ils puisent de l'eau en quantité ; qu'ils viennent verser dans le Temple , où elle se perd par ce trou ; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion , pour faire souvenir de cét accident. Voila la plus ancienne opinion , touchant ce Temple ; mais il y en a qui croyent qu'il a esté fondé par Sémiramis , en l'honneur de sa mere Dercéto , dont j'ay vû la figure en Phénicie , qui est une femme de la ceinture en haut , dont le bas finit en queue de poisson ; mais la statue qui est en ce Temple , porte la ressemblance d'une femme toute entiere , & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant , les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie , de sorte qu'on n'en mange point ; ce qui vient à ce qu'on dit de Dercéto & de Semiramis , dont l'une est demy poisson , & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy , je croy aisément que le Temple a esté basty par Sémiramis ; mais je ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere ; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson , & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore une autre chose , que j'ay appris d'une personne digne de foy ; que ce Temple a esté consacré à Rhéa par Atis , qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçavent les Lydiens , les Phrygiens , & les Samothraces , vient de luy , qui estoit Lydien. Depuis que Rhéa l'eut fait Eunuque , il vécut en femme , & en prit l'habit ; & en cét état il courut le monde , où il divulgua ses ceremonies & ses mysteres. Lorsqu'il fut arrivé en Syrie , & qu'il vit que les peuples de delà l'Eufrate ne le vouloient pas recevoir , il s'y arresta , & y bastit un Temple à la Déesse ;

comme plusieurs choses le témoignent. Car la statue est sur un char atelé par des lions, & tient un tambour à la main, estant coëfée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on en dit, & que ces Prestres ne se châtrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhéa, à l'imitation d'Atis, dont je rendray pourtant ailleurs une raison plus vraisemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se raporte aux Grecs, me plaît fort; que la Déesse est Junon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semélé, lorsqu'il passa par cette entrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vestemens estrangers, des pierres précieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Quo Bacchus les a consacrez à Junon, sa bello-mere.* Ces preuves-là suffiroient s'il n'y en avoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ces ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un très-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celui qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celui-cy a esté basty par la Reine Stratonice, qui est celle comme je croy, qui fut aimée par son beau-fils, & dont l'amour fut découvert par l'adresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur palle, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal apparent, il se douta

de ce que c'estoit ; & pour en découvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une après l'autre ; tandis qu'il avoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'émût pour pas une que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lorsqu'il la vit, avec un tremblement & une sueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se faisoit refoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit : C'est, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie ; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy en accorder la jouissance, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit un deuil general par tout l'Empire. Il ajouta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin seignant d'estre mécontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la siene, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit ; ce que le Roy ayant assuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux ; mais je ne l'ay pas voulu déclarer d'abord, que je n'eusse découvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bastir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voila comme le Medecin découvrit la maladie de ce jeune Prince & la guerit. Mais avant que cette Princesse eut quitté son premier mary, Junon luy aparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville Sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cet avertissement d'abord : mais estant tombée

malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary; & par son avis, fit vœu de bastir ce Temple, après avoir apaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plûtost guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller accomplir son vœu, avec une suite nombreuse, dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy que celui-cy fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnaient quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, après avoir obtenu sept jours pour se préparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince, dont il estoit le favori, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre aculé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embaümer, les porta au Prince dans un vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce tresor jusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit, & après l'avoir scellé de son seau, il le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il avoit apprehendé, arriva; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy, par une longue fréquentation, en l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de Junon, pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroistre

la vertu Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne seroit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accompli, l'alumoit de plus en plus, elle résolut à la fin de se déclarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit un grand festin, afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir attribuer à gayereté. Et comme ils eurent soupé, elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy découvrit sa passion. Il luy répondit premièrement qu'il voyoit bien que c'estoit par galanterie, & pour l'éprouver, afin de se moquer après de luy; lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidélité qu'il devoit à son maître. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajoutant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si imprévu quitta la poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, & tâchoit à divertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple, qui deviennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, sans que les maris en prennent aucune jalousie, l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse même qui l'accusa de l'avoir voulu corrompre, comme Phedre fit Hipolite, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais

*Ils sont  
Eunu-  
ques.*

je ne puis croire, si elle l'aimoit véritablement ; qu'elle se pût résoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assuré sur sa vertu, il ne fut pas plûtoſt arrivé, qu'il fut arrêté prisonnier ; & le Roy ayant asſemblé ſon Conſeil, l'acufa publiquement d'avoir débauché ſa femme, trahy ſon bien-facteur, & ſouillé les myſteres des Dieux, par un adultère. Toutes les excuſes qu'il eût pû alleguer, ne luy euſſent ſervy de rien, parce que la vray-ſemblance faiſoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Auſſi ne répondit-il rien à ces accuſations ; mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au ſupplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépoſt qu'il luy avoit donné, comme l'acufaſant ſous main de ſe le vouloir aproprier. Le Prince l'ayant fait venir auſſi-toſt, il rompit le cachet, & fit voir les pieces juſtificatives de ſon innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embraffer, & ſe plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre ſoy-meſme. Mais pour le conſoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya ſur le champ tous ſes acufaſteurs au ſupplice ; & ils receurent la mort, ſur le point qu'ils atendoient la récompènſe. En ſuite il combla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de ſecret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où eſtoit le Roy. Après, il le renvoya à ſa priere, travailler à l'accompliſſement de l'ouvrage qui eſtoit demeuré imparfait ; & pour récompènſe de ſa vertu, il luy fit dreſſer une ſtatue d'airain dans ce même Temple, en habit d'homme, avec un viſage de femme, fait de la main du meilleur Maître de ce temps-là. On dit que pluſieurs de ſes amis par complaiſance

*Hermacles le Rhodien.*

complaisance par inspiration, se firent Eun-ques à son exemple, & qu'ils allerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le con-  
 soler. Cette coûtume se conserve encore parmy les Prestres de ce Temple, mais ils n'ont plus ny d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere estant de-venue amoureuse de luy, se tua de desespoir, après qu'elle eut appris ce qu'il estoit; de sorte que touché véritablement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fût trompé. Voila l'histoire de Combabe. Je parleray tantost plus particulièrement de ces Prestres, & diray leurs coûtumes & leurs ceremonies; mais je veux avant cela vous décrire le Temple & sa situa-  
 tion. Il est basti au milieu de la Ville sur une coline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien, & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toises, où sont ces priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cens brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & qui y demeure per-  
 ché l'espace de sept jours. La plupart croyent qu'il converse là-haut avec les Dieux, qui en-  
 tendent de plus près ses prieres, & qu'il leur de-  
 mande l'abondance & la fertilité du país. Mais les autres croyent que c'est en memoire du dé-  
 luge, où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy plûtoft que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dresse, ont accou-  
 tumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont je ne diray pas la raison. Or ces gens-ey

*Voy les  
Remar-  
ques.*

*On, par  
ce qu'il*

*ne le fait pas, ou parce qu'elle est mystérieuse.*

Y montent de cette sorte : Ils se lient à travers le corps avec la statue, & appuyant le bout du pié sur les endroits qui débordent, se guident en haut, levant la corde où ils sont attachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lorsqu'ils sont au haut, ils jettent en bas une corde qu'ils ont portée avec eux ; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece, soit d'or ou d'argent, ou de cuivre ; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui eu avertit celui qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entières sans dormir ; & que si-tost qu'il veut s'endormir, il y a un Scorpion qui le réveille, ce que je ne sçay point ; mais cela fait partie de ses mystères ; Et véritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient & ressemble à ceux d'Ionie, il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits degrez de pierres ; après quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort longtemps, & qui se fait sentir de fort loin ; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez ; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y

entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statues d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises; mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom, quoy que sa statue soit toute semblable aux autres du mesme Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Deesses; car elle tient un sceptre en une main, & en l'autre une quenouille; elle a la teste couronnée de rayons, elle est coëffée de tours; elle est ceinte d'une écharpe, comme la Venus céleste. Elle est aussi ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Médie, Babilone, & des Indes mesmes: Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre précieuse qu'elle a sur la teste, qui jette tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumiere, & paroist seulement comme de feu. Cette statue a une autre merveille; c'est que de quelque costé qu'on la considère, il semble toujours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de mesme métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t'elle à aucune statue des Dieux, & l'on se contente de la nommer la statue. Les uns disent que c'est Bacchus, les autres Deucalion ou Sémiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple; il y a une niche pour la statue du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font

*Miserve, Venus, la Lune, Rhéa, Diane, Némésis, Les Parques.*

*Sardemix, Hyacinthes, Emeraude, &c.*

*Ou, ny de forme particulière, mais porte l'image des autres Dieux. Ou, au haut.*

point de representation du Soleil ny de la Lune , parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles , au lieu que les autres ne se voyent point ; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon , puis Atlas , Mercure & Lucine ; mais Apollon est peint barbu , & en un âge parfait , & non pas en jeune homme , comme de coutume , parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa Statuë a encore cela de particulier , qu'elle est habillée , au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres particularitez ; mais je me contenteray de remarquer la principale , qui est l'Oracle qu'Apollon rend luy-mesme ; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire , il s'ébranle. Alors ses Prestres le prennent sur leurs épaules ; & s'ils ne le font , il se meut de luy-mesme , & fuë. Lors qu'ils le tiennent , il les conduit où il veut , & les guide comme un cocher fait ses chevaux , tournant deçà & delà , & passant de l'un à l'autre ; tant que le souverain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sçavoir. Si la chose luy déplaist , il recule ; sinon il s'avance , & je l'ay veu une fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils devinent sa volonté ; & ils ne font rien en public ny en particulier , sans l'avoir consulté auparavant. Il prédit le changement des temps & des saisons , & la mort mesme ; jusques-là que cette statuë sans nom , que l'on porte vers la Mer , ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain , avec plusieurs statuës , tant de Rois que de Sacrificateurs , dont je diray les principales. Celle de Sémiramis est à main

gauche , étendant la main , & montrant le Temple ; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on n'adorast qu'elle par tout son Empire , elle tomba dans de grandes calamitez , qui l'ayant fait devenir sage , elle ordonna qu'on adoreroit désormais Junon au lieu d'elle ; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. J'y ay veu aussi les statuës d'Hélène , d'Hécube , & d'Andromaque ; celles de Paris , d'Hector , d'Achille , de Nirée , de Progné & de Philoméle ; celles-cy en l'estat qu'elles estoient avant que d'estre changées ; & Térée peint en oiseau. Il y en a encore une autre de Semiramis , celle de Combabe dont j'ay parlé , une de Stratonice , qui est fort belle ; & une autre d'Alexandre , peint au naturel , avec Sardanapale tout auprès ; mais en autre figure & en autre habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & privées , qui vivent ensemble sans se faire mal , ny à personne ; ce qu'on impute à la divinité , à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prestres , dont les uns sont employez à égorger les victimes , les autres à faire des effusions ; ceux-cy à porter le feu , ceux-là à servir à l'Autel. Il y en avoit de mon temps plus de trois cens , seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc , & portent un chapeau sur la teste ; mais le souverain Pontife est vestu de pourpre , avec une Tiare d'or , & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui servent aux Ceremonies , comme joüeurs de flûtes & de chalumeaux , & Prestres chastrez , sans parler des femmes éprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le

*Che-  
vaux ,  
bœufs ,  
lions ,  
ours ,  
aigles.*

*On , por-  
ter.*

jour, & chacun se trouve au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter, au lieu qu'on célèbre ceux de Junon avec force chansons, au son des flûtes & des cymbales, sans qu'on sache la raison de cette diversité. Il y a un estang fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos, un petit ouvrage d'or qu'on y avoit apliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cet érang a deux cents brasses de profondeur; mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remüe, & plusieurs le croient; mais je pense qu'il est porté sur des colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cet Autel est toujours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les décentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la premiere; de peur que Jupiter n'envi-sage devant elle les poissons; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, après quelque contestation. Les plus grandes cérémonies se font à la Mer, dont je ne diray rien, parce que je ne m'y suis pas trouvé; mais ceux qui y vont, en raportent chacun un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'un des Prestres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu, & après avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'y ay veüe, est au commence-

ment du Printemps, & s'appelle la Torche ou le Bûcher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chèvres, & autres animaux tout vif, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'argent; puis on y met le feu, après avoir promené les Dieux à l'entour.

Plusieurs acourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au service divin, qui se donnent le foüet les uns aux autres sur les épaules, après s'estre tirez du sang des coudes.

Cependant, on joue du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ: mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font n'y peuvent entrer.

Quelques-uns entrent alors en fureur; & après avoir jetté de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tout nus par la ville, les tenant en leur main, & les jettent dans une maison, d'où l'en est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bûcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis se retirent; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparavant.

Lorsqu'ils ont vû un corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain: mais les parens du mort n'y peuvent aller, qu'après

*Ombans.*

## 224 LA DEESSE DE SYRIE.

trente jours , & seulement après s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole, sont des taureaux, des vaches, des brebis, & des chevres: mais on n'y sacrifie jamais de pourceau, quoy que quelques uns croyent que ce n'est pas par abomination, mais par respect; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point.

De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher: Que s'ils le font par hazard, ils sont pollus le reste du jour; c'est pourquoy les pigeons conversent parmy eux sans crainte, & mangent devant tout le monde.

Ceux qui arrivent la premiere fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcils; & après avoir sacrifié une brebis, l'aprestent & la mangent, puis étendant la peau ils s'agenouillent dessus, & se coisant des piez & de la teste, prient les Dieux en cét état, d'avoir agreable le sacrifice, à le charge de leur en faire un autre plus grand. Après, ils se couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils sont sortis de leur pais, jusqu'à leur retour, ils ne se lavent ny ne se desalterent qu'avec de l'eau fraîche, & ne se couchent que sur terre. Lorsqu'ils arrivent dans la Ville où est le Temple, ils se logent chez un homme de leur pais, que chaque Ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme le Montreux, parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple; mais après avoir amené la victime à l'Autel, & fait les effusions, on la ramene chez soy, où l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte, que l'on fait en cette façon. On couron-

*Cela a du rapport à nos mysteres.*

*Hieropolite.*

ne la victime, puis on la lâche à la porte du Temple, d'où elle se précipite en bas du roc sur lequel il est basti, & se rompt le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans, horsmis qu'ils les enferment auparavant dans un sac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent une autre coutume, qui est de laisser croistre les cheveux aux enfans, jusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, après avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune, & ma chevelure est encore au Temple dans un vase; mais les jeunes gens consacrent aussi les prémices de leur barbe. Il n'y a que les Trézéniens de tous les Grecs, qui imitent cette coutume; car les jeunes gens de l'une & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheveux, à l'honneur d'Hipolite.

*Espace de  
Barbe au  
de feu.*



## LA LOUANGE DE DEMOSTHENE.

*Ce Panegyrique est d'une façon toute particuliere; car outre qu'il se fait comme en passant, il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.*

**C**OMME je me promenois à Athènes sous le Portique, un peu avant midy, je trouvoy en sortant à main gauche, Tersagore, dont

le nom peut-estre ne vous est pas inconnu ; C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord : D'où vient le Poëte Tersagore, & où va-t'il ? Je viens, dit-il de chez moy, pour me promener icy ; car je me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance ; & si tu es de loisir, je te montreray ce que j'ay fait, car je l'ay aporté avec moy. Je n'ay rien à faire, luy dis-je ; & j'entendray volontiers de ta bouche des louanges d'Homere, comme autant de remercimens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, je suis plutôt venu pour luy faire des Prieres, que des actions de graces : Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu sçais avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Plût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y servissent de quelque chose ; car il y a long-temps que j'aurois fait le Panégyrique de Demosthène. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & netoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir un Athlète qui estoit prest d'entrer à la lute ; mais l'autre luy répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencement de la carrière. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthène. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homere que de luy ; & que tu te glorifie d'avoir achevé le Panégyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre ? Je ne voudrois pas,

reprit-il, faire naistre quelque differend entre ces Héros ; mais il est vray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne le semble-t'il pas, luy dis-je, que j'ay le mesme sensjment pour Démosthène, que tu as pour ton Homère ? Tu es peut-estre de ceux qui croyent que la Prose n'est rien, à comparaisson des Vers, & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pié ? Dieu me garde, dit-il, d'estre fou jusqu'à ce point, quoy qu'il faille de la fureur pour la Poësie. Il en faut aussi pour la Prose, luy repartis-je ; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ny de sublime, sans quelque espeece d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homere, avec ceux des principaux Orateurs, & particulièrement de Démosthène, comme l'invective d'Achile contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mesmes vices. *C'est un bon augure, dit l'un, de combattre pour son pays ; Et l'autre. Il faut que les gens de bien, qui entrent dans le maniment des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances.* En un autre endroit, *Quels soupirs ne pousseroient point ces Grands hommes, qui se sont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur pays ?* Ce qui se raporte à ce que dit Homere. *Que le vieux Pelée jetteroit de grandes clameurs, s'il avoit apris ces choses.* Je compare aussi le torrent de Python, avec les tempestes d'Ulysse ; Et, *Si nous estions exempts de mort & de vieillesse, avec ces mots ; La mort est commune à tous les hommes ; & les Palais des Rois ne sont pas plus exempts de ses coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur esprit s'est rencontré en mille endroits, où l'on voit la mesme

vigueur, les mesmes mouvemens, les mesmes figures, les mesmes transitions, les mesmes comparaisons, & les mesmes pensées, exprimées avec la mesme facilité. Mais il me semble que Démosthène a repris plus délicatement la mollesse des Atheniens, que s'il les eust appelez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il represente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mesmes & les cadences de cet Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ces ouvrages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton talent, quoy que je croye que la louange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Démosthène. Car on ne sçait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son pais, ni sa race, ni le temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophon est sa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thebes, ou cent autres villes: Ni si son pere est Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & sa mere Ménalopis, ou quelque Nymphé d'entre les Dryades; & s'il a vécu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas mesme s'il n'est point plus ancien qu'Heliodé, sous le nom de Melesigène, & s'il estoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc faire fondement sur des choses incertaines, il se faut renfermer dans les louanges de la Poësie, au lieu que tout est illustre en Démosthène; & qu'il ne

*Thèbes  
d'Egypte.*

couste rien à aprester des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes, mesme sans aprest. Premièrement, il estoit d'Athenes, qui est si celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, je pourois parler des Dieux à qui elle doit son origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, de leurs mysteres, Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trophées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre, qu'il faudroit plus d'un Démosthène pour les pouvoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux louanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate même a inseré les louanges de Thesée, parmi celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans; & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laisant donc là Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la louange du fils; Il estoit Amiral, & l'on sçait qu'en son país il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin, cela n'a servy qu'à faire éclater davantage la gloire de nostre Orateur. On ne sçait rien de l'éducation ni des exercices d'Homere; & pour le louer on ne peut pas se servir du laurier d'Hesiodé, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la contrée; mais pour toy, tu as dans les louanges de Démosthène, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidas, Ebulide. Tu peux

ajouter, qu'encore qu'il y eust mille sujets de débauche dans Athènes, capables de corrompre jusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs peres; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Démosthène, nonobstant la négligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de sa jeunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phrynée à l'école de Platon; d'Aristote, de Théophraste, & de Xénocrate. Tu pouras dire là dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & véritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soy par une douce violence, comme par la chaîne d'or de Jupiter, & nous approche de son trodne. C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la moitié de la teste; Qui luy rendit facile la grotte, le miroir, & l'épée; Qui luy fit vaincre les défauts de sa langue, de sa prononciation, de sa memoire; mépriser les bruits du peuple, & passer les nuits & les jours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas émerveiller si son éloquence nous estonne, tant par la multitude des pensées, & par la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, de la variété. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Leosthène, dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il travailloit après avoir bû, afin d'avoir plus de feu; vû qu'il ne bûvoit que de l'eau. De-là vient la raillerie de Démadés, que les autres Orateurs haranguoient à l'eau; mais que

Voyez les  
remar-  
ques.

Horloge  
à l'eau.

Demosthène y composoit : Et Pythéas disoit que ses harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voila ce que nous avons de commun, dit-il, dans les louanges d'Homere & de Demosthène; mais venons à ce que ce-luy-cy a de particulier, sa douceur, son humanité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à executer. Comme il vouloit continuer, je l'interrompis, & luy dis qu'il avoit envie de me noyer, & non pas de me desalterer. Ouy, dit-il, si je venois à parler de ses grandes & immortelles actions, de sa magnificence dans les festins publics & dans les spectacles, des dépenses qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Athènes, pour delivrer les captifs, pour marier les pauvres filles. Quand je considere toutes ces choses, avec le reste de son Gouvernement; ses Loix, ses Decrets, ses Ambassades, ses Harangues; Je dis en moy-mesme, Comment un homme peut-il aprehender de manquer de matiere, dans les louanges de Demosthène; car à te voir faire des vœux & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu devrois plutôt aprehender d'en estre accablé, & de ne pouvoir contempler tant de lumiere. Car il m'est arrivé la mesme chose dans les louanges du Prince des Poëtes; & je faillis à tout quitter, pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour un faux aiglon dans la Poësie, j'y accoustumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme je dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la louange d'Homere est renfermée dans sa Poësie, parce qu'on ne fait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demosthène est comme un parterre de fleurs, où

l'œil ne sçait que choisir ; ou comme ces festins de voluptueux , où l'on trouve dequoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne sçait sur quoy arrêter

*Le* vûe , lorsqu'on vient à considerer , ou sa nature , ou son art , ou son esprit , ou son éloquence , ou sa conduite , ou sa résolution , ou le mépris qu'il a fait des richesses ; ou sa foy , ou sa justice , ou son humanité , ou sa prudence ; ou le nombre innombrable de ses belles actions , Eubœe , Mégare , Béocie , Chio , Rhodes , l'Hellepont , Bisance , qui nous font écrier avec Pindare,

*On, Me-  
lie à la  
quensui-  
le dorée.*

*Que chanteray-je le premier , ou Ismene , ou le javelot doré , ou les soldats engendrez des dents du serpent , ou Thèbes aux sept portes , ou la force d'Hercule l'indomptable , ou les divers honneurs de Bacchus , ou le mariage de ta belle Harmonie ?*

Ainsi , l'on ne sçait que louer , ou ses paroles , ou ses actions , ou sa vie , ou sa mort , ou son éloquence , ou sa doctrine ; mais pour ne se point tromper , il les faut prendre séparément , & s'exercer sur l'une de ces choses , comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence , on la mettra en parallèle , avec celle de Periclès , qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres , & qui laissoit un aiguillon dans l'esprit ; mais la nôtre a cét avantage , qu'elle a souffert l'effort des temps , & le jugement de la posterité ; au lieu que celle de Periclès est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter , si tu prens ce sujet : Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions , tu en pourras prendre une , ou bien deux ou trois , si tu veux t'étendre davantage ; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelquefois une partie de son Heros , comme la teste , les

piez

piez ou la chevelure, les armes mesmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Démosthène donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puisqu'il auroit bien de la peine luy-mesme à les louer toutes ensemble. Comme Therfagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence; Je croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'es pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des regles pour un apprentif, & il y a long-temps que je sçay toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toujours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, rival de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour montrer son adresse, fit plusieurs tours sur une mesme ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parust que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car je fais tout ce que je puis, pour m'éloigner du chemin battu, & pour quitter la route des autres; ce qui est assez difficile, quand on court dans une mesme carriere. Il faut taire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui veautrast dans la poussiere. Car comme il y travailloit, celui qui l'avoit commandé estant arrivé, & se mettant en colere de ce qu'il faisoit un cheval courant, qui élevoit une grande poussiere sous ses

piez ; il ne fit que renverser le tableau , & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant , luy dis-je , de croire que je n'aye essayé encorc qu'un chemin ; tu dois plutôt craindre que je n'aye tenté toutes les voyes , & que je ne sois contraint à la fin de faire comme Protée , qui s'estant changé en mille formes , reprit la sienne , parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins , dit-il , tu fais autant de tours que luy , pour t'en pescher de tomber dans mon sentiment. Nullement , luy dis-je , j'aime mieux laisser tout là , pour t'entendre. Ça peut estre qu'estant défait de ce qui te met en peine , tu commenceras à songer à moy. Après nous estre donc assis sur les sieges les plus proches , il me lût son Poëme , que je trouvoy fort beau ; mais comme il estoit au milieu , il ferma tout à coup le livre , & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation , comme on fait le peuple à Athènes , lors qu'il vaque au jugement des procès , & aux affaires publiques. Car j'ay recouvert avec grand soin , dit-il , les mémoires des Rois de Macedoine , où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater , avec quelques particularitez touchant Démosthène , que tu seras bien-aïse d'entendre. Pour récompense , luy dis-je , je te donneray une favorable audience , afin que tu aches le reste de ton Poëme ; mais après cela je ne te quitteray point , que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement , je puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homere , & que tu as célébré mesme en quelque sorte celle de Démosthène. Comme il eut achevé de lire , nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer ; puis il me mena chez luy , où après avoir

*Ou , que  
su en  
veux fai-  
re de mes-  
me de ,  
etc.*

esté assez long-temps à chercher parmy ses papiers, enfin il m'aporta ces memoires; & si vous voulez, je vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lorsqu'on recite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autres des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on en faisoit exprés, & l'on commence déjà à ne plus joüer de nouvelles pieces aux festes de Bacchus, mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agreables lorsqu'elles sont bien représentées. Voicy donc l'endroit du livre qui concerne Demosthène, & il est conçu en forme de Dialogue. Comme on eust raporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bannis, estoit arrivé, il le fit entrer aussi-tost; car il l'attendoit avec impatience, & luy avoit donné ordre d'amener Demosthène, sans luy faire aucun déplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Demosthène.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voila son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres?

ARCHIAS. Il s'esté impossible de l'amener viv, quelque promesse que je luy aye pü faire; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisançe, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athenien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, je luy donneroie de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lorsqu'il me hait pour son país, il m'est en

grande veneration ; & une Ville me semble heureuse , qui a un tel Citoyen. Pour les traîtres , après m'en estre servy , je tâche de m'en défaire ; mais je voudrois avoir auprès de moy un Ministre aussi incorruptible que celuy là , & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangères. Car je préfere les charmes de la persuasion à l'éfort des armes.

**ARCHIAS.** Cependant , je suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Athenes avec Diopithe.

**ANTIPATER.** Quoy ! tu aprehendes maintenant les forces des Atheniens ? Pour moy , je me mocque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche ? Sans Demosthène j'eusse pris Athènes plus facilement , qu'on n'a fait Thebes ou la Thessalie ; mais il se trouvoit par tout , pour rompre mes desseins , ou les traverser. Nous ne l'avons jamais pu surprendre par aucune entrepryse , ny secrette ny publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t'il contesté Amphipolis , Olymthe , la Phocide , le Pyle , l'Hellespont , la Querfonése. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens , & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs jeux , à l'entretienement des soldats. Il rétablissoit la marine , en faisant observer les loix abolies par le temps ou par la negligence. Il faisoit souvenir le peuple d'Athenes de Marathon & de Salamine , lorsqu'ils ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux dépens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ny tromper ny surprendre , ny corrompre. Il estoit plus redou-

table luy seul, que toutes les Flotes & les Armées; il égaloit la prudence de Periclés, la magnanimité de Themistocle, & la probité d'Aristide, & servoit autant à son pais que tous les trois ensemble. Que s'il eust eu le commandement des Armées, & l'administration des Finances, que n'eust-il point fait, puisque nous avons tant de peine à nous défendre de la force seule de ses paroles? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin?

ARCHIAS. Non, mais en l'Isle de Calaute.

ANTIPATER. Peut-estre, par vostre negligence, parce que vous n'en avez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nostre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes; Vous l'avez pris vif, & il n'estoit pas en vostre pouvoir. N'as-tu pû empescher qu'on ne luy fist aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'est pas arrivé par nostre faute.

ANTIPATER. Peut-estre que vous l'avez tué vous mesmes.

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeir. Mais qu'en eusses-tu fait, quand nous te l'eussions amené tout vif, sinon de le faire mourir?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Demosthène ni moy, Archias; mais tu crois qu'on trouve des Demosthènes comme des Himerées, des Aristoniques & des Eucrates, qui se sont éle-

vez pendant les divisions, & ont passé comme des torrens; gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuser, quoy qu'il fist profession d'amitié avec luy: & de servir de ministre à un erime, dont les autres se repentirent incontinent; Car Demosthène fut aussi-tost rappelé, & son retour fut plus illustre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit servy contre son amy. Mais Demosthène, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand je considère sa foy, son intégrité, sa justice; car je respecte par tout la vertu, mesme dans un ennemy; & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens, Bullis & Sperquis, après avoir admiré leur valeur. Je revere donc Demosthène, quoy que je ne l'aye vû que deux fois dans Athènes, sans le pouvoir entretenir que fort peu; mais j'ay appris ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ny tous les Orateurs d'Athènes, tant pour la beauté des pensées, & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'élegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Après avoir donc assemblé les Grecs à Athènes, pour accuser devant eux les Atheniens, nous nous repentîmes d'avoir crû à Python & à ses promesses, lorsque nous eûmes oui les raisons de Demosthène, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme je dis, je ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien

d'avantage sa conduite & sa résolution, d'avoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secouffes de la fortune. Et je sçay que Philippe de Macedoine avoit le mesme sentiment que moy. Car comme on luy eut présenté un jour une Harangue que Démosthène avoit faite contre luy, & que Parménion ne put s'empescher d'en murmurer: Laissons, dit-il, la liberté de parler à Démosthène, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que j'aimasse mieux l'entretenir que pas un des Officiers de ma maison; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant entre ses bonnes fortunes, de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Démosthène; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Après la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis, pour avoir réuni contre luy toutes les forces de la Grece, & luy en avoir fermé l'entrée. Car il devoit plutôt la victoire à la Fortune, qui est la maîtresse des événemens, & aux fautes des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Athenes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Démosthène; & que sans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi, lors qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece, si Démosthène y alloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise; Il disoit que tous ses dessein

estoiert renversez, & qu'il estoit impossible de triompher de l'éloquence de cet homme. Si j'avois donc entre les mains un si grand Personnage, je me garderois bien de le faire mourir, & me servirois de ses conseils, à l'établissement de nostre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristote l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. Cependant, vous avez les mesmes sentimens de luy, disoit il, que d'un Eubule, d'un Phrynon, & d'un Philocrate; & vous croyez corrompre par argent celuy qui a dépensé tout son bien pour affranchir son pais. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'étonner par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pais, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posséder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & pour ouïr la voix de la liberté, parmy les applaudissemens des flatteurs, & un conseil sincere au lieu des cajoleries de la Cour. Du reste, si Démétréne merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & pour avoir mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eust pû trouver ailleurs des amis plus constans & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy  
d'autres

*La gravité, la  
tempe-  
rance, la  
paixence,  
la prom-  
ptitude,  
& la li-  
berté.*

d'autres choses ; mais non pas celle-là , Antipater ; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie

ANTIPATER. Je le croy , Archias ; mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage , quand tu le sçauras ; car nous-mêmes qui l'avons vû , ne cessons de nous en étonner. Il méditoit sa fin dès long-temps , comme tu le jugeras par la suite , & se retira dans un Temple , d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais-encore , que luy dites-vous pour cela ?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon , quoy que je ne fusse pas assuré de l'obtenir ; car je te croyois plus irrité contre luy ; mais je ne voyois que ce moyen là , de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment reçût-il cette proposition ? ne me le cèle point. Je voudrois y avoir esté présent ; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage , & de voir s'il a pû conserver son ame entiere & sans varier jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension ; Au contraire , il me dit en raillant , que j'étois un trop mauvais Acteur , pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort sans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste , tu jugeras qu'il y avoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas étrange que les Macedoniens prissent Demosthène , après avoir pris Olynthe , Amphipolis , & Oroe ; & ajouta ; car j'avois donné ordre qu'on écrivist tout

*Archias  
avoit  
joué des  
Comedies.*

ce qu'il diroit, & je ne te le celeray point, puis que tu le desire sçavoir; il ajouta, dis-je: Pour moy, Archias, j'aprehendois de paroistre devant Antipater, de peur qu'il ne me fist souffrir la mort, ou quelque chose de pire; mais s'il est vrai ce que tu dis, je dois plus aprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que j'ay acquise, & que toute la Grece ne me considere comme un traistre & un deserteur, qui l'a abandonnée pour passer au party de ses ennemis. Si je dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui me conserve, Les vaisseaux que j'ay équippez pour la Republique, Les fortifications que j'ay faites à mes dépens, Les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion, Solon, Dracon, La liberté que j'ay défenduë jusqu'à la mort; Les loix navales & militaires que j'ay rétablies; Les vertus de nos Ancestres, Leurs trophées, L'affection de mes Citoyens, qui m'ont souvent couronné, & enfin la Grece dont jusques icy j'ay maintenu la puissance. Que si je dois vivre aux dépens d'autruy, que ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetez, & des peres dont j'ay marié les filles, ou des pauvres dont j'ay acquité les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien, ny l'Empire des Isles & de la Mer, que j'ay acquis à mon pays, ny la franchise du Temple de Neptune, ny son Autel que j'embrasse, je mourray plutôt que d'aller en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que je ne püsse gagner l'affection des Macédoniens, aussi-bien que celle de mon ingrate Patrie, si je voulois imiter l'exemple de Callimèdon, de Pythéas, & de Démadés, mais j'ay trop de cœur pour me

repentir de ma vertu, & trop de respect pour Co- *Qui s'of-*  
 drus, & pour les filles d'Erectée. Je ne veux pas *frivens à*  
 qu'on me puisse reprocher d'avoir changé avec *la mors*  
 la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en *pour leur*  
 pouvoir, qui est un azile sans reproche. Je n'i-  
 ray point faire la cour à un Tyran, pour deshonor  
 er ma Patrie, & perdre ma liberté, sans la-  
 quelle il m'est honteux de vivre, & dans laquel-  
 le il m'est honneste & avantageux de mourir.  
 Il te souvient bien, toy qui as joiué des Trage-  
 dies de ce Poëte qui dit d'une Dame : *Qu'elle*  
*est soin en tombant que sa châte fust honneste.*  
 Si une fille a eu cette consideration, Demo-  
 sthène préférera-t'il une vie honteuse à une mort  
 honorable; & aura-t'il oublié si-tost les beaux  
 discours de la Philosophie, & les Traitez de  
 l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xeno-  
 crate? Après avoir dit ces choses, il s'emporta  
 contre ceux qui reprochent aux miserables leur  
 malheur, & comme j'employois les prieres &  
 les menaces, pour le persuader de sortir: Je le fe-  
 rois, me dit-il, si j'estois Archias; mais tu par-  
 donneras bien à Demosthène, s'il n'est pas né  
 pour servir. Alors, le voulant enlever par force,  
 il sourit; & jettant les yeux sur la statuë de Ne-  
 ptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les  
 flotes, les remparts & les armées, qui puissent  
 défendre nostre liberté; mais j'ay un azile, que  
 toute la puissance des Macédoniens ne peut for-  
 cer, & qui vaut mieux que les murs de bois à  
 qui l'Oracle vouloit que les Atheniens con-  
 fassent leur salut. J'ay vécu libre dans l'admi-  
 nistration de la République, je mourray de  
 mesme; sans craindee ny Archias, ny Anti-  
 pater, comme je n'ay craint, ny Philippe ny

## 244 LA LOUANGE DE DÉMOSTHÈNE.

Alexandre. Ayant ainsi parlé : Ne me forcez point, dit-il, je ne prophaneray point, si je le puis, ce Temple, & je te suivray voiontairement, après avoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche, je m'imaginay que c'estoit pour prendre congé du Dieu, mais il n'estoit pas encore hors du fucil du Temple que me regardant : Emmene, dit il, ce corps à Antipater ; car tu n'emmeneras pas Démosthène ; Non par les..... Je crûs qu'il alloit jurer par les morts de Marathon ; mais il rendit l'esprit en cét instant. En suite une servante qu'on a mise à la question, nous a appris, qu'il gardoit sur soy du poison, il y avoit longtemps, pour se sujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible ! Qu'il y a de courage & de resolution dans cette mort ; & de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est allé mener une autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elysées. Renvoyons son corps à Athenes, dont il sera un plus grand ornement, que tous ceux qui sont morts à Marathon.





## L'ASSEMBLÉE DES DIEUX

*Momus veut purger le Ciel à l'imitation d'Athènes, des étrangers qui s'y sont introduits, au préjudice des véritables Citoyens.*

### DIALOGUE

DE JUPITER, DE MOMUS, ET DE MERCURE,  
en la présence des autres Dieux.

**JUPITER.** **N**E murmurez plus, Messieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres comme vous avez de coutume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy pour y donner ordre; & je laisse à chacun le pouvoir de dire son sentiment en toute liberté. **Mercure,** fay la publication.

**MERCURE.** Paix, écoutez: Que celuy qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

**MOMUS.** C'est moy, s'il plaist à Jupiter.

**JUPITER.** Il n'est point besoin d'autre permission.

**MOMUS.** Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir des hommes, qui non contents d'avoir esté faits Dieux, veulent metre dans le Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist

ma franchise, & sçait que je ne sçaurois rien faire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médisant, comme quelques-uns déjà m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permettent, je commenceray sans crainte, & parleray comme j'ay fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne défont les autres; qui prennent part aux sacrifices & aux distributions ecclestes, avant que d'avoir esté reçus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venue.

**JUPITER.** Ne parle point par énigmes; mais dy clairement ton avis, jusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrettement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

**MOMUS.** Grand-mercy, Jupiter; c'est me grater, comme on dit, où il me demange. Cette permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que je dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phénicien. Car sans parler de son yvrognerie & de ses débauches, qui sont connues de tout le monde, qu'elles gens nous a-t'il amenez avec luy! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de mesme, suivy d'une troupe de Bastleurs qui luy ressemblent, toujours sautans & gambadans d'une façon ridicule & faisans peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointues, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la pluspart

du temps monté sur un asne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erigone, dont il a mis la couronne de l'une parmi les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouet, de peur que la pauvre fille n'eust pas de quoy s'entretenir dans le Ciel ? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes ? Passons aux autres.

**JUPITER.** Ne vas point parler d'Hercule ny d'Esculape; car je voi bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

**MOMUS.** Je n'en ditay rien, puisqu'il te plaist, quoy qu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-mesme, que ne dirois-je point.

**JUPITER.** Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre. Tu ne me reprocheras pas pour le moins d'estre un étranger & un inconnu.

**MOMUS.** On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sepulchre. Mais je ne veux pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ny aux Egiens qui disent que tu es un enfant supposé; Je me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles métamorphoses m'ont quelquefois fait appréhender, tantost qu'on ne t'allast égorger, ou atteler à la charruë, lors que tu estois taureau; tantost qu'on ne te mist

au creuset , lorsque tu estois or ; tantost qu'on ne te fit rostir , lorsque tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire , lorsque je considere Hercule dans le Ciel , tandis qu'Éurynhée est dans les Enfers , & le Temple du valet près du sepulcre du maistre Bacchus le Thebain est adoré , & ses trois cousins germains, Penthée , Acteon , & Léarque sont les plus misérables de tous les hommes. En suite , le desordre s'augmentant par l'impunité , les Déeses ont failly à ton exemple ; Témén Tithon , Endymion , Jason , & Anchise. Mais je laisse ces choses qui sont trop communes , & en crop grand nombre.

**JUPITER.** Ne parle point de Gaimede ; car je ne veux pas qu'on le fâche.

**MOMUS.** Je m'en tairay pour l'amour de toy , & de l'Aigle que tu as perché jusques sur ton Trône ; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux , Atis , Corybas & Sabaze , avec Mythrés , qui porte la Tiare & l'habit des Medes , & qui n'entend pas seulement la langue Gréque ; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit à luy ? Cela nous a mis en tel mépris que les Scythes & les Gètes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux ; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien , au prix des Egyptiens. Que fais-tu là , visage de chien , entortillé d'un linge ? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel ? Et que fait icy le bœuf Apis , avec ses Prophetes & ses Oracles ? J'ay honte de parler des Singes , des Boucs , & des Cigognes , & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs , qu'on leur rende les mesmes hon-

meurs qu'à vous & quelquesfois de plus grands? Et toy, Jupiter, endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier?

JUPITER. Veritablement, cela est un peu scandaleux; mais ces figures sont mysterieuses; & comme tu n'y entends rien, tu n'en devrois point parler.

MOMUS. Il faut de grands mysteres pour discerner les Dieux d'avec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

JUPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera un autre temps plus propre pour en parler, & acheve ce que tu as à dire.

MOMUS. Passons donc à Trophonius & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fâche davantage, c'est que le dernier est fils d'un scelerat, qui avoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Que dis-je? il n'y a maintenant ny pierre ny Autel, qui ne s'en veuille mesler, lorsqu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les jours. La statue de l'Athlete Polydamas guerit de la fièvre Olympie, comme celle de Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium & vis à-vis à Protesilas dans la Querfonése. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on méprise les autres; & il n'y eut jamais tant de parjures, ny de sacrileges. Voila une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais encore les Dieux bâtards & étrangers, ne me

font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre Où est cette Vertu tant vantée ? & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se détruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervelle des Poètes & des Philosophes ? Cependant ; ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier ; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hécatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin ; & ce qui est ordonné à chacun, dès le point de sa naissance. Dis moy, Jupiter, as-tu jamais veu ces Dieux ? car pour moy, j'avoüe franchement que je ne les connois point, quoy que j'en aye souvent ouï parler. Mais pour mettre fin à ce discours, qui n'est déjà que trop long, je liray si l'on veut le Decret que j'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veux ; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de réformation, pour empêcher que le desordre n'aille plus avant.

~~~~~

## DECRET DES DIEUX.

*A la bonne heure.*

MOMUS. **L** Es Dieux assemblez à l'ordinaire le septième du courant, sous le regne de Jupiter qui présidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus servoit de Greffier ; le Dieu du Sommeil a prononcé cet Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté représenté

DECRET DES DIEUX. 241

que plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cét honneur, & que non contents de jouir des privileges celestes, & de se souler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venue, ils sont si insolens que de s'aroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se mettre à table devant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux: Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Estats vers le Solstice d'hyver, pour remedier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Jupiter, & Jupiter luy-mesme pour le septième, devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves. A la charge toutefois qu'avant qu'exercer leur commission, ils prestent le serment en la forme & maniere accoutumée, & jureront par le Styx, de s'acquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ny à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffisantes, seront renvoyez en leur pais, leurs Autels profanez, & leurs statües renversées, & s'ils s'ingerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouvez sur le chemin, ils seront précipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ses preuves, il sera condamné par uëfaut. Il est ordonné aussi, que chacun à l'avenir se mêlera de son métier, sans entreprendre sur celuy d'autruy; & que par consequent, Minerve ne s'ingerera plus de guérir personne, ny Esculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Prophete, Medecin, ou

## 252    D E C R E T    D E S    D I E U X .

Violon ; sans faire tant de métiers , à quoy il ne sçauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouveaux noms , ny de parler de ce qu'ils n'entendent point.

**J U P I T E R .** Le Decret est juste ; Quiconque est de cét avis , leve la main. Mais non , à cause que dans cette assemblée, il y en a plusieurs qui ont interest à ce droit , j'ordonne par provision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira , à la charge de revenir au premier mandement , & de raporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa tribu , avec les titres & autres preuves de sa divinité ; sans quoy il sera chassé du Ciel , quand mesme il seroit adoré parmy les hommes.

## LE C Y N I Q U E .

### D I A L O G U E

D E L Y C I N U S E T D ' U N P H I L O S O P H E  
C Y N I Q U E .

*C'est une défense des Cyniques , & de leur façon de vivre.*

**L Y C I N U S .** P O U R Q U O Y portes-tu de si longs cheveux , & une si grande barbe , & vas-tu ainsi mal vestu , & sans souliers , couchant par terre , & menant une vie sauvage , & plutôt d'une beste que d'un homme ? Pourquoi es-tu vagabond , sans t'arrester en pas un lieu , mortifiant ton corps , & ne

## LE CYNIQUE. 173

luy donnant jamais ce qu'il 'te demande ? bien loin de le flater & de luy complaire comme font les autres.

**LE CYNIQUE.** C'est que je n'ay pas besoin de beaucoup de choses , & que je n'aime que ce qui ne coûte guère , & qui ne donne pas grande peine à aquerir. Mais dy-moy , ne crois-tu pas que le luxe soit un vice ?

**LYCINUS.** Qui en doute !

**LE CYNIQUE.** Et se passer de peu, une vertu ?

**LYCINUS.** Tout de mesme.

**LE CYNIQUE.** Pourquoi donc me voyant vivre de la sorte que tu aprouves , & les autres tous au contraire , ne les condamnes-tu plutôt que moy ?

**LYCINUS.** Parce qu'il y a bien de la difference entre se passer peu , & de mener la vie que tu menes , qui est tout à fait miserable , & qui ne differe en rien de celle des gueux , qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

**LE CYNIQUE.** Veux-tu , puisque nous en sommes venus si avant , que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

**LYCINUS.** Comme tu voudras.

**LE CYNIQUE.** Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est necessaire, ou s'il luy faut quelque chose davantage ?

**LYCINUS.** Non.

**LE CYNIQUE.** Il ne me manque donc rien ; car j'ay tout ce qu'il me faut , & par consequent je ne suis pas pauvre ; car la pauvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

**LYCINUS.** Comment cela ?

**LE CYNIQUE.** Tu le sçauras , en considerant

par le menu, pourquoy l'on a besoin de chaque chose; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir, & ainsi du reste. Tu vois que je ne m'en porte pas plus mal pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent les pieds?

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-je pas aussi bien que toy?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve mesme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu voy donc que mes pieds ni mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puisque pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lorsqu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal pour ne manger que des choses ordinaires.

LYCINUS. Il le paroist.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prens estoit mauvaise, je ne me porterois pas si bien: car la mauvaise nourriture ruine la santé?

LYCINUS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamne-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable? vû qu'elle n'altere point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

**LYEINUS.** Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour regle. Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en jouir, mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjouir; & tu te privas volontairement d'une grande partie; Tu te contente de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens; & tu ne te couches pas plus mollement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vestu, & si tu es sage en faisant cela; la Nature ne l'est pas, d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine au troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te servir de couffin; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage délicieux, & les autres choses de mesme, qui servent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un présent du Ciel. En un mot, elle a couvert nostre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné de quoy bâtir pour nous mettre à couvert des injures de l'air & des saisons; & nous a fait cent présens, qui ne sont pas seulement pour la nécessité; mais pour la volupté; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre privé de tous ces biens; mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

**LE CYNIQUE.** Mais dis-moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin, où il y eust des viandes apprestées pour toutes sortes de personnes, grands & petits, riches & pauvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout? & ne trouverois-tu pas plus sage celui qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son goust & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Croy-tu que cét exemple soit assez visible? ou si tu veux que nous fassions l'application de cét exemple? Car vous ressemblez à ces gourmands qui mangent la part d'autrui avec la leur; puisque sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire, vous allez chercher jusques dans les païs étrangers, la matiere du luxe & de la débauche, & fouillez les terres & les mers, pour joindre le superflu au nécessaire. Cependant, ces choses vous coûtent plus qu'elles ne valent; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considérez, je vous prie, combien toutes ces superfluités vous tourmentent. Combien, elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens. Pour cela, le fils dresse des embûches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étofes pésent davantage, & n'échauffent pas tant; & ces Palais si somptueux & si dorez, ne défendent pas si bien contre les injures de l'air; mais sont plus froids en Hyver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement, mais plus dangereusement, dans ces vases précieux; & l'on ne dort pas plus dans ces lits d'or & de pourpre, au contraire, la pluspart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragoûts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature? Mais on se plaist à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles

qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aller à pié, & de se servir de ses jambes, il faut aller à cheval ou en chaize, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme des bestes de voiture. Après, on s'estime heureux, par cette extravagance; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ny les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot, une tasse. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que je fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit devant luy, sans estendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de vivre en beste, qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy. Mais considère que c'est une imperfection, de ne se pouvoir passer de peu: Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toujours de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit partout où il alloit, fust miserable, pour ne rien posséder, & pour aller comme moy à demy nud? Thesée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy des

*C'est que  
le long  
poil sert  
d'orne-  
ment  
à l'homme.*

des Athéniens, & fils à ce qu'on dit de Neptunus? Cependant il marchoit pieds nus, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lion genereux; qu'on le dépouillait des marques de sa valeur. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus délicate; c'est pourquoy les anciens en usoient ainsi; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouve donc pas étrange, si je veux imiter ces Héros, plutôt que de petits effeminez, qui ne scauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aimerois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron; coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme des chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de lit, & le Ciel de couverture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de vivres, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, ne m'entre jamais dans l'esprit, puisqu'il est cause de tous les maux. En un mot, que je souffre plutôt la disette, que d'aimer la superfluité; Voila mon humeur qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si estans si dissemblables, nous vivons diversement. Les Acteurs prennent divers habits, selon les divers personnages qu'ils representent; Et tu ne veux pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le fasse reconnoistre? Que s'il en veut une pour les vestemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la mollesse. Mais mainte-

nant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traitent délicatement, se vêtent lascivement, marchent aussi négligemment, ou plutôt ne marchent point; mais sont toujours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, je me sers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les a destinées: & j'ay cette obligation à ma pauvreté, que je supporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vôtre félicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regrettez le passé, apprehendez l'avenir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez avoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégoutez comme des malades; car le vice fait en vous ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estant si misérables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vôtre misere. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plaist, comme celuy qui estant monté sur un cheval fort en bouche, crioit à ceux qui lui demandoient où il aloit; où il plaira à celui-cy. Mais vous n'estes pas emportez par un seul; vous êtes emportez par plusieurs, tous furieux & indomptez; la cruauté, la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, & la volupté, qui vous précipitent dans les abismes, sans que vous vous en aperceviez qu'après vôtre chute. Mon manteau déchiré, dont tu te moques & ma chevelure négligée, me conservent la paix, la sûreté & la liberté. Ce sont eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un

ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pauvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car je ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & je méprise leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, sache que c'est celuy des Dieux; & qu'on ne les adoreroit pas, si on les voyoit vestus & parez en Courtisans.

---

*Il y a icy à l'Original un Traité DU FAISEUR DE SOLENCISMES, qui contient diverses fautes contre la langue Gréque, que Lucien reprend en ce mauvais Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nostre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit; & ne seroit pas entendu, comme le reconnoistront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere, qui merite qu'on l'ajuste à nostre air, & qu'on le rende par équivalent.*





PHILOPATRIS, l'Amoureux de sa Patrie  
 OU  
 LE CATECUMENE.

DIALOGUE

DE CRITIAS ET DE TRIE'PHON.

*On doute qu'il s'it de Lucien. Du reste, il contient des railleries, contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Christianisme; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.*

TRIE'PHON. **Q**U'as-tu, Critias, que tu es ainsi changé, & que tu vas baissant la venue, & rêvant profondément; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein? Hecate t'est-elle apparue, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second deluge Réponds-moi, c'est à toi que je parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou en colère? Et atens-tu que je te tire par l'oreille; & que je te réveille de ton assoupissement?

CRITIAS Je rêve à un discours qui m'étonne; & je bouche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de semblable, de peur d'estre petrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cléombrote d'Ambracie, qui se précipita,

après avoir lû le Traité de Platon , de l'immortalité de l'Âme.

TRIE'PHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges ~~visions~~ , pour estre ainsi éperdu , toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes , & de toutes les rêveries des Philosophes.

CRITIAS. Tout beau , Triéphion , ne me presse pas davantage , j'auray égard à tes remontrances.

TRIE'PHON. Tu repasses , sans doute , dans ton esprit quelque chose de grand & d'important , & peut-estre quelque mystere ; Car tu as la couleur toute changée , & les regards de travers , & tu vas deçà & delà , sans prendre garde à ce que tu fais ; Mais reprends un peu tes esprits , & contes-moy ton aventure , pour te soulager.

CRITIAS. Retires-toy , que l'esprit ne t'enleve d'icy , & ne t'emporte par l'air , pour tomber encore quelque part , & donner ton nom à quelque Océan inconnu. Car je suis tout plein des rêveries & des impostures que je viens d'entendre.

TRIE'PHON. Je veux bien me retirer ; mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy , fy , fy , de toutes ces fadaïses , qui me font mal au cœur : Arriere toutes ses impertinentes pensées , & toutes ces esperances vaines.

TRIE'PHON. Courage , te voilà un peu déchargé , il est sorty une grosse vapeur de ton estomach , dont le Ciel est presque obscurci : Quelles tenebres tu avois là dedans ! Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renom-

mée, pour ouïr tant de choses à la fois, & je ne sçay si tu n'en avois point jusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triephton. Car on nous conte encore des choses bien plus étranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçavoir mon aventure, allons prendre le frais sous ces arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Allons, mais je crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul recit je ne devienne maïbre, ou statüë.

CRITIAS. Cela ne t'arrivera pas, je te le jure par Jupiter.

TRIEPHON. Tu m'étonne de t'ouïr jurer par un Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t'il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épi-thetes que les Poëtes luy donnent ?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est avantageux ; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diverses métarmorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantost par la teste, tantost par la cuisse ; pour ne point parler de ses amours avec Ganyméde, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze jours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que je te jure par Apollon,

qui est tout ensemble , & Prophete & Medecin ?

TRIE'PHON. Qui est cet imposteur , qui par ses Oracles trompeurs , a perdu Crésus & ceux de Samine , avec une infinité d'autres ?

CRITIAS. Par Neptune donc , portetrident , qui fait trembler la terre quand il luy plaist , & qui méne plus de bruit luy seul , que cent autres , tant il se tempeste & se deméne.

TRIE'PHON. C'est un infame qui débaucha la fille de Salmonée , & qui fut cause que Vulcain délia Mars , lorsqu'il le surprit en adultere avec Venus ; & qu'il les prit tous deux comme au trébuchet.

CRITIAS Et Mercure !

TRIE'PHON. Laissons-là ce marquereau , qui n'est pas plus sage que son Maistre.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus , qui ne sont pas en meilleure réputation ; & prendre à témoin Pallas , cette sage & vaillante fille , qui porte dans son écu la teste de la Gorgone , & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIE'PHON. Pourquoi non , si tu me veux répondre ?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIE'PHON. A quoy luy sert la teste de Méduse ?

CRITIAS. A épouventer ses ennemis , & à porter la victoire où il luy plaist.

TRIE'PHON. Que n'invokes-tu donc la Gorgone , plutôt qu'elle , puisque c'est ce qui la rend terrible ?

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin , comme les Dieux ; & il la faudroit porter sur soy.

TRIE'PHON.

TRIE'PHON. Qui estoit cette Gorgone ? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mystères.

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le brave Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la teste, après l'avoir enchantée par des sortilèges ; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en servir de bouclier.

TRIE'PHON. Les Dieux ont donc besoin du secours des hommes. Mais que faisoit elle ? le mestier de Courtisane, en public, ou en particulier ?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Athéniens ; Car elle demeura vierge jusques à la mort.

TRIE'PHON. Si la teste d'une vierge avoit tant de force, je t'en eusse rapporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sepulchre de Jupiter, où l'on montre les valons toujours verdoyans, qui luy ont servy de retraite ; & les Poëtes m'eussent préféré à Persée, qui n'en avoit qu'une ; car j'en pouvois rapporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ny les mystères, dont il se faut servir pour cela.

TRIE'PHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouvoit faire revivre aussi, mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en crois, nous laisserons-là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur de Jupiter, qu'en dis-tu ?

TRIE'PHON. Passons aussi cette incestueuse, toujours preste à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que je te jure ?

TRIE'PHON. Par le Pere celeste, Eternel, & Tout-puissant; Par le Fils, issu du Pere; Par le S. Esprit procedant du Pere; Un de trois, & de trois. C'est là le vray Dieu, & le Souverain qu'il te faut adorer.

CRITIAs. La Divinité est donc un nombre & un secret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Géralésien: & je n'entends point tes trois d'un, & ton un de trois. Est-ce le fameux Quatre de Pytagore, ou le nombre 8. & de trente-

TRIE'PHON. Il ne faut pas divulguer ces mysteres, mais je t'apprendray, si tu veux, ce que c'est que cet Univers: Comment, & par qui il a esté formé, ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chauve au grand nez, qui a esté ravi au troisiéme Ciel, où il a appris des choses merveilleuses. Car j'estois auparavant comme toy: mais il m'a renouvelé par le Baptesme, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bien-heureux. Et si tu me veux croire, je te feray veritablement homme.

CRITIAs. Parle, divin Triéphon: car je suis saisi d'une sainte horreur, & j'aproche de ces mysteres avec crainte.

TRIE'PHON. As-tu jamais leu la Comédie d'Aristophane, intitulée *les oiseaux*, qui porte, Qu'au commencement estoit la Nuit, le Cahos, & le noir Erebe, avec l'ample Tartare; sans qu'il y eust ny Terre, ny Ciel, ny Air?

CRITIAs. Je sçay cela; & qu'arriva-t'il en suite?

TRIE'PHON. Les tenebres furent dissipées par une lumiere invisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cahos dissous d'une seule parole, qui fonda la terre sur les eaux, comme

Pa dit ce Begue, étendit le Firmament, forma les Etoiles fixes, & donna le cours aux Planètes que tu adore comme des Dieux, qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant: C'est cet Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les injustes, & écrit en un livre toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun selon ses œuvres, au jour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres sont inviolables, & que toute la puissance de Jupiter n'en pût exempter Sarpédon, dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il témoigne en un autre endroit, que tous les changemens qui arrivent dans la vie, sont prédestinez; que tout ce que nous avons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribue à la force du Destin, les erreurs d'Ulysse, & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien reçu, ne le ramena pas en son pais. C'est pourquoy tu dois reverer les Parques, quand tu aurois esté ravy dans le Ciel avec ton Maître, & instruit dans les mysteres.

TRIPHON. Mais comment ce Poëte dit-il en un autre endroit, que le Destin est douteux; & qu'Achile demeurant à Troye, mourroit glorieusement, ou qu'il vivroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie? Qu'Euquenor sçavoit les Destins avant que de partir; & qu'il avoit appris de son pere, qu'il mourroit de maladie en son pais, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs? J'ajoutteray à cela, si tu veux, ce que Jupiter dit à Egyste, qu'il luy estoit ordonné de vivre long-temps, s'il pouvoit échaper les embûches

d'Agamemnon ; mais qu'il periroit , s'il alloit commettre adultère. J'en dirois bien autant que luy : Si tu tués ton prochain , tu mourras ; sinon l'œuvre laissera en vie. Ne vois-tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines ? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel , au livre des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison ; mais répons-moy. Ce qui se passe en Sythie, est-il écrit aussi dans le Ciel ?

TRIPHON. Ouy , puisque Christ a esté parmi les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel , pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIPHON. Tout beau , n'aye point de sentimens indignes de la Divinité ; mais comme Caréchumène , souffre que je t'instruise , si tu veux vivre éternellement. Si Dieu a étendu le Ciel comme une peau , fondé la terre sur les eaux , formé les Astres , & tiré l'homme du neant , pourquoy trouves-tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait ? Si tu avois étably quelque petite République , tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe ? A plus forte raison , celuy qui a créé l'homme , doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux , ils passent pour des Chimères dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy : mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe ; car de statuë , ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy je te jure par ce Dieu , que je ne te feray aucun mal.

TRIPHON. Si tu m'aimes , ta parole ne fera point contraire à ta pensée : Mais dis-moy,

enfin, ce que tu as oui d'admirable, afin que je t'admire à mon tour; & que je sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Nicobe; mais plutôt pour l'aller publier par tout, comme Philomèle.

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, je te le jure par le Fils issu du Pere.

TRIP'HON. Parle, après en avoir reçu la puissance de l'Esprit, je t'entendray paisiblement.

CRITIAS. J'estois allé dans la grand' rue acheter quelque chose dont j'avois besoin, lorsque je vis une troupe de gens assemblez, qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres: & je jettay les yeux par tout, pour voir si je n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lorsque j'aperçus le politique Craton, qui avoit esté mon camarade en jeunesse; & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

*Ou, grand chemin.*

TRIP'HON. Je sçay qui tu veux dire, c'est le Commissaire des Tailles; & que dit-il?

CRITIAS. Je m'aprochay de luy, après avoir fendu la presse; & l'ayant salué, j'entrouis un petit vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença à dire d'une voix gresle, & parlant du nez, après avoir bien toussé & craché, pour tirer un flegme jaune du creux de son estomach: Celui dont je viens de parler, dit-il, payera les restes des tributs, aquitera toutes les dettes, tant publiques que particulières, & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles sadasies, avec aplaudissement du peuple amoureux de la nouveauté. Un autre nommé Clévocarme, sans chapeau ny souliers, & couvert d'un méchant manteau, par-

*Ou, veni-  
flante.*

loit entre ses dents, & ce fut un homme mal vestu qui venoit des montagnes & qui avoit la teste rase qui m'en fit apercevoir. Ce Chlévocarme, dis-je, applaudissant au discours de Caricène, dit que le nom de ce liberateur estoit écrit dans le Theatre en lettres hieroglyphiques, & qu'il couvriroit d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre, & d'Artemidore, ne vous pronostiquent rien de bon: car il faut prendre tout le contraire, & croire que les dettes de l'un multiplieroit, & que l'autre n'aura pas un sou. On diroit que vous vous êtes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables rêveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je, & suivant la regle de ces grands Interpretes des songes? Tais-toy, me dit-il, Critias, car si tu veux m'écouter, je t'apprendray de grands mysteres & des prédictions, qui ne sont pas fabuleuses; mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Mefori. Comme j'eus oui cela, & reconnu que ces gens avoient la cervele mal-faite, je rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy-mesme Craton. Mais l'un d'entr'eux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que je fusse des leurs, & me persuada à la mal-heure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mysteres. Nous avions déjà passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lorsqu'après avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la sale

Qu, com  
me me  
mo  
c.

de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yvoire ;  
 aussi n'y vismes-nous pas Hélène : mais dans un  
 méchant galetas, où contemplant tout, comme  
 ce jeune étranger dans Homere, j'aperceus des  
 gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui  
 n'eurent pas plutôt jetté leurs regards sur moy,  
 qu'ils m'aborderent tout joyeux, pour sçavoir  
 quelque mauvaise nouvelle : car ils se plaisent à  
 cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui  
 font horreur, comme les furies sur le Theatre.  
 Après avoir donc quelque temps chucheté ensemble,  
 ils me demanderent qui j'estois, parce que  
 je leur paroissois Chrétien. Il y en a peu qui le  
 soient, à ce que je voy, leur dis-je ; & là-dessus  
 je leur dis mon nom & mon país, qui estoit le  
 mesme que le leur. Alors, ils me demanderent  
 des nouvelles du monde, comme s'ils n'en eus-  
 sent pas esté ; & je leur répondis que tout alloit  
 bien, & que l'avenir ne donnoit que de belles  
 esperances. Mais fronçant le sourcil, ils me di-  
 rent que non, & qu'il se couvoit quelque mal,  
 qui estoit tout prest à éclore. Je feignis de m'ac-  
 corder à leurs sentimens, & leur dis : Pour vous,  
 Messieurs, qui êtes déjà dans le Ciel, vous décou-  
 vrez bien mieux de là haut tout ce qui se passe ici-  
 bas, que nous ne faisons nous autres pauvres  
 mortels. Mais encore, comment vont les cho-  
 ses de ce país là ? N'arrivera-t'il point bien-tost  
 quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de  
 la Lune ? Mars regarde-t'il Jupiter de travers ?  
 & Saturne le Soleil en diametre ? Ne se fera-t'il  
 point quelque conjonction de Mercure & de  
 Venus, qui produira des hermaphrodites, qui  
 sont ceux que vous aimez, & qui envoyera de  
 la gresle & des orages, qui apporteront la peste

*On, de-  
 bonnaire.  
 Voyez  
 les Re-  
 marques.*

ou la famine ? Ce grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre, ne crevera-t'il point sur nos testes ? Là-dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à débiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires alloient changer de face, Rome se troubler de divisions, & nos Armées estre défaites. Alors, ne me pouvant plus contenir non plus que de l'eau qui bout, je m'écrie, O pauvres mal-heureux ! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage ; & que les maux que vous annoncez à vostre Patrie, ne retombent sur vos testes. Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'estes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Prophetes vous l'ont dit, vous êtes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vicille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIE'PHON. Et que te répondirent ces Messieurs à teste rase & l'esprit de mesme ?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires : Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, après avoir jeûné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIE'PHON. Et que leur répondis-tu ? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire ; Que tout ce qu'ils alleguent, ne sont que des songes. Alors avec un faux souris, s'estant un peu avancez hors de leur banc : Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Célestes, vous ne découvrirez jamais la verité, mais embabouïnez de vos rêveries, vous débiteriez des choses qui ne sont point, & qui ne furent jamais.

Cependant, vous avez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extravagantes, aussi-bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors, ils commencèrent tous ensemble à me reprendre; car ils disent qu'ils sont animez d'un mesme esprit; & si tu veux, je t'ajoutéray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme une statue, jusqu'à ce que tes discours ont ressuscité.

TRIPHON. Ne me débite pas davantage de ces songes; car il me semble que j'enste comme ceux qui ont avalé du poison, ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse; & si je ne prens quelque bruvage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le pere, avec le Cantique ordinaire à la fin, mais ne voi-je pas Cléolaüs tout échaufé, qui marche à grand pas, comme s'il avoit bien haste? l'appellerons-nous?

*Ou, célébre.*

CRITIAS. Pourquoi non?

TRIPHON. Passes-tu ainsi devant tes amis, sans les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as?

CLEOLAÛS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIPHON. Qu'as-tu, que tu es ainsi hors d'haleine? Y a-t-il quelque chose de nouveau?

CLEOLAÛS. L'orgueil des Perses est abatu,

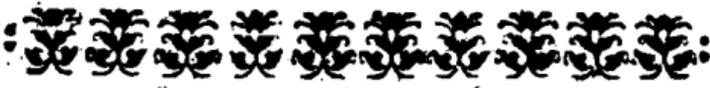
*Il semble  
que ce soit  
Jus Tra-  
jan.*

& Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie suivra ce triomphe.

**CRITIAS.** Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me réjouis de ces nouvelles; car j'étois en peine de ce que je laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme je fais les tiennes, & tu sçais que je ne suis pas riche; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nostre Empereur: Car rien ne nous manquera sous un regne si heureux, & nul ennemi ne viendra troubler nostre repos.

**TRIP'HON.** Et moy je laisseray aux miens en partage la chute de Babylone, avec la captivité des Perses, & la conquête de l'Egypte. Les courses de Sythes seront reprimées, & s'il plaît à Dieu, finies pour jamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous avons découvert; & élevant les mains au Ciel, rendons-luy grace d'avoir esté rendus dignes d'être assujettis à une telle puissance. Laissons rêver les autres tout leur soul: C'est de quoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.





# CARIDÈME

O U

## LA LOUANGE DE LA BEAUTE'.

*Le titre sert d'Argument. Cette piece est des  
moindres de Lucien, aussi doute-t-on  
qu'elle soit de luy.*

**HERMIPE.** **C**OMME j'estois allé hier au faux-  
bourg pour prendre l'air, & tra-  
vailler en repos à quelque chose que j'avois dans  
l'esprit, je rencontray Proxène, & luy demanday,  
selon la coûtume, d'où il venoit, & où il alloit.  
Il me dit qu'il venoit là pour se divertir par la  
beauté de la campagne, au sortir de chez Andro-  
clés qui les avoit traitez magnifiquement au sa-  
crifice d'action de grace qu'il avoit fait à Mercu-  
re, pour avoir remporté le prix de l'éloquence,  
à la feste de Jupiter. Il dit qu'entr'autres choses  
on y avoit fait la loüange de la Beauté; mais  
qu'il n'avoit pas la memoire assez bonne, pour  
se souvenir de tout ce qu'on en avoit dit, & que  
je pourrois l'apprendre de toy.

**CARIDÈME.** Il est vray que j'y estois, & que  
je celebray comme les autres ses loüanges; mais  
j'avois bien de la peine aussi à te les raporter, à  
cause qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces  
grands festins; outre que la débauche ne contri-  
buë pas fort à la memoire. Je ne laisseray pas  
pourtant de te redire ce dont il me souviendra.

HERMIPÈ. Dy-moy auparavant qui en estoit , & comme Androclès remporta le prix , afin que je t'aye l'obligation toute entière ?

CARIDÈME. Les conviez estoient ses parens & ses amis ; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté , furent Philon , Aristipe , & moy. Du reste , il remporta la victoire par la louange d'Hercule , qu'il avoit faite , à ce qu'il dit , par un avertissement qu'il eut en songe ; & son Compétiteur Diotime de Mégare , récita celle de Castor & de Pollux , qu'il avoit faite aussi pour leur rendre grace d'un peril qu'il avoit échapé sur mer , où ils se montrèrent sur la lune , au plus fort de la tempeste.

HERMIPÈ. Ne passe pas outre , que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDÈME. Tu retarde toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cléonyme qui estoit present , & qui paroist avoir de l'esprit ; car il écoutoit attentivement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclès , & moy , plusieurs ne pouvoient s'empescher en le regardant , de dire quelque chose à sa louange ; de sorte que nous eûmes honte , nous qui faisons profession d'éloquence , de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honneste de louer ce jeune-homme en sa presence , nous primes sujet de parler de la Beauté en general ; non pas par discours interrompus , comme on avoit fait , mais par des harangues continuës. Philon donc , s'il m'en souvient bien , commença ainsi.

LOUANGE DE LA BEAUTE'. 307

Puisque tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret rapport à la Beauté; car nous ne le dirions, ny ne le ferions pas, si nous ne le trouvions beau, il seroit injuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ses louanges, je diray que c'est un bien que peu de gens possèdent, mais que chacun veut posséder; & qui n'a pas seulement fait des Déeses de personnes mortelles, mais qui a mis les hommes mesmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux; pour sa beauté; & pour le mesme sujet Ganymède ravy par Jupiter, qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-mesme en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour Leda, & en Taureau pour Europe? mais sans parler de ses autres métamorphoses, il prit la figure d'un homme lorsqu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si severe; qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon mesme, se rend si doux & si traitable en faveur de ce qui est beau, qu'il se dépouille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité mesme, de peur de l'épouventer, & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agreable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plutôt une secrette accusation de Jupiter, qu'une louange de la Beauté, je feray voir la mesme chose des autres Dieux. Neptune fut épris de la beauté de Pelops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus,

Les Déesſes meſmes ſont gloire de poſſeder un ſi grand treſor , & ne ſe conteſtent pas l'une à l'autre , le reſte de leurs avantages ; mais pour la Beauté , chacune en veut remporter le prix ; & la Diſcorde ne trouva point de plus beau ſecret pour les mettre mal enſemble , que de leur faire naiſtre un différent ſur ce ſujet. Jupiter auſſi pour le décider , ne les renvoya point au plus riche ny au plus vaillant , au plus grand ny au plus ſage ; mais au plus beau , comme donnant l'avantage à la Beauté , par deſſus tout. Et veritablement , Minerve & Junon conteſtant cette aimable qualité à Venus , à qui elle ſemble appartenir , ſont voir qu'elles en ſont plus d'eſtat , que des grandeurs & des ſciences , dont elles ſont les Déesſes , ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homere ne les loué pas tant par leurs autres avantages , que par quelque épithète , qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la beauté donc eſt une choſe ſi divine & ſi eſtimable , c'eſt à nous en imitant les Dieux , de la reverer & de parole & d'eſſet. Il finit par ces mots ; & ajouta , qu'il en euſt dit davantage , ſi l'entretien des feſtins ſouffroit de plus longs diſcours. En ſuite , Ariſtipe prit la parole , après s'eſtre exeuſé quelque temps , pour faire parler les autres avant luy

Plusieurs , dit-il , afin de faire paroître leur eſprit ; au lieu de louer les choſes utiles & excellentes , prennent des ſujets fantaſtiques , pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter , je diray quelque choſe à la louange de la Beauté , qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aveugles. Du reſte , c'eſt une choſe ſi ſeconde , que je ne crains pas qu'on me repre-

LOUANGE DE LA BEAUTE'. 309

ne, si j'entreprends d'en parler après Philon ; car on ne scauroit s'épuiser en un sujet si abondant. Quand je considere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle fust pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, je croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ses loüanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous ses avantages, mais j'en choisiray seulement un ou deux ; encore crains-je de ne m'en pouvoir acquiter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, après ce que Philon en a dit ; les hommes l'ont en si grande estime, que Thésée, qui est un des plus grands de tous les Héros, ne crût pas pouvoir estre heureux avec toute sa vertu, s'il ne possedoit Héléne, & l'enleva avant qu'elle fût en âge d'estre mariée, sans avoir égard ny à la puissance de son pere, ny au danger qu'il couroit par là. Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'avoit servy dans ce dessein, qu'il ne crût pas pouvoir s'acquiter de l'obligation qu'il luy avoit, s'il ne l'aïdoit à enlever Proserpine jusques dans les Enfers, sans craindre de s'embarquer dans une entreprise si hazardeuse. Cette même Héléne estant retournée depuis chez son pere, en l'absence de Thésée, tous les Princes Grecs en devinrent amoureux ; & de peur que cet amour ne fust fatal à leur pays, ils jurèrent tous ensemble de servir celui qui seroit préféré ; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puissance de son mary. Paris mesme la préfera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy promettoient ; & les Troyens voyant fondre sur leurs bras toute la Grèce, & pouvant se délivrer de

*Piri-  
chouïs.*

cette guerre en rendant Héléne, la voulurent conserver au peril même de leur vie, comme ne la pouvant hazarder pour une cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils prévissent leur perte, & se partagerent eux-mêmes pour une si noble querelle, qui est une grande preuve de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrêter pas plus long-temps sur cette histoire, comme s'il n'y en avoit point d'autre; Hippodamie estant en âge d'estre mariée, son pere Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece; & desirant se conserver ce trésor, il s'avisa d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il avoit le chariot le plus léger, & les plus vistes chevaux de tout le país, faisant donc semblant de chercher à sa fille un mary qui fût digne d'elle, il la proposa pour prix à celui qui pourroit le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus, souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montast sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrêlast, & fût cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua jusques à treize de ces Princes. Enfin les Dieux iritez des abominations de ce pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange, si nous célébrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Héros font tant de cas. Après avoir dit cela, il se tût.

HERMIPÈ. Qu'ajouta à ces loüanges Caridème ?

CARIDÈME.

## LOUANGE DE LA BEAUTE. 317

CARIDEME. Dispenses-moy, je te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as ouï, puisqu'il est vray que je ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit, que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPPE. Ne penfes pas t'en excuser, si tu ne veux perdre toute l'obligation que je t'ay; Car sans cela, le reste me passera pour rien.

CARIDEME. Puisque tu le veux, il faut tâcher de s'en acquiter, quoy qu'il m'eust esté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaises choses. Je commençay donc de la sorte.

Si je parlois le premier, j'aurois besoin d'un long discours, pour vous préparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajouter à ce qui a esté dit; mais c'est un champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet, il se presente tant de choses à moy, que je ne sçay que choisir; & c'est comme un parterre de fleurs, dont la dernière qu'on regarde, paroist toujours la plus belle. Premièrement, cecy ne fait pas peu à sa louange, de voir que nous portons envie aux autres perfections; mais que nous sommes épris de la Beauté, si-tost qu'elle se découvre, & faisons gloire de servir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je? nous sommes plus aises de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choses, l'esprit se contente d'une perfection médiocre, sans desirer par exemple, d'estre le plus vaillant ou le plus juste: Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles connoistroient de beau;

elles ne seroient pas encore contentes, si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur pût disputer cet honneur. Ajoutez à cela, que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainsi qu'a dit Philon; & que les plus excellens artisans ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouvrages; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans un certain espace, sans que tout le monde y prétende. Et pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la Beauté; c'est qu'on se sert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choses, & de son contraire pour en marquer le défaut. On a en horreur ceux qui servent & qui cajolent les Tyrans; mais personne ne trouve mauvais qu'on serve ny qu'on adore ce qui est beau, & la beauté regne par le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc une chose si précieuse & si divine, également estimée des Dieux & des hommes, nous ne serions pas excusables si nous n'employions tout nostre esprit à publier ses louanges. Voila à peu près ce que je dis sur ce sujet, laissant à part plusieurs choses, pour ne point ennuyer la compagnie, à cause du long-temps qu'il y avoit que cet entretien duroit déjà.

HERMIPPE. Elle a esté trop heureuse d'oïr de si belles choses; & moy, je te suis trop obligé de m'en avoir voulu faire part.





NERON,

OU

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

*Détroit  
de terre  
entre  
deux  
mers.*

DIALOGUE

DE MENECRATE ET DE MUSONIUS,  
en présence de quelques-autres.

*C'est une espece de Déclamation contre ce Prince ,  
& ce Dialogue semble avoir esté fait de son temps ;  
& par conséquent , n'estre pas de Lucien.*

MENECRATE. **C**E dessein te semble t'il avoir  
quelque chose de l'air de la  
Grèce , que ce Prince affecte tant ?

MUSONIUS. Il eust épargné sans doute beau-  
coup de peine aux voyageurs & aux marchands ,  
& particulièrement aux Pilotes , qui sont long-  
temps à tourner le Peloponèse ; & eust servy à  
la défense & à l'utilité de la Grèce , qui eust  
pû s'entrecommuniquer plus commodément par  
ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous  
faire le recit de ce qui se passa en cette rencon-  
tre , puisque tu t'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'a-  
mour de la Musique , & l'opinion que Neron  
avoit que les Muses ne chantoient pas mieux  
que luy , le porterent en Grèce , pour se faire  
couronner aux jeux Olympiques. Car pour les  
Pythiques , il y croyoit avoir plus de part qu'A-

A a ij

pollon mesme ; & je ne scay s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eust osé chanter ni jouer de la lyre après luy. Ce dessein donc n'estoit pas prémédité de longue main ; mais comme il se trouva sur les lieux , & qu'il vit le peu de distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre , qui est d'environ trois quarts de lieuës , il lui prit envie de se signaler par cet ouvrage , à l'exemple d'autres grands Princes ; qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon , à ce qu'on dit , retrancha l'Isle de Négrepont de la Béocie. Darius fit un pont sur le Bosphore , & Xerxés voulut percer le mont Athos. D'ailleurs , il estoit bien aise d'oüir célébrer ses loüanges : car les Tyrans ne sont jamais si cruelle ni si aveugles , qu'ils ne desirent de faire quelque chose pour le public , ou pour leur gloire. Après avoir donc chanté sur le théâtre de Corinthe , les loüanges de Neptune & d'Amphitrite , avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Mélicerte , il prit un hoyau d'or qu'on luy présenta ; & marchant avec chansons & acclamations publiques , vers le lieu où l'on devoit faire le canal , il donna quelques coups en terre ; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux qui en avoient l'intendance , il retourna dans la Ville , croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il avoit partagé la chose en telle sorte , que son Armée travailloit à ce qu'il y avoit de plus facile , qui estoit de tirer un canal dans la plaine ; & les malfaiçteurs qu'un avoit tirez des prisons , faisoient le reste. Comme on eut travaillé douze jours , il vint un bruit sourd de Corinthe , que les Mathematiçiens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre ; & que

*On, aux  
princi-  
paux  
Mysi-  
strats.*

*O s, of-  
slaves.*

Si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'étoient pas capables d'ébranler la résolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathématiciens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eust pas abandonné l'entreprise; s'il n'eût reçu la nouvelle de la révolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

**MENECRATE.** Dis-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques uns disent; car les autres assurent le contraire.

**MUSONIUS.** Sa voix n'est proprement digne ny d'admiration ny de risée, parce qu'elle n'est ny fort excellente, ny fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est une espece de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Théâtre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il prétend égaler les maistres de l'Art, il se fait mocquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il se balance trop; & quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des pieds. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ny d'haleine, elles luy manquent souvent au besoin.

**MENECRATE.** Mais comment fait-on pour entrer en lice contre luy?

**MUSONIUS.** Il fit mourir un Comédien

*Ou, se  
contourne  
ne comme  
ceux qui  
sont sur  
une scène*

326 NERON, OU L'ENTREPRISE

aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se mocquer de sa voix.

**MENEGRATE.** Comment cela? nous n'en avons rien sçû.

**MUSONIUS.** Cela se fit aux yeux de toute la Grèce, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on n'eust pas accoustumé de représenter des pièces de Théâtre à ces jeux, non plus que de chanter aux jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragédie. Entre ceux qui se présenterent pour luy disputer le prix, estoit un Comédien d'Epire, fort célèbre qui voulut avoir dix talens pour luy ceder cet honneur; ce qui le faisoit crever de dépit, outre que ce Comédien avoit déjà représenté en particulier; ce qui empescha Neron de luy accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il récitoit avec grand applaudissement, il luy fit dire par un de ses gens, qu'il céda cet honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en voulut rien faire, & qu'il redoubla ses efforts avec de grandes acclamations, il fit entrer les Acteurs sur le Théâtre, comme si cela eust esté de la piece, & ces Acteurs l'ayant poussé contre une colonne, luy couperent la gorge avec des tablettes d'yvoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

*Sous la  
Scene.*

**MENEGRATE.** Et après cette action, eut-il l'aplaudissement des Grecs; & remporta-t'il la victoire?

**MUSONIUS.** Cela passoit pour jeu, en un homme qui avoit tué sa mere.

**MENEGRATE.** Il est vray qu'il n'est pas

étrange qu'il ait voulu faire taire un Comedien, après avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des parricides, quoy qu'elle l'eust encore épargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit, avoient tué leur mere pour venger leur père, ce qui avoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MUSONIUS. Tandis que nous parlons un Vaisseau s'ap proche du Port, qui semble porter quelque bonne nouvelle; car tout le monde y est couronné comme dans un cœur de Comedie, lorsqu'il y a quelque chose de bon à annoncer. J'en voy un qui nous fait signe de la main & qui nous crie, ce me semble qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

MENSCRATE. Il est vray, on l'oit plus distinctement à mesure qu'il s'ap proche, réjouissons-nous; mais ne faisons point d'imprécations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à un mort.



D I A L O G U E  
DES LETRES DE L'ALPHABET,  
où l'usage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Fremont d'Ablancourt , neveu  
du Traducteur.

Dialogue Si LE JUGEMENT DES VOYELLES avoit  
de Lu- pû se rendre en nostre langue, avec toutes ses nai-  
sien<sup>s</sup> vetex & ses graces , on n'auroit pas entrepris cét  
Ouvrage. Mais comme c'est une piece pleine de  
jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que  
dans les mots, il a esté impossible de lay donner  
un sens en François en gardant celuy de l'Au-  
teur. Tout ce qu'on a pu faire, s'a esté de profiter  
de son invention, & pour avoir plus de matiere  
de s'égayer, on a fait parler toutes les lettres de  
l'Alphabet l'une après l'autre, devant l'Usage  
& la Grammaire, dont l'un est comme le Juge,  
& l'autre comme l'Avocat General. Du reste,  
cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut  
apprendre plusieurs choses tres-curieuses, tou-  
chant l'Orthographe & la Prononciation.

L'USAGE. P U I S Q U E nous nous sommes as-  
semblez pour oïr les plaintes des  
Letres, & que vous vous estes chargée de les in-  
troduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premiere-  
ment de quelle façon vous voulez qu'elles se pre-  
sentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de  
suppliantes, avec les cheveux épars, & les bras  
étendus

Étendus elles s'abilleront à l'Arabesque ; Si vous êtes en humeur de leur accorder le combat , je les armeray à la Juive ou à la Syriaque ; Si vous les aimez mignardes, je les orneray à l'Italienne ou à la Grecque ; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur , quoy qu'un peu grossières , je les pareray à la Gothique ; Si simples & ramassées, je les accommoderay à la Françoisé.

L'USAGE. A quoy bon tant de mysteres ? Puisque nous sommes en France , & qu'il s'agit d'un différent entre les Letres Françoisés, il faut qu'elles se présentent habillées à la mode du país.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites , de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent ?

L'USAGE. Vous y faites trop de façons ; Ouvrez Huiſſiers ; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de précipation , souffrez que je vous parle des différens de la Prononciation , & de l'Écriture : car cela est nécessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je ſçay les prétentions de l'une & de l'autre. La Prononciation voudroit obliger l'Écriture à représenter aux yeux les choses , de la façon qu'on les prononce ; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Étymologie , elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc décider cette affaire au temps , mon Seigneur & Maître , qui sans craindre personne , fait le procès à tout le monde ? Aussi b-en l'Écriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation , ne pourroit souffrir qu'on luy enlevast un bien dont elle est en possession depuis si

long-temps. L'une & l'autre sont fondées en raisons & en exemples ; mais moy qui ne me fonde ny en exemple ny en raison , j'en uscray comme je le trouveray à propos , & plutôt que de faire de nouvelles loix , j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit au moins permis de parler du genie des lettres , de leur valeur & de leur force.

L'USAGE. Que je suis las de toutes ces pederteries , & que je serois fâché de dépendre de la Science qui m'osteroit tout mon agrément , & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy , que j'ay emprunté de la Cour !

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coutume de haranguer à l'ouverture des Assemblées ! & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez , touchant l'origine des Letres ; comme elles sont passées de Phénicie en Grece , & de Grece en Italie , & comme l'Alphabet n'a pas esté achevé tout d'un coup ; mais qu'on y a ajouté diverses lettres en divers temps , les unes nécessaires , les autres superflues. Je sçay une belle curiosité là-dessus , que vous serez bien aisé d'entendre , qui concerne l'origine des Letres Françoises , dont on est redevable à l'Amour. Car un jeune Chasseur amoureux , n'ayant pas la liberté de voir sa Maistresse , traçoit sur le sable du rivage où la belle venoit tous les jours , la figure d'un javelot ; tournant la pointe du costé où il devoit estre ce jour-là ; & si elle y arrivoit la premiere , elle faisoit à mesme dessein diverses empreintes de son Cor ; si bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils

Comme l'X.  
etc.

ne se rencontraient, ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caractères François, d'où nâquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épioit, si ce n'estoit pour avertir la Nymphé qu'elle se donnast de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un Javelot la pointe en bas, avec un Cor derrière; & lorsqu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derrière, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lorsqu'il estoit nécessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lorsqu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre; mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi nâquit l'S. D'ailleurs, quand cet infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoît sa douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lorsque la Belle rencontroit ces caractères, elle joignoit deux Cors ensemble, qui s'entregardoient, pour l'asseurer que son amitié seroit sans fin, comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à déduire, sont venuës les autres Lettres.

L'U S A G E. J'aime mieux encore cette

B b ij

invention , que je trouve assez spirituelle , que toutes les ennuyeuses eruditions , que vous avez acoustumé de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler , levez-vous A , & dites en peu de mots ce que vous avez à dire.

A. Tandis que l'E ne m'a fait que des injures particulieres , je me suis tû pour ne point troubler le repos public ; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les lettres , je ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si nécessaire aux Consones , qu'elles ne viennent plus sans luy , lorsqu'on les appelle ; & comme le K , pour éviter la tyrannie , se fust donné à moy , il le fit interdire , & fit tant par son credit que l'H , qui me considère un peu plus que luy , ne passe plus que pour une aspiration. Enfié de cet heureux succès , voyant que de toutes les Consones il n'y avoit plus que le Q , qui luy fist teste , il en conçut un tel dépit , que jamais depuis il ne l'a voulu suivre , qu'il n'y eust quelqu'un entr'eux deux pour les séparer. Non content de cela , il se fôure en cent endroits où il n'a que faire ; & parce qu'on n'a borné ny son esprit , ny ses esperances , il a corrompu la Gascogne , & fait dire au peuple de Paris les *édégrez* & les *estatuës*. D'ailleurs , il s'est joint à l'M & l'N , pour me contrefaire avec tant de succès , qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui parle , lorsque l'I ne se trouve pas pour l'en empêcher , encore se moquent'il quelquefois de luy à bon escient , comme on le voit par experience. Que si ces places luy sont deuës , que ne les tient-il en son nom , comme il fait Jerusalem & Bethleem , & quelques autres , sans me donner autant d'ennuy

Bè . Cè , Dé

K ,

Ahc.

Avecque, &c.  
Esprit, espe-  
rance, &c.  
sans é au La-  
tin.

esphere, ef-  
quellasse, &c.  
em, en se  
prononce am,  
an,

Femme, fem-  
dre.  
qui se pronon-  
cent par an.

qu'il m'en peut donner ? Car il ne s'est pas contenté de me bannir de la compagnie des Demoiselles, il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant, quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, je me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vostre audience, qu'encore que ce je fois presque le seul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E se trouvent quelquefois trois ensemble, & que les A ne puissent marcher deux de compagnie ?

E. Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez ; Car c'est vous qui vous entendez avec la prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis vous jouirez seul de tous mes contentemens. Ne pensez pas aussi que pour vous estre joint à l'I, il soit dit que vous boirez & mangerez à mes dépens. Je veux bien que vous sçachiez que je puis seul autant que vous deux ensemble : Toutefois je suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur de nostre ancienne alliance, qui rendoit l'Æ si célèbre.

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour jouir en repos de vos conquestes, ou plutôt de vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy croyons valoir autant ensemble que vous toute seule : Gourmande que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un.

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter pour

*Autrefois on disoit Damoiselle, il y en a qui prononcent encore ennemis.*

*âge,*

*créés.*

*Si on écrivoit comme on prononce, on écriroit constansmans.*

*Il y en a qui prononcent boirais, mangerais.*

*Feste se prononce faistes.*

*Mets ville, mets verbe & mets de table, mes pronom, mais, particule adverbative & mais, il n'appartient mais.*

*On prononce  
pléins & af-  
feres.*

le bien public, qu'on püst regler de telle sorte vos differens, que vous n'eussiez rien à démêler l'un avec l'autre, & que chacun eust son partage séparé. Mais puisque cela ne se peut, je suis d'avis qu'à l'avenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut perdre ses plaisirs & ses affaires.

*Nez, prenez,  
&c.*

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I, pour faire un E, tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aller plus en compagnie, si ce n'est dans châlons, & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles.

*Joab, Moab.*

B. Quel ordre y peut-il avoir dans l'Empire des Letres, si la seconde personne de l'Etat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si j'étois mort; on me fait perdre mes debtes; on empesche mes sujets de me rendre leurs debvoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier jour de la semaine. Il n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'obtenir ma place; & je ne voy point d'autre moyen de le réduire, qu'en luy ostant le soubçon que je veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vostre bonté, que j'espère que vous augmenterez ma dignité,

*On retranche  
le B de tous  
ces mots, &  
de Fevrier &  
de Samedi  
On prononce  
presque les  
uns comme  
s'il y avoit  
un P, & les  
autres comme  
un B.*

plûtost que de la diminuer.

**LA GRAMMAIRE.** Si j'en suis cruë, on vous châtierra très-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Etat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plûtost par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la dernière lettre; & que s'il y a quelque prérogative, c'est aux voyelles à y prétendre, & non pas à vous.

**L'USAGE.** Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy est légitimement dû, sans qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Défendons en outre très-expressément au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B prétend, il se contentera de faire B-carre, & B-mol.

**C.** N'est-ce pas une grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persécuter en tous lieux? Je ne puis faire de leçon, sans estre accompagné d'une cedille; Je crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me desarsonne; & qu'après m'avoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le T d'autre costé, me fait perdre patience; il ne me peut souffrir en devotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Propheties, qui me promettoient que je serois un jour remis en auctorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans une mesme syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Après m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bien-facteur; & je n'auray plus si on l'en croit, que

*On n'est point obligé de mettre de B, qu'aux endroits où il se prononce & se fait sentir.*

*Termes de Musique.*

*C'est ainsi qu'on ne met la virgule, qu'on met sous le c, pour montrer qu'il a le son de l'S.*

*On l'écrivait maintenant sans c. Bienfaiseur.*

les bien-faictres. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si je l'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractère, qu'ils portent assez souvent sur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conserver mes sujets, & maintenir ma jurisdiction; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q, qui me veut empescher de paroistre avecque luy en publicque; & après m'avoir défendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique: si je le laisse faire, il m'enlevra Senecque avecque toute ma Bibliothecque. Je demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me ronger ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & je seray réduit au bissac. Mais avant que cela arrive, je perdray le Q, où je le reduiray à quia.

S. Quoy que ce me soit une chose fort penible de me tenir debout, à cause de ma taille, je ne laisseray pas de me lever pour dire un mot en ma défense. Quand je ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnoistre, que de les souffrir parmi les François, & en cent autres lieux où je ferois fort bien leur charge; Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passe-volant.

L'U S A G E. Il est ordonné au C de s'acompaner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de

*Un croissant;  
Il n'y a que  
les Ques,  
qui pronon-  
cent ou écri-  
vent ces mots  
avec un c.*

*En un mot;*

*Ces mots  
commencent  
à s'écrire  
sans c.*

*Ce ille est un  
mot Espagnol.*

*C'est qu'il ne  
s'y prononce  
pas.*

*P*Afrique; mais défenſe à luy de ſe montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bannir de la République.

*D*. J'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chaffé de plufieurs lieux. Quoy qu'on en veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la ſeureté des Marchands que je les acompagne, particulièrement quand ils ſont ſeuls; Que ſi lorsqu'ils ſont en compagnie on me rejette, pour le moins que le *T* n'en profite pas. Car j'ay ſujet de le craindre voyant ſes autres ufurpations. Il prend ſi bien ſon temps, quand je ſuis ſuivy d'une voyelle, qu'il ſe vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait ſentir. Ainſi, l'on ne me confidere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a concluſ ſans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, ſans conſiderer qu'on ne ſçaura plus à l'avenir ſurquoy former les féminins; car ſi de vert on a fait verte; peut-eſtre qu'un jour, de gaillard, on fera gaillarte. J'ay tâché par droit de repreſaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenante; mais je ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on continuë à me retrancher par tout, comme les beaux Eſprits ont commencé, on me contraindra de paſſer le reſte de mes jours en adverſité.

*L'U s A G B*. Lorsqu'il y aura trois conſones à la fin des mots, nous enjoignons au *D* de ſe retirer; & entendons auſſi qu'il ait à fortir des lieux inconnus à l'oreille, ſi ce n'eſt à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroître, pourvû qu'il ne die mot.

*E*. On voit par les diſcours de l'*A*, l'averſion

*On commence à les écrire au pluriel ſans d.*

*On prononce icy le d. comme me un t.*

*A job er, a juger, &c. ſans d.*

*Harars ſans d.*

*Pied nud, le d ne ſe prononce point.*

que mes Compagnes ont pour moy ; quoy que je ne leur aye jamais donné aucun sujet de me haïr. Car bien loin d'entreprendre sur leur juridiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croit pas m'avoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enlevé boîte, coëse, miroïer, & feint fort souvent que je ne suis pas auprès de luy. L'V ne m'épargne pas davantage, de sorte qu'il n'y a point de seureté pour moy, de m'en aprocher. Voila comme toutes les voyelles s'éforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste ; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot sans me manger, si je ne suis armé d'un accent. Quand je suis placé aussi avantageusement qu'elles, je ne les crains pas ; & je m'en vengerois bien ; si le T, sans aucune raison, ne se venoit point mettre entre-deux. Car si je ne leur rendois alors la pareille, je les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées, ou elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & j'en eusse fait de mesme dans les pronoms, s'ils n'eussent eu la discretion, pour éviter mon impetuosité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas jusqu'aux consones, qui ne me mangent entr'elles, sur tour quand je parle de ma grand-mere ; & j'ay grand peur qu'elles n'en demeurent pas là ; car elles ont bien des imaginations extravagantes, qui me regardent.

*En cet endroit les voyelles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E, que n'eust esté que l'S & le T, se mettant ensemble, firent St, &, elles ne ven-*

*Aimer, paré-  
tre, se pro-  
noncent com-  
me émer, & a-  
restre.*

*On écrit,  
boîte, coëse,  
miroïer.*

*suis, sureté.*

*d'un pour  
de un.*

*dira-t'elle.*

*l'épée, pour  
la épée.*

*mon Etoile.  
l'E ne se pro-  
nonce point en  
des, les &c.  
quand une  
voyelle suit.*

loient pas se taire ; car toutes les autres consonnes n'a-  
soient parler sans leur permission. Le bruit étant ap-  
paisé, l'A répondit en cette sorte pour le reste des  
voyelles.

A. Si l'on n'étoit persuadé de nôtre innocence,  
nous nous défendrons aisément du crime dont  
l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nôtre justi-  
fication que chacun sache que c'est un gourmand  
qui se mange lui-même, sans aucun respect pour  
l'h, qui se met souvent entre-deux, pour l'en em-  
pêcher. Ainsi, ce pauvre hebeté se détruit par sa  
gourmandise.

*l'e & l'h se  
mangent i'y.*

E. Vous faites bien pis avec vostre amie, car  
vous n'épargnez ni a, ni o, ni n.

*m'amie se dit  
pour mon  
amie.*

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Poli-  
tique d'abaisser ceux qui s'élevent trop, & de re-  
dresser ceux que panchent à leur ruine, ainsi l'U-  
sage, à mon avis, devoit retrancher une partie  
de l'autorité de l'E, pour en faire part aux au-  
tres voyelles, parce que toutes quatre ensemble,  
ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses de-  
meurent en l'état qu'elles sont, jusqu'à ce qu'il  
y soit pourvû.

F. Comme je suis la premiere en Fidelité, je  
trouve fort étrange qu'on m'ôte les clefs, & qu'on  
me veuille couper les nerfs ; car après cela, com-  
ment pourrois-je atteindre les cerfs à la course ?  
Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'a-  
voit faite de bannir le Ph, afin d'étendre les bor-  
nes de mon Empire. Jusqu'ici il m'a toujours dé-  
fendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, &  
il ne veut pas même que j'aspire à Philis, quoy  
qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté  
aussi sévère, jamais l'V ne se seroit mis en posses-

*On prononce  
ces mots sans  
f.*

*l'f.*

*Ces mots ont  
un é au sin-  
gulier*

tion de toutes les veuves, tant recreatives que re-  
batives ; cependant , comme j'ay vû qu'elles  
l'aimoient plus que moy , je luy ay cédé tout ce  
que j'y pouvois prétendre.

*C'est qu'il  
vient de  
Grece.*

P. Quand une longue possession ne seroit pas  
un juste titre , après nous avoir fait traverser  
tant de Terres & de Mers , debité tant de beaux  
Apophtegmes , & enrichy ce país de tant de  
Phrases & de Paraphrases , il semble qu'il y  
auroit de l'inhumanité à nous separer de la  
compagnie de *Phylis* & de *Philomele* , puisque  
nous sommes de mesme contrée , & que nous  
avons jusqu'icy couru les mesmes aventures.

L'USA CB. J'ordonne que l'on conserve le Ph  
le plus qu'on pourra ; mais du reste , quand on  
veut s'établir en un país , il en faut prendre l'ha-  
bit & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement , il y a de  
l'injustice d'oster les mots Grecs au Ph ; mais  
quoy , l'Usage fait ce qu'il luy plaist.

*Tumeau, &c.  
pour gemeau,  
connoisse pour  
counoissance,  
soin sans g,  
&c.*

G. Je meriterois bien quelque privilege , moi  
qui marche à la teste de la Grammaire ; mais je  
suis si malheureux , qu'il n'y a que moi qu'on  
retranche du commencement , du milieu & de  
la fin des mots. L'I semble n'avoir changé de  
nature , & ne s'estre fait Consone que pour  
m'enlever mon bien. Il n'est pas jusqu'à l'N  
qui ne me persecute , & qui ne m'en oste une  
partie ; mais ce n'est pas à moi seul qu'elle fait  
injure , car après avoir décredité le T , & l'a-  
voir empesché d'estre reçu aux emprunts , elle  
veut chasser le C de son banc , & bannir le D  
du rond de la terre.

*sans r.  
Le c ny le d  
ne se pronon-  
sent point icy.*

C. Quoy que vous puissiez dire en ma fa-

veur, je ne puis m'empêcher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez; Car après avoir fureté mes clapiers, & revelé mes secrets, vous avez voulu, par une cruauté sans seconde, me tuer avec un canif, pour me voler mes Patacons, & cependant chacun sçait comme je tâche de vous oster le joug.

*Glapiers, secrets, canif, Patacons.*

*On prononce joug.*

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainsi que le B & le P, le D & T, il y a toujours entr'eux quelque différent, qu'il faut tâcher de regler, pour empêcher la confusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celui du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'il se puisse pourtant prévaloir de témoins & de reconnoissances, pour atenter sur le sang & le rang du G.

*Autrefois on écrivoit témoins & reconnoissances, maintenant on oste le g.*

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Lettres, si je n'y possède rien, il sera toujours tres-petit à mon égard. Qui est-ce qui peut plus légitimement que moy aspirer aux Honneurs? Et cependant, quand j'y suis, on ne veut pas que je parle. On en use ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre je me suis tellement enrouée qu'on ne m'entend plus; Les voyelles entr'elles ne me content pour rien, les consonnes me rejettent; & j'ay beau dire la vérité, l'on ne veut plus prendre de mes Almenacs. Ainsi, je ne suis presque plus que dans la bouche des affligés. Quand je considère tous ces outrages, je ne puis m'empêcher de vous prier de m'accorder mon congé; & je croy

*C'est qu'elle ne s'y prononce point.*

*sans h.*

*Helas.*

que le K est sur le point d'en faire autant.

K. En effet , puisqu'on ne fait plus cas de moy , & que toutes les fois que je me suis voulu plaindre , on m'a renvoyé aux Kalendes Grecques, je suis résolu de quitter la France, pour m'établir au Septentrion, où j'aurai part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'après m'avoir voulu bannir , on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a parlé de se défaire du K : Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en délibération, on a été retenu par quelque considération importante. Pour moy, je suis d'avis, que pour le moins on le garde pour les Rébus, où il fait un tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; & commandons au K de vuidier tout présentement de l'étendue de l'Alphabet.

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Juge d'ordonner que l'Y suive le K, puisque je feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nôtre país. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les prétentions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Alemagne.

Y. Je m'en vais vous montrer deux chemins par où je prétens me sauver; Premièrement, je suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'avoit, on y trouveroit à redire. Après, on ne me prendra jamais pour une consonne; au lieu que cela arrive à ma Patrie devant toutes les voyelles; & sans cela, il y a long-temps qu'on se seroit fait un jeu de

On écrivoit  
au:resfois  
Espagne, &  
Allemaigne.

m'arracher les yeux. Pour le moins, comme je ressemble à un verre, que l'on me conserve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il est juste de le conserver, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouvoir, & permettons néanmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, jusqu'à ce qu'on ait renvoyé l'autre en son pais; mais il ne luy faut pas faire ce déplaisir de le bannir tout d'un coup.

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus civilement; car s'il arrive qu'il passe devant moy, il me mouille en un clin d'eui, & s'il arrive qu'une de mes sœurs vienne à mon secours, fût-elle accompagnée d'une voyelle, il nous mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la consideration de nous épargner dans la ville, & en quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procès que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que j'avois pris pour Juges, disans que je faisois la Belle ne me laisserent presque que les Bals, les Eventails & les Parasols; Il s'est tellement enorgueilly de sa victoire, que non content de m'avoir rogné la robe jusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & je ne sçay comment l'on peut souffrir

*On appelle une I mouillée quand l'i se prononce avec.*

*L'I ne se mouille point icy.*

*Où l'u exciud l'I, hors mis en ceux cy, & quelques autres comme navals, tals, nuls.*

*Les ux dont on bannit l'I dans sa prononciation.*

*On en a re-  
branché une.*

qu'estant fidele & utile , comme je suis , je ne  
bate en ces lieux-là que d'une L.

*col cou.*

*bel homme.*

L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de  
l'L , nous ordonnons , en confirmant la Sen-  
tence des Consuls , que l'V se servira des plu-  
riels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu  
qu'il empiète sur les singuliers au préjudice de  
l'L , nous voulons pour la dédommager , qu'il  
ne puisse jamais passer pour *Beau* , devant une  
voyelle.

*Côme.*

*sans eat.*

M. S'il estoit honneste de se louer soy-mes-  
me , je pourrois dire sans vanité , que j'ay plus de  
tendresse que personne pour mes compagnes,  
puisque j'ay resolu de souffrir plutôt toutes  
choses , que de me plaindre. Toutefois, pour ne  
paroistre pas insensible en un jour de Plaintes ;  
je demande qu'on ait à retrancher les abrevia-  
tions. Car c'est une chose bien rude , de voir  
qu'on me coupe deux jambes à tout propos , &  
qu'on se contente de mettre la troisième en po-  
tence , pour me dessigner ; sans parler de ma sui-  
te , qu'on retranche ordinairement dans les ad-  
verbes , pour avoir plutôt fait. C'est bien peu  
respecter celle qui marche devant les Magistrats ;  
qui fait la majesté , les merveilles & les mira-  
cles ; sans qui il n'y auroit ni hommes , ni fem-  
mes , ni animaux , & sans qui le monde mesme  
ne seroit point.

*M.  
Mr Me.*

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans  
ses interests. Sans les abreviations vous ne fe-  
riez pas toute seule , mille , comme vous fai-  
tes ; ni Monsieur & Madame avec une R & un  
E ; vous meriteriez un chastiment exemplaire  
pour une si injuste plainte.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun  
avec

avec les autres Législateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde ; Neantmoins elles diferent en cecy, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au peuple. J'ordonne pourtant, à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abreger les M, ny leur suite, si ce n'est lorsqu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lorsqu'un supérieur agira avec un inférieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité.

*Mon, r. ou  
Mr.*

N. Si je me leve avec tant de précipitation, c'est pour épargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay toujours eue pour le P & pour le B ; cependant, toutes les fois que je me presente pour en aprocher, cette presomptueuse se prévalant de ce qu'elle a trois jambes, & que je n'en ay que deux, acourt & prend ma place ; & sous mon nom, jouit d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre aimée ? Non, non, sçachez qu'ils ne vous peuvent souffrir ; & que ce que j'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si je ne travaillois que pour satisfaire à mon ambition, je ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empeschez de paroistre en Automne, & vous vous atribuez à vous seule les Colonnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus ; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez-vous vous exenter de luy en faire ? & croyez-vous que ce soit un boh moyen pour me donter, que de

*On prononce  
n pour m  
Exempter &  
donter s'écri-  
voient autre-  
fois avec un  
p & l'm en  
ces deux mots  
se prononce  
comme une n.*

## 340 DIALOGUE DES LETRES

nous chasser tous deux d'une place. Ou vous ne pourrez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, si vous ne me laissez avec luy.

N. Je ne vous en oste pas encore à demy ; car vous estes inutile en cent endroits. Qu'avez-vous que faire de paroistre, ou de parler ? Si j'en étois cruë, on vous osteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faim

LA GRAMMAIRE. Le diférend de ces deux lettres auroit besoin d'un grand éclaircissement ; mais je me contenteray de dire, que la conformité qui se rencontre dans la fin de la prononciation de l'M, & le commencement de la prononciation du B & du P, est cause de l'étrouite union de l'M devant ces deux lettres. Ainsi l'N ne peut en cette rencontre tenir la place de l'M, à moins que d'oster le P à mesme terme que l'M, & les exenter tous deux.

L'USA CE. Atendu que les deux lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pouroit causer entr'elles quelque froideur ; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empescher l'N de se mettre devant le B & le P. D'autre costé, l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M & du P, pourveu qu'elle en use sans présomption, & sans rien atenter sur exemption ny redemption, sur indemniser ny indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom ; & que l'N conservera les Colonnes, avec esperance d'avoir bientost l'Autonne aussi toute seule.

O. Quelque forte que soit une amitié, il survient quelquefois des accidens si impté-

En se pronon-  
ce icy.

veus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'affermir & à luy faire jeter de plus profondes racines. J'espère qu'il en arrivera de mesme dans le fâcheux démeslé que je suis forcé d'avoir avec mes sœurs & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les jours, pour conserver son bien ? Je supplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de *Laon* & de *Craon*, & de ne pas manger tout seul les *Paons* & les *Faons*. Outre cela, je voudrois bien qu'il ne se joignist plus à l'*V*, pour me contrefaire. Pour l'*E*, il s'est approprié tout ce que nous avons en commun ; & je ne suis plus auprès de luy qu'un *O* en chiffre. Il a fait pis ; car il m'a osté ce que je possédois sans luy ; & je n'oserois plus paroître avec l'*I* ; car on ne me pourroit plus reconnoître. S'il continué, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ni *Foy*, ni *Roy*, ni *Loy*. L'*V*, d'autre costé, m'oste *Tolose* & *Cologne*, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouvoir maltraiter impunément, on m'empesche d'aller en compagnie ; mais il me semble qu'on me le devrait bien permettre, pour résister à tant d'ennemis. Cependant, lorsque de deux *O* on en a osté un, pour empescher son compagnon de courre après, on l'arreste avec un accent.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourvû que vous fassiez restitution de vostre : Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviere de *Saone* ; partageons ensemble le mois d'*Aoust*, & ne vous faulez pas tout seul à mes dépens.

O. On auroit grand tort de me faire passer

*On les prononce sans o.*

*au, fais o.  
vœurs, caurs,  
&c. de fleurs,  
& pleurs, on a  
fait fleurs &  
pleurs.*

*On prononce  
paroître, re-  
connoître.*

*On prononce  
Toulouse,  
Cologne, &c.*

*oïe, contrôie.*

*Il n'y a que  
l'O qui se pro-  
nonce en ces  
sorts*

pour estre de mauvaise conscience, vû que de toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy !

**LA GRAMMAIRE.** L'Etymologie a intérêt de maintenir l'O dans la plupart de ses demandes. La Prononciation d'autre costé, n'y veut pas consentir ; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

**L'USAGE.** L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout autant ; il empiete sur l'I, quelque soigneux qu'il soit de se défendre ; Il empesche l'E de s'asseoir, & il a voulu enlever à l'V la Nonrice. C'est pourquoy j'ordonne que les choses demeurent en l'état qu'elles sont jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuera ses bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y passe que pour un zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi nécessaire que les autres ; & a cet avantage par dessus eux, qui n'est par sujet à division.

**P.** Tant qu'on ne nous a défendu que les Juleps, les Sirops & les Pifanes, nous nous sommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous nous trouvions aux Noces, nous nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptesme, non pas seulement une paire de sept Picauques ; & à un besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay jamais vû une telle cruauté ; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir toujourns renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

**L'USAGE.** Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop

*On prononce  
soigneux, sans  
i, assoir, sans  
e.*

*Nonrice à Pa-  
rim, sans u.*

*Tous ces mots  
se prononcent  
sans p.*

*sans p.*

rude ; qu'il sera mesme permis de le rejeter en quelques-uns ; & que cét Arrest sera mis promptement à execution.

Q Seray-je toujourns precedé d'un C & suivi d'un V ? ne me verra-t'on jamais au milieu d'un mot , qu'avecques ces deux gardes ? Pour me défaire de ces importuns. Puisqu'on a renouvelé l'arrest contre le K , je demande part à sa confiscation. Car il me semble que Kalendrier & toute la Kyrielle me seroient mieux qu'au C. Je voudrois aussi qu'on luy défendit de contre-faire ma voix , quand il est question de cerceuil & de ceuillir , & de se joindre à l'H , pour m'empescher de paroistre dans la Chersônes , chez Andromache & ailleurs , quoy qu'on m'y entende.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous Q. je me souviens très bien du juste sujet, qui nous porta à vous renfermer entre une consonne & une voyelle , pour conseiller à l'Usage de vous en tirer. Au contraire , je demande qu'il soit enjoint tout de nouveau à ces deux lettres, qu'elles ayent à executer exactement l'arrest.

L' U S A G E. Permis au C de s'éloigner autant qu'il le pourra du Q ; & à l'V , de le quitter quelquefois à la fin des mots. Ne pourriont toutefois abandonner le Q en mesme-temps tous deux , à moins que de laisser ce maistre coq dans les lags. D'autre costé nous permettons au Q de paroistre dans la Querpersonne , chez Andromaque , & mesme dans Dunquerque. Mais nous luy défendons très-expressement de s'entremettre des affaires du K , ni de rien prétendre à sa dépouille , sur peine d'estre traité comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement afoiblie en diverses occasions, & sur tout à la fin des mots qu'on ne m'entend presque plus aller ni venir. Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & si je n'en ay pû venir à bout.

*E'ne se prononce point aux premiers, mais aux derniers.*

*Et ne s'y sent presque plus.*

L'U S A G E. Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la négliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; je prétens bien renverser toutes leurs écritures; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coutume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couvrent d'un accent, de crainte de m'aprocher? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que je leur fais de me mettre entr'elles, pour les empêcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouve que j'aye tort de le faire, je me condamne, mais comme je me soumets, il faut que les autres en fassent autant; & si l'on m'en croit, on commencera la réformation par le bannissement de l'H, un accent suffira pour marquer où il faudra aspirer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une mesme chose, ce sera assez de retenir le C; Et puisque nous devons estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double; & renvoyer en Grece l'Y & le Z; pour décharger l'Alphabet de ces lettres superflues. Mais pour faire voir que je plains moins mes peines que mes paroles; je suis presté à faire la fonction de l'X &

*Sans s.*

*On met quelques uns une s entre deux mots, pour adoucir la prononciation. Va. s. y.*

du Z ; & si je n'en puis venir à bout , j'appelleray le C à mon secours. *Rançon.*

Z. Je tiens que de toutes les lettres , il n'y en a point de plus dangereuse que l'S , non seulement à cause qu'elle a la figure & les siffemens du Serpent , mais à cause qu'elle se glisse comme luy , & se va mettre entre les mots où elle n'a que faire. *avant hier.*  
D'ailleurs, elle se change en deux ou trois façons, sans aucune consideration du C , ni de moy , ni du Zele que l'on a pour vôtre service. Aussi bien-tôt de lui acorder ces demandes , il lui faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliroient fort bien sa place ; & lors qu'ils ne le pourront faire , je ne leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent ; mais il faut bien que j'en aye la prudence , pour souffrir toutes ces injures : & sur tout du Z , tourné comme il est.

L'USAGE. Nous permettons d'oster l'S des lieux où ne la sent point , pourvu qu'on marque l'endroit de quelque accent , jusqu'à ce que l'œil y soit accoustumé ; Et pour la punir de ce qu'elle se foure aux endroits où elle n'a que faire , nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pouroit revenir. *Elle sonne comme un Z en ces lieux là.*

T. Il est bien difficile d'aquerir beaucoup d'amis , sans faire des envieux. Tandis que je fais tout ce que je puis pour tenir les autres en paix , & que je m'intrigue assez heureusement entre les voyelles , pour leur servir de liaison , les consones en sont envieuses ; & l'S ne marche point avec moy qu'elle ne me fasse taire , & évanouïr à tous momens. *dira t'on ? sans r, ou de moins il ne s'y sent point.*

L'USAGE. En consequence de ce qui a esté

ordonné, qu'il n'y aura plus que deux consonnes à la fin des mots. J'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, sans que cela puisse préjudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont intérêt à les conserver.

V. A considérer ma condition dans une partie de l'Europe seulement, je ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle, & de consonne; & la pluspart des diphthongues ne se sçauroient passer de moy. Il faut que je me radoucis-se la veüe, & que je me fortifie à la vertu. Les uns me prononcent V, les autres Ou; Ceux-cy font de moy un B, ceux-là un G. Il y en a qui me font servir d'F, & d'autres qui me mettent double, pour me faire passer pour ce que je suis. Cependant, sans considérer en combien de façons je suis utile, ou me traite si fort en cadette, à cause que je suis la dernière de mes sœurs, que dans la crainte qu'on a que je ne quite la fin d'une syllabe, pour me mettre à la teste de celle qui suit, on a toujours les deux points levez sur moy.

L'USAGE. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux points ne se mettront plus sur luy, mais sur la voyelle qui le suit.

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors qu'elle dit que je suis une lettre superflüe. Je sers de C à excellent, de deux C à exécuter, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge, de deux SS à soixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxième; sans parler du Phénix, où je suis en ma propre signification, & du Cardinal Ximenés, où je sers de Ch. Et après cela, il faut qu'un pauvre serpent me traite

temps,  
champs,  
doigts, &c.

Gualtéris  
pour Gualté-  
ris, Vieffin-  
gue pour  
Flessingue,  
Vveimar  
pour Veimar.  
connüe  
pour montrer  
que c'est celle  
qui suit qu'il  
faut détacher.

On prononce  
exceller, ec-  
cé. us. r,  
exemption,  
Sainctonge,  
soixante,  
fluxion,  
deuxième,  
Chimenés.

traité de superflûé? Bien loin de me retrancher, on devroit souffrir que je fusse toujours en action; Car que deviendroient sans moy les Xerxés, les Xenophons, & les Alexandres.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le moyen de les faire subsister sans vous. A-t'on jamais vû une insolence pareille à la vôtre? Vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en défendent.

X. Hé bien qu'on me fasse mon procès; le mieux qu'il vous puisse ariver, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir être deux à faire la fonction d'une lettre superflûé? D'ailleurs, comment garderez-vous la médiocrité, qui est nécessaire en cette occasion, vous qui vous haussez & baissez sans cesse, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire? Vous ne m'empêcherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numériques.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs, vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diverses façons de compter fussent inventées, on ne comptoit que par ses doigts, dont chacun faisoit un; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt qui le suit, qui font une espèce d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venuë l'X.

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & mesme à la fin des mots, pourveu qu'elles soit là sans se faire trop sentir. Mais hastons-nous, le temps presse.

LA GRAMMAIRE. C'est fait; car l'Y & le Z n'ont rien à représenter que ce qu'ils ont déjà dit.

par un  
c.

Feux,  
cōme s'il  
y avois  
une s.

348 DIALOGUE DES LETRES, &c.

L'USAGE. Si cela est, avant que de finir cette Assemblée, je veux dire un mot aux Lettres, comme ami, après les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc, belles lumières des Esprits, Elemens de la parole, sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus précieux. C'est en vous qu'ils trouvent la seureté de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen, on passe à couvert à travers les ennemis. Vous sçavez le secret de fasciner la veüe des jaloux, & de tromper la garde la plus fidele; De vostre petit nombre sont nez, comme par miracle, un million de mots differens: Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les dépositaires de la Verité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusément la naissance du Monde, & les plus belles actions ensevelies dans les ténébres de l'Oubly.





S U P L E' M E N T  
DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du second Livre de cette histoire, qu'il alloit décrire en suite les merveilles qu'il avoit vûes aux Antipodes, & eela ne se trouvant point, soit que les Livres ayent esté perdus ou autrement; il a pris envie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de se jouer à son exemple, en des aventures étranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ny dans la Nature, il n'a pas crû le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction meslée avec le plaisir.

LIVRE TROISIEME.

- I. Description de la République des Animaux.
- II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix.
- III. Passage de Lucien aux Antipodes.
- IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages.
- V. Pacification, par l'entremise de Lucien.

**L**E plus résolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre Vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perdue; mais après nous estre consolez du mieux que nous pûmes, les uns allumerent du feu, les autres se répandirent le long de la coste, ou entrèrent

I.  
Description  
de  
la République  
des Animaux.

350 SUPLE'MENT DE L'HISTOIRE  
avant dans le pais pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui estoient allez à la découverte, rapportèrent que le pais estoit cultivé & rempli de toutes sortes d' Animaux dont plusieurs leur étoient inconnus, mais qu'ils n'avoient point vû d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonez, c'est qu'on voyoit d'un côté des Agneaux paître parmy les Loups, de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes: icy des Cygnes se jouant avec des Serpens, & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites, ariverent des Singes vêtus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouver : Ils portoient chacun sur le poin un Perroquet qui leur servoit de Trucheman, & parloit bon Grec, sans quoy l'on n'eût pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, pour obeir aux ordres du Prince, nous nous acheminons vers le lieu où il étoit, & aprenons d'eux en chemin, Que nous étions dans l'Isle des Animaux, qui dependoit du vaste Empire des Fables, Qu'elle estoit environnée de celle des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres semblables, qui relevoient toutes de la juridiction des Poètes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cét Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petits Contes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le plus

grand crime estoit de raconter deux fois une mesme chose; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissast son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour; mais qu'on se retrouvoit presque toujours ou égaré ou corrompu. Que la République des Animaux étoit gouvernée par le Phénix, & que celuy qui regnoit alors, avoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naistre, & n'avoit jamais vû d'hommes: Que sans cela, on ne nous auroit pas soufferts plus long-temps dans l'Isle, parce qu'il leur estoit défendu très-étroitement par leur Legislatteur, d'avoir aucun commerce avec ceux de nostre espece, sur peine de retourner en leur premiere servitude; Que ce Legislatteur étoit un petit bon-homme tout contrefait, qui n'estoit guere diferent d'un Singe pour la figure; mais au reste d'un savoir & d'une connoissance admirable: Que c'estoit luy qui les avoit établis, policez & rassemblez de toutes les parties du monde, & qui leur avoit enseigné à s'entraimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'avoit jamais pû aprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiseaux: Que les Singes, comme ils sont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, avoient appris de luy l'art de se vêtir, & une partie de ce qu'ils avoient vû faire aux hommes: Qu'ils avoient bâti le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondelles, cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remuer, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui avoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ, & la ferroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en

avoit besoin: Que cōme il n'y avoit point de société sans quelque Religion, ils adoroïent tous le Soleil, & que le Phénix qui luy estoit consacré, avoit joint à la Royauté le Sacerdoce, & se brûloit luy-mesme sur son Autel, servant & de Prêtre & de victime: Qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque reverēce pour les autres Astres; Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix l'Estoile de la Canicule: Qu'Esope (car c'est ainsi que se nommoit leur Legislateur) se voyant forcé de les quitter, avoit étably pour Roy le Phénix, comme le plus propre à cēt honneur, parce qu'il estoit unique; & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres civiles, que l'ambition des Grans, & le desir de regner, ou le dépit & la jalousie ont coûtume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il vivoit plusieurs siècles, on étoit exempt par là des révolutions, que causent dans les Empires le frequent changement de Monarques; Que pour se décharger des soins de l'Estat, il avoit étably divers Animaux sur chaque espece qui les gouvernoient sous son autorité; car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conserver sa majesté, ou pour quelqu'autre raison: Que les Singes lui servoient d'Officiers & de Ministres; les Tigres & les Lions de Soldats; les Oyes & les Chiens, de garde & de sentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin: Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique; il avoit besoin de se purger de tems en tems, à quoy les Cignognes sont fort adroites: Que les Licornes faisoient l'essay devant lui, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins; & qu'enfin tous ses Animaux vivoient en

*Elles se  
donnent  
des lavemens.*

paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proye, dequoy vivent-ils ? leur dis-je. Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande, car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne ; lorsque les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse tant qu'ils meurent ; & tous les jours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui sont morts ; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeûner : Et lorsqu'ils ne peuvent supporter la faim, ils vont dans les pais étrangers, & sont nommez à cause de cela Oiseaux de passage.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Phénix, qu'il étoit déjà nuit. Il estoit dans une grande sale toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & d'autres insectes lumineux, qui étoient atachez au plancher, ou qui voloient par l'air, comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la vouîte étoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des Hirondelles ; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayerent d'abord ; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Phénix posé sur un Trône d'or enrichi de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchassé des pierreries ; Mais de tout son Trône,

rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il lui en donnoit; car il avoit le cou d'or, les aîles de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit un Astre étincelant sur la teste. A ses côtez étoient rangez en forme d'Amphithéâtre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout diférens, mais d'une beauté merveilleuse; sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas étoient une infinité de Pâons qui faisoient la roüe à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le Priace nous envoya complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent nôtre langage. Lors nous fûmes près de lui, après lui avoir fait la réverence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Trône, que nous étions les bien-venus; & qu'ayant sçû nôtre arrivée, il avoit été bien aise de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns des Officiers, afin qu'on ne nous fît aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nôtre voyage, & témoigna d'estre fort surpris au recit de nos aventures; Mais parce qu'il étoit temps qu'il se retirât, il nous congedia, après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son Palais, & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificences. Nous n'eûmes pas plûtost pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreil-

les, & nous rompoient la teste d'un infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tar-  
doit que je fusse seul, pour m'entretenir à mon  
aise des merveilles que j'avois veues, & je sou-  
pirois déjà après mon retour en Grece, pour  
avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes con-  
duits en nôtre appartement par les mêmes Am-  
bassadeurs qui nous étoient venus recevoir, &  
le trouvâmes meublé d'étoffes exquisés, filées  
par des vers à soye, & tissues par les araignées;  
de sorte que l'ouvrage en étoit tres-ingenieux  
& tres-délicat. Si-tôt que nous fûmes arrivez,  
on couvrit pour le souper, où nous fûmes ser-  
vis magnifiquement de toutes sortes de mets,  
& mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient  
que comme des pelotons de graisse. Nos Am-  
bassadeurs prirent place avec nous; mais les  
Perroquets se percherent deçà & delà, au des-  
sus de nos testes, où l'on leur donnoit à man-  
ger de tout ce qu'il y avoit sur la table, com-  
me l'on fait aux enfans; mais ils aimoient  
particulierement le pain trempé dans du vin.  
Pendant le repas, il y avoit des Singes acou-  
trez en Charlatans; qui faisoient cent tours de  
passe-passe, & avoient avec eux des petits  
chiens qui contrefaisoient les soldats, avec l'é-  
pée au côté, & la pique sur l'épaule, passaient  
à travers des cerceaux, marchoient sur des bâ-  
tons, sautoient pour l'amour des Dames, fai-  
soient plusieurs galanteries semblables. Après  
souper les Pies danserent un Baler, où elles imi-  
toient le saut des Gruës, passant l'une dans l'au-  
tre avec une adresse & une agilité admirable.  
Les Rossignols firent le récit, & les Serrens le  
concert.

O. 10-  
1625

II.  
*Homma-  
 ge des  
 Ani-  
 maux.*

Le lendemain dès le point du jour nôtre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix ; qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle ; Il étoit à l'entrée de son Palais pour les mieux recevoir , & pour en faire la revue avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant , qu'à toutes les portes du Palais il y avoit un Chien en sentinelle ; & un Oye sur chaque fenêtre , avec un Aigle au haut du donjon , pour découvrir de plus loin ; & on les relevoit d'heure en heure , autant la nuit que le jour. Sitost que nous fûmes arivez , le Phénix nous fit assoir auprès de lui sur des sièges. Il estoit environné de tous les Animaux de sa garde , & de tous les Oiseaux de sa suite , comme le jour précédent. Après que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la cérémonie , avec grande satisfaction , de toute l'Assemblée , qui estoit charmée de la douceur de son éloquence ; on vit venir de loin les Oiseaux en magnifique apareil , sous la conduite de l'Aigle , qui après avoir fait une pointe en l'air , fondit tout à coup au pié du Phénix , pour luy faire hommage , puis se guindâ dans le Ciel , & s'alla perdre dans les nuës. Aussi-tost les Oiseaux de sa suite se perchèrent deçà & delà sur les arbres , tandis que ceux qui sçavoient chanter , célébrèrent les louanges du Phénix , & remplirent l'air de leurs doux concerts , où le Cygne tenoit le Tacet , & le Coucou batoit la mesure. Mais auparavant quelques Faucons , pour donner du plaisir au Prince , lièrent en l'air des Perdrix ; & passant devant son Trône , les laissè-

rent envoler , sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace , aussi-bien que celle des Coqs , qui après avoir paru à la teste des Oiseaux domestiques, se séparèrent en deux bandes , qui vinrent joüter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le Phénix fut contraint de les envoyer séparer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie, étoient si acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obéir ; Si bien que pour conserver la majesté de l'Empire, & punir leur crime , il fit signe aux Espreviens , qui enlevèrent en un instant les plus opiniâtres, & les allèrent plumer hors de sa présence. Cependant, les Pàons dansoient un Balet avec beaucoup d'art, de justesse & de gravité , traçant diverses figures selon les divers Airs que leur chantoient les oiseaux, & marquant la cadence d'une façon admirable ; Mais les Coqs-d'Inde les ayant voulu imiter , se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleuë , entre-coupée de rides ; leur mine de vieille , & leur peau pendante sur le nez ; ce qui fit bien voir la différence qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire véritable. Comme le Phénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere , ne paroïssent point , un Perroquet prenant la parole , dit qu'il avoit charge de luy représenter de leur part , que les premiers attendoient la nuit , pour luy venir rendre leur hommage , de peur de troubler les autres oiseaux de leur présence ; & que les derniers s'étoient assemblez à l'endroit où il devoit recevoir celui des poissons , comme estant plus en leur lustre dans l'eau. Après vinrent les Ani-

*On les  
faisoit  
joüter en  
Grece  
comme  
des Coqs.*

maux à quatre piez, que le Lion conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un Prince, & lorsqu'ils furent tous passez devant le Phénix, ils se séparèrent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combatans, car ceux qui vivent de proye, s'estoient mis tout d'un costé, & le reste de l'autre; dequoy le Phénix s'étonnant, un Singe qui les avoit disposez, luy dit; Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plütoft sonné la charge, qu'on vit les Chevres & les Brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leurs testes si rudement, qu'ils tomberent à la renverse, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevant legerement, se jouierent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux Rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les Chats, qui se couchoient par terre en les voyant, & de peur de les bleffer, faisoient la pate de velours. Ensuite les Ours se leverent sur leurs piez de derriere, & se tenant tous par les pattes, ils commencerent à danser en rond fort gravement, ayant un Singe au milieu qui jouoit de la flüte, tandis que d'autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâteleurs, & faisoient cent tours de souplesse. Car les Singes en cette occasion faisoient mille singeries: Les uns jouoient à la boule, avec des Hériffons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se batoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs

compagnons pendus par la queuë aux arbres voisins, faisoient les Juges du camp. Ceux cy couroient la bague sur des chevaux de manège, ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on voyoit des chevaux bondir tousseuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus iuste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas jusqu'aux Elephans, qui pour montrer leur adresse, ne voulussent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair. De quelque part que le Phénix jetta la veuë, il ne voyoit que des objets divertissans. Il y avoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courust ou qu'elle joiast; D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans une bourse, d'où ils sortoient & se promenoient; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuivre par les chiens, & lorsqu'ils étoient prests de les atraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entre-faites, on entend de loin le siffement des Serpens, qui fit cesser tous les jeux: Ils se traînoient lentement, la teste haute, pour témoigner plus de majesté & avoient quitté leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour en paroistre plus beaux. Ils venoient tous rendre hom-nage au Phénix, sous la conduite du Basilic, qui

*On a vu  
cela au-  
trefois à  
Rome.*

*Il ruz de  
sa vltz.*

*Elle est  
ennemie  
du Basi-  
lic.*

couvoit un dépit mortel en son sein, & prétendoit devoir regner sur les animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy, au lieu de luy rendre son hommage. A cet aspect, le divin Oiseau panche la teste mourante, comme une fleur que le coûtre de la charuë a renversée: l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent, & il aloit rendre l'ame, si au cry que jeterent les Animaux, la Licorne qui reposoit à ses piez, ne l'eût touché de la corne, dont elle chasse les venins; & qu'en mesme temps l'ardente Belette n'eût sauté sur le Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la place. Aussi-tost le Phenix redresse sa teste penchante, & reprend son vif éclat éfacé par les ombres de la mort; & les Animaux justement irritez, viennent fondre de toutes parts sur les Serpens, tandis que les Cigognes les attaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans les Dragons qui vouloient prédre l'effor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en piéces; & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'unique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté, voulut achever la ceremonie, & ala vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il rencôtra en chemin les abeilles, qui n'ayant pû montrer leur diligence accoûtumée, pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Phenix, & luy apportoient du miel de leurs ruches, qu'elles luy présentèrent sur les ailes des papillons, qui brilloient

d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur teste marchôient de petits oiseaux de diferentes especes, & de plumages divers, qui ne sont gueres plus gros qu'elles, & qui ne pesent cha- *colibres*  
 cun, avec leur aid, que quarante-huit grains. Les poissons s'étoient assemblez dans une espece de Golfe, qui faisoit comme un Amphitéatre, sur lequel se rangerent tous les animaux; & les Oiseaux se percherent sur les arbres pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du costé qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit jahir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles ont sur la teste, par lesquelles elles jetoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur de demy picque; qui retombant avec bruit sur leurs musles, couvroit toute la mer de bouillons d'écumes. Mais avant que le Phénix arrivast au lieu du spectacle, les poissons l'envoyerent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivies d'Amphibies, pour montrer que leur juridiction s'estendoit sur la terre & dans l'air, aussi-bien que dans les eaux. Après venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide Element. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambres; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacre de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyeux d'un prix & d'une valeur inestimable. C'étoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nompareille, tout le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes: qui les tiroient de leurs huîtres pour les pré-

fenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses  
 magasins pour s'en servir à l'honneur de sa se-  
 pulture, & destina le reste à l'ornement de son  
 cabinet, & à l'embellissement de son trône.  
 Dans ce grand cercle que les Baleines formoient  
 d'un costé, & les rochers de l'autre, parurent  
 premierement tous les oiseaux de riviere, ayant  
 le Cygne à leur teste, qui s'étoit joint à eux,  
 avec quelqu'autres oiseaux de la Cour du Phé-  
 nix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son  
 col vouté entre ses ailes à demi levées; ce qui  
 faisoit un enfoncement qui lui donnoit beau-  
 coup de majesté. Aussi-tost qu'il vit arriver le  
 Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint  
 tourner trois fois à l'entour de lui, comme pour  
 faire la revue de ses sujets, & lui en faire admi-  
 rer la beauté & le plumage. Le brillant Phéni-  
 coptère, aux ailes de pourpre, fut choisi pour  
 aller rendre l'hommage au Phénix, comme lui  
 devant estre plus agreable, à cause qu'il porte  
 son nom: Au retour, ils se jouèrent en l'air  
 avec les poissons volans, qu'ils abatoient dans  
 l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vindrent  
 fondre tous dans la mer avec grand bruit. Alors  
 pour donner du plaisir au Prince, les barbets se  
 lancerent après eux, & commencerent à les  
 poursuivre. Ils les laissoient aprocher fort près;  
 puis se plongeant tout à coup, ils trompoient  
 leurs dents & leurs esperances. Ils se déro-  
 boient de mesme des Oiseaux de proye, qui  
 venoient pour donner dessus, & qui mouil-  
 loient les cerceaux bigarez de leurs ailes, sans  
 avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent  
 tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous  
 les eaux, alerent reparoistre bien loin, & faire  
 une

une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le tems aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi-tost on vit toute la mer couverte de monstres, differens de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & qui sont tous semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét état ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere, si bica qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu, & leurs œufs attachez à leur peau, paroissent comme autant d'étoiles brillantes. D'autre côté voguoient de petites huîtres d'une nacre transparente & ciselée; C'est un poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille, qui luy sert comme de prouë; & la teste qu'il leve; luy tient lieu de voile; Ses ailerons sont les rames; sa queuë luy sert de gouvernail; enfin, c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble n'avoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la navigation.

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer, & que les Dauphins qui sont les Singes de la mer, se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec une vigueur incroyable, pour montrer leur agilité: On vit arriver la babillarde Hironnelle, qui s'aprouchant du Phénix, commença à luy débiter ce qu'elle avoit appris dans les pays étrangers, & mit toute la Court en rüement. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'estoient révoltez contre les Sauvages, & qu'ils envoyoient demander secours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les

III.  
Passage  
de Lu-  
sien aux  
Antipo-  
des.

commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur mes-intelligence. On assemble donc sur le champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phénix, qui estoit un vieux magot très-sçavant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, quoi que le Prince fit tout ce qu'il pût pour m'en divertir, me représentant le danger que je courois avec tant d'animaux differens qui n'estoient pas polices, & n'avoient pas appris à obeir comme les siens; mais il n'en pût venir à bout. Cependant, on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeissance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte; de peur qu'on ne nous vint enveloper. Car une partie des Sauvages s'estoient sauvez sur les eaux, pour éviter la fureur des bestes farouches, qui battoient la campagne & déchioient tous ceux qu'elles rencontroient. Si-tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous ataqer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant entre-deux, en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, après avoir eu bien de la peine à

esquiver la fureur d'autres poissons qui les at-  
tendoient dans l'eau pour les dévorer ; & mon-  
tant sur la teste de ces monstres, leur enfon-  
çoient des pieux dans leurs ouvertures qui sont  
côme des sôupiraux, par où elles jettent l'eau &  
elles respirent ; de sorte qu'ils venoient à bout  
d'un si grand animal, par leur valeur & leur  
adresse. Cependant nos Dauphins prenant leur  
temps, gagnoient pais, & devançant la vitesse  
des Sauvages par la leur, nous vinrent exposer  
sur le rivage, où les animaux avertis de nôtre  
venuë par les Hirondelles, nous atendoient  
avec grande impatience. On ne peut exprimer  
la joye avec laquelle ils nous receurent, & les  
caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun  
ombrage de moi, à cause qu'ils savoient que je  
n'estois pas là pour leur faire mal. Nous aprî-  
mes en arivant, que la cause de leur revolte ve-  
noit d'un Perroquet, qui ayant été emporté par  
un grand vent de l'Isle des Animaux en leur  
pais, leur avoit appris comme des bestes vi-  
voient en paix dans cette Isle, & les avoit en-  
couragés à secouïer le joug des hommes.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arive que  
les Sauvages s'avançoient avec toutes leurs  
forces pour les ataquier. Aussi-tost nôtre vieux  
Singe, qui estoit aussi savant dans la guerre  
que dans la politique, quoy que sa force ne  
répondist pas à sa valeur, rangea tous les ani-  
maux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit  
au devant une grande plaine ; & sur les aîles,  
d'un costé des rochers escarpez & inaccessible,  
& de l'autre un grand marais, bordé en-  
dedans d'une riviere qui n'étoit pas gayable.  
Il fit commandement d'abord à tous ceux qui

*Requiem?*  
*etc*

*17.*  
*Bataille*  
*des Ani-*  
*maux*  
*contre les*  
*Sauva-*  
*ges.*

n'estoient pas propres au combat , de se retirer dans le fond du bois , pour ne point embarasser les autres ; puis partageant le reste en trois corps , les rangea en cette sorte. Il mit à la droite une espeece de Tigres tres-vaillans ; car j'oublois à dire qu'il n'y a presque point d'animaux aux Antipodes , qui soient tout à fait semblables à ceux de nostre pais , si ce ne sont des Perroquets & des Singes. En suite il rangea les Lions , qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres, puis les Ours ; les Sangliers après , qui ont une ouverture sur le dos , & enfin une espeece de Lynx ou de Loups - cerviers , qui faisoient la pointe de l'aïsse gauche : Car ils sont si vaillans , qu'ils vont attaquer les Sauvages en plein jour , jusques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés les plus courageux sur les aïsses , afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts , ils les enfermassent au milieu , & les empêchassent de prendre la fuite. Chaque Corps en avoit un autre à ses épaules pour le soutenir , en cas qu'il fust enfoncé ; & il estoit de la mesme espeece , afin d'estre plus interessé à la défense. Dans les intervalles des bataillons , estoit comme l'Infanterie legere composées de petits Animaux moins forts & moins vigoureux , qui ne laissent pas d'avoir du courage ; pour se mesler parmi les autres dans le combat , & mordre les jambes des Sauvages , ce qui fut de tres-grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics , & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de la bataille estoit

couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne sçauroient voler, mais qui sont tres-vistes à la course, du nombre desquels estoient les Austruches, qui sont plus petites que les nostres. Voilà qu'elle estoit l'armée de terre : Mais il y en avoit encore deux autres ; l'une dans l'air, qui n'étoit pas moins éfroyable que la premiere, étant composée d'une espece de grands Vautours & d'autres Oiseaux de proye, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la meslée. Et l'autre dans l'eau, toutes d'animaux Amphibies comme des Hipopotâmes & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vilians, pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diverses necessitez du Camp, parce qu'ils n'étoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moi, je montay sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour d'avoir tenu le parti des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroître celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massuës & de grandes épées de bois, qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point ataquez d'enhaut, pendant la meslée. Ils estoient tout nuds, avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets &

des ceintures de plume par magnificence, ayant la lèvre d'en bas & les jouës percées, & remplies de pierres de diverses couleurs, cōme pour l'ornement. Ils marchoient serrez dans un grand silence, mais lorsqu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oublois à dire que le front de leur bataille estoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux legers à la course, & ces grands oiseaux qui ne volent point, lesquels marchoient à la teste. Mais le corps de la bataille s'avança aussitost en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncez par la furie des animaux, & particulièrement des Tigres & des Loups cerviers, qui étoient rangez sur les aïles, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat avec leurs arcs tendus & leurs flèches aprêtées, percerent les plus courageux qui étoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui étoient armez de massues de se rallier; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauva dans les bois, où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les oiseaux, quoy que l'air fût obscurci de leur multitude, ils furent écartez en un tourne-main par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur

chûte, que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, tournerent teste à leur abord; & faisant front de tous costez, ils les recognerent aisément dans la riviere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux, si les Serpens qui n'avoient pû s'assembler, ni arriver si-tost que les autres, ne fussent accourus à leur secours. Mais les Sauvages n'eurent pas plûtost entendu de loïn leurs siffemens, qu'ils firent alte dans le bois, & voyant les uns sur les arbres, prests à se lancer sur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouvroient la gueule pour les devorer; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queue, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauvèrent à la course. Les animaux se rallierent, les pour suivirent avec une grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

Après la victoire, tout retentit de cris differens; les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, acoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Eco resonnoit de la musique des Oiseaux, qui chantoient un chant de triomphe; & rien n'eust osté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulant réjouir, n'eussent fait un éfroyable charivari. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit sourd de Trompettes & de Tambours; & on vit venir de loïn des troupes qui marchoient en très-bon ordre, ce qui fit cesser l'alegrosse; mais comme elles furent proches, on aperçût que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la

V.  
Pacifica-  
tion des  
animaux:  
par l'en-  
treprise de  
Luciens.

170 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
dépouille des Sauvages. Ils frapoyent sur des  
troncs d'arbres creulez & couverts de peaux,  
donc les Barbares se servent pour s'animer au  
combat ; & sonnoient des cornets marins qui  
font un bruit comme une Trompette enrouée ;  
de sorte que la frayeur se changea en alegresse.  
Car on voyoit les uns se battre contre leurs com-  
pagnons avec des flèches, qui leur tenoient lieu  
d'épées, n'estans pas assez forts pour manier les  
massuës; les autres dansoient un Ballet de postu-  
res, où ils contrefaisoient les Sauvages dans  
leurs mariages, leurs assemblées, & leurs fune-  
railles. Là dessus on oïit le cry de divers oiseaux  
nocturnes, accompagné d'autres signes d'un  
grand malheur; après quoy l'on vit ariver quel-  
ques Singes de la suite du General, qui dirent  
qu'il avoit esté tué dans le combat. Alors, ce  
ne furent que cris & que hurlemens, qui ne fu-  
rent pas plütozt finis, que les animaux faillirent  
à s'entremanger pour l'élection d'un nouveau  
Roy; Car les Serpens prétendoient à cét hon-  
neur, pour avoir esté cause de la victoire; les bê-  
tes à quatre piëz, pour leur grandeur & leur  
multitude; & les oiseaux, pour leur excellence;  
outre qu'il semble que la Nature leur ait donné  
le dessus. Mais le Perroquet en qui ils avoient  
créance, & qui avoit esté cause de leur revolte,  
apercevant ce desordre, & craignant qu'on n'en  
vint à la dernière extremité, dit qu'il estoit  
d'avis qu'on ne fist venir, pour sçavoir mon  
opinion. Je descendis donc de mon arbre, que  
je n'avois pas voulu quitter pour la crainte des  
serpens, dont j'avois vü un si grand exemple  
de cruauté en la personne du Phénix, & repre-  
sentay aux animaux, par l'entremise du Per-  
roquet,

roquet, Que j'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs divisions, & de prendre cette occasion pour les défaire; & en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement, je leur offris mon entremise. L'affaire ayant esté mise en délibération, la chose passa tout d'une voix, par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pouroient jamais s'accorder; outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet, & un autre qui sçavoit la langue du pais, & fus trouver les Sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, après une si grande défaite; & en passerent par tout ce que je voulus. A mon retour, je rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la mesme curiosité que moy, avoient portez à me suivre; de sorte qu'ayant pacifié tous les differens qui restoient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble, je m'embarquay avec mes compagnons; très aise d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir vû des choses si étranges & si merveilleuses.



S U P L E M E N T  
DE L'HISTOIRE VERITABLE,  
LIVRE QUATRIEME.

*I. Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Description du país des Aparctiens. III. Royaume de Numismacie. IV. Isle des Poëtes. V. Celle des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.*

*I.  
Isle des  
Pyran-  
driens, ou  
hommes  
de feu.*

*Pierres  
precieuses  
qui ont  
cette pro-  
priété.*

**A** P R È S avoir dit adieu aux animaux , & pris congé des Sauvages , nous nous embarquâmes mes compagnons & moy , pour voir le reste des Isles , dont on nous avoit dit tant de merveilles. La premiere où nous abordâmes , sembloit estre toute de feu , ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin ; & aprochant nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans , qui avoient le visage long & étroit , & le haut de la teste fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos ; car ils voltigeoient sans cesse , & changeoient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums , qu'ils reçurent avecque joye ; & en revanche ils nous donnerent à chacun une chemise de toile incombustible , & force pantalbes pour nous garantir des ardeurs de leur país : Mais avant qu'elles fussent distribuées , ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres , s'estant courbez à dessein ou autrement , mirent le feu à une des barques que les Sauva-

ges nous avoient données. Ceux qui étoient dedans, s'étant jetez aussi-tôt à nage pour se sauver, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens ; car c'est ainsi qu'on les nommoit, ce qui leur fit de grandes playes : Si bien qu'au lieu qu'ils paroissoient lumineux & transparents, ils devinrent noirs & obscurs par tout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient sans doute qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent ; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous régaler, & qu'ils nous firent, cōme on dit, bonne chere & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger ; mais ils s'élèvent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres ; aussi ne rendent-ils point d'autres excréments que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche ils se font jeter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage ; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie ; & en aprochant, ils l'alument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser ; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas si-tôt né, qu'il croist à veüe d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de temps, il diminue peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse, à quoi ils sont

tous Sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guérir, se servent perpetuellement d'éventail ; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort colérés & fort rigoureux, & il y a parmi eux des suplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils supportent si impatiemment, que cela leur fait jeter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont comme morts ; mais ils ressuscitent à l'approche de leurs camarades ; & quand le crime est grand, on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi tôt. Ils ne croient pas comme nous, que l'ame soit renfermée dans le corps ; & soutiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroist ; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils tant qu'ils ont de quoy nourrir leur feu ; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joue longtemps par l'air, & se promene en divers pais, cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraîchissement ; & c'est ce que nous apelons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les Comètes, & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se précipitent du Ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur, si ce ne sont des Salemandres, Il seroit impossible de

voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres qui donnent, avec l'ombrage, du rafraîchissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne font point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vray-semblablement du choc de deux cailloux, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques uns, du concours de celles de nos parens. Pour moy, je croy qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur pais ne brûle que depuis une pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous étions fort échaufez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'étoient pas oposés avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemi, ils répondirent que l'évenement justifoit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combatant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns étoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut résolu qu'on députeroit sur l'heure vers de

II.  
Pais des  
Apar-  
Etiens, ou  
Sepren-  
trion-  
naux.

De cette Isle de feu nous passâmes en une autre de glace, tant ce país des fables est plein de choses contraires & extravagantes, de quoi il ne faut pas s'étonner, puisqu'on tient qu'il est sorti de la cervelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui aloient & venoient d'une vîresse merveilleuse : Comme ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avoient le pié fort étroit & tranchant par dessous, ce qui les aidoit à glisser ; leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue ils ont deux rateliers de dens bien garnis qui frapent l'un contre l'autre, quand ils veulent parler, comme les Fébricitans, dans le frisson d'une grande fièvre ; & par le bruit qu'ils font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient, peut estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent du clavessin. Ils portent pour ornement de grosses perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toute sorte de lumière, hormis celle des Etoiles, & ne sortent guères qu'en Hyver, à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'Esté ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'est une chose étrange, qu'estant si froids, ils suënt en moins de rien ; mais de leur suëur, on en fait d'autres sur le champ, dont les plus accomplis se jettent en moule. Pour les faire croistre par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune ; mais ils ne sont jamais plus beaux que lors qu'ils commencent à

fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier; & ils ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer; & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée, quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils nous presserent fort de demeurer en leur pais; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; ce qui a donné le nom au pais. Il y a une merveille dans ce Temple, qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir qui a servy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en étant approchez, ils animerent leur image; mais ils furent si fâchez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la main droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta devant le mesme miroir, & anima sa ressemblance, qui par un juste châtement, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur. Au sortir de ce pais, nous entrâmes dans un autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numismacie, après avoir admiré la diversité de la Nature, qui en un mesme endroit du monde avoir placé deux Nations si contraires.

*Αρκτος,*  
*signifie*  
*Ours en*  
*Grec.*

III.  
 Royaume  
 de Numismacie, ou de  
 la Monnoye.  
 Or, Argent.

Pierre de soufre.

J'ay dit que nous abordâmes heureusement au Royaume de Numismacie, parce que c'est un païs où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherchée toute sa vie, qui ne l'a jamais pû trouver. Les habitans y parlent toute sorte de Langues, c'est pourquoy ils sont fort bons truchemens, sur tout les Chrysandriens & les Argyrandriens, dont l'Organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sujets à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfuric, sont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teste: Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs devises, & relevent de la Reine Lydie, & non pas de l'Isle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits ils ne croissent ni ne diminuent. Il est vray que les traits de leur visage s'éfacent peu à peu, & qu'ils sont sujets à une certaine heresipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on enleve, les fourbes dont j'ay parlé, se masquent, & passent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé: mais ces gens-là n'aprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir; selon la diversité de leur crime; & aussi-tost on les met en quatre quartiers, & on les jette dans le feu: Mais ils ne sont pas entierement consumez; car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en estant allé en fumée, on crée de nouveaux sujets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractere du Prince, qui est comme le cachet

de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous sellez. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre aneantis en quelque maniere que ce soit, non pas mesme par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle; car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez; En effet, ces peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs, de religion & de coûtumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature très-inconstante; & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils savent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, basti des Villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, arouvé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des précipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout-vifs, & à demeurer long temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauvais visage; car ils sçavent que ce qu'on en fait n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois ils aiment fort

*Dépen-  
sers.*

les Dapfiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du país, & qu'ils ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent-ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismatiens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvray par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit nécessaire pour retourner en nostre país.

*IV.  
l'Isle des  
Poëtes.*

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par une tempeste, qui après nous avoir agitez long-temps, & consumez toutes nos provisions, nous jetta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un país fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort venerable, mais il avoit la cervelle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous luy demandions, il se contenta, après quelques grimaces, de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aller: Nous montâmes par son ordre sur le faiste d'une haute montagne, qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore, qui est la Déesse qu'on y revere avec le Soleil. Elle n'eut pas plütoft ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamaurez de son lit; & après luy avoir donné le bon jour en chantant (car ces peuples chantent comme les autres parlent), ils la vestirent de pourpre & d'écarlate, mé'ant l'or & l'azur parmi les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils assuroient que cela ne laissoit pas de

faire un fort bel effet de loin. En suite, ils mirent dans les doigts de roses quantité de perles & de diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la déroba à nôtre veüe. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que devant, pour célébrer aussi la naissance de cet Astre, car il meurt & naist tous les jours en leur pais, & tandis que les Heures diligentes atelloient ses chevaux à son Char, ils ceignirent les Temples du jeune Phébus, d'une couronne de lumiere. Comme je considerois ces choses avec attention, m'étant écarté pour chercher l'Aurore, je trouvoy au retour que le Soleil s'étoit aussi fort éloigné, & qu'il étoit déjà bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne répondoient à mes questions qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressembtent que par là : Car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leurs Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes, & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel, & leur breuvage d'eau & de lait : Neanmoins ils sont si glorieux qu'ils disputent de la felicité avec Jupiter. Du reste, leur pais est tres beau à la veüe, & je m'étonne qu'ils ne sont plus riches ; vü les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes,

leurs guerets sont couverts d'épics dorez ; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur ; celles des arbres d'argent, & leur fruit d'or. Le nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines ; les petits cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierrieres , & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que cōme Midas , ils meurent de faim au milieu de leurs trésors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la sorte, & j'avois beau ouvrir les yeux , je ne voyois point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bisarres , & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies ; & quand leur verve les prend, on ne les sçauroit gouverner. Ils sont d'étranges grimaces, & se contournent cōme s'ils avoient des convulsions , particulièrement quand ils enfantent ; mais ce n'est pas de douleur, car ils prennent plaisir à acoucher. Ils ont cela de propre que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des peres trouvent néanmoins fort beaux, qui est une grande grace qu'ils ont receu de Jupiter ; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, car ils les aiment à un point qu'ils en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris , c'est pourquoy ils ne durent pas long temps, parce qu'on n'éleve les enfans en ce pais-là que d'une viande fort délicate , qu'on appelle estime. Ce qui est de plus étrange , c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils acouchent ; car ils engendrent dans le creux de leur teste , & acouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus

ou moins de chaleur : Si l'enfant est gros, ils s'en délivrent à plusieurs reprises; & quand il est tout sorti, on le rassemble en un corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demi, dont le pere a avorté de l'autre moitié; cependant ils ne laissent pas de vivre, & d'être fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un père qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort devots, & ne reconnoissent guères d'autre divinité, que les yeux de leur Maistresse : Que s'ils célèbrent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coûtume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur pais, je ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers; mais après leur avoir vu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous préparions au départ, le Héros qui les nourissoit, vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tost il fut ordonné, pour perpetuer sa mémoire, & faire vivre son Nom après sa mort, qu'on embaumeroit ce Nom avec le sel de l'Esprit; & qu'après l'avoir revestu des plus belles couleurs de la Rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poésie, on le mettroit en dépost entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portât par toute la Terre. Le jour venu qu'on avoit destiné pour ce haut mystère, chacun se rendoit au lieu assigné, dans un grand silence : Après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élaus douloureux, & de pitoyables hélas ! le tout acompagné de cérémonies muettes, on découvrit avec une respectueuse

hardiesse, ce grand & vénérable Nom, qui reposit sur une urne d'or, environné de lauriers & de cyprès, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cet invincible Héros. En même temps on l'arma de tout ce qu'on avoit pû trouver dans l'Univers de redoutable, de formidable, & d'intrepide : Puis on l'éleva au dessus de tout ce qu'on put s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumière, de splendeur & de gloire, on lui dressa des Autels, où tandis que les uns sacrifioient à sa magnanimité, à sa générosité & à sa clemence, les autres érigeoient des vivantes statues, d'éternels trophées, & d'inébranlables monumens à sa triomphante memoire. On entendoit d'autre part des concerts, où l'on célébroit ses divines actions, ses charmes inexplicables, & ses vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aile, qui osta ce précieux nom de la veüe des hommes, & l'ala semer par l'Univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

V.  
L'Isle  
des Pyg-  
mées.

Après cette cérémonie, nous quitâmes cette Isle, & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premières dont j'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieües de long, au lieu que celle des Géans en a plus de cinq ou six cens. Cependant, quoy que ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de vivre en bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaist. Nous fûmes tout étonnez en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce pais-là n'avoient pas plus d'une coudée de

haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyions ramassés ensemble comme dans une garenne; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Gruës, & avoient obtenu une grande victoire; de sorte que chacun rapportoit deux ou trois testes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'épaule en guise de masquée, & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hostes, pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Géans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes cocques de noix. Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suplée à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se courent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'éfrayerent à nostre abord; mais lorsqu'ils eurent vû nos Certificats, & que nous avions passé sans desordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande alegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs Maistres. Les plus apparens estoient portez sur des Beliers & sur des Chévies, qui s'agenouïllent comme font les Chameaux, lorsqu'ils veulent monter dessus. Nous les acompagnâmes jusqu'à leur

*Le mot  
Grec signifie  
coudée*

cabanes , qui sont creusées dans terre comme des clapiers ; mais ils vont fort lentement , & ne font , comme on dit , qu'en quinze jours quatorze lieues ; ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz , peut-estre que je me méprends , de leur faire faire tant de chemin , n'ayant donné que quatre ou cinq lieues de long à leur Isle ; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes ; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroist , & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés , pour la commodité des habitans , qui se nichent dans des trous ; outre que par ce moyen , elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin ; & la cérémonie se fit au son des chalumeaux , qui leur tiennent lieu de trompettes , comme les sonnettes de tambours ; après quoy ils tirèrent à l'Oiseau ainsi qu'ils ont acoutumé en une réjouissance publique. Cét Oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée , qu'il faut jeter par terre d'un grain de mil , & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce a plus de deux cens pouces de long ; car ils comptent de la sorte en ce pais-là , comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans , comme d'autres ont remarqué avant moy ; & les femmes engendrent à cinq. Si-tost que leurs enfans sont nez , ils les cachent dans des rabouilleres , comme les lapins font leurs petits , de peur des Gruës , qui les avalent tout d'un coup , comme des navets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingénieux ; & le soir pour nous regaler , ils nous donnerent les Marionnettes , à quoy ils se plaisent , comme on fait parmy nous , à la Comedie. Ils

font

font fort sobres ; & c'est un grand excès, quand ils mangent une cuisse d'aloüette ; car pour leur ordinaire , ils n'ont que deux ou trois mouches en broche , ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson ; mais les grosses où ils rôtissent des aloüettes , sont des dars de porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises , & leur breuvage , sont deux ou trois gouttes de rosée qu'ils recueillent au Printemps , & conservent dans des œufs d'Autruche, qui leur servent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur , cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes , dont les plus belles sont les plus dorées , & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains , car toutes leurs forests sont par buissons , ce que la Nature a fait exprés , afin qu'ils ne se rompent point le cou , en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne , qu'ils aiment ; parce qu'ils croyent qu'elle rampe , pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, vû la petitesse de leur taille , & se moquent de la nôtre , à cause du danger qu'il y a , lorsqu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle , nous voulûmes aller en celle des Souhairs : mais nous n'y pûmes jamais aborder , car en ce pais-là on n'arrive pas où l'on veut ; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celles des Magiciens ; sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Géans , quoy que nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoît des merveilles , qu'ils

V I.  
L'Isle des  
Magi-  
ciens,

enjamboient les rivieres, comme l'on fait un ruisseau, peschoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de navire, dont les anches servoient d'hameçon, jouoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu; ce qui estoit cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joué. Comme nous eûmes mis pied à terre dans l'Isle des Magiciens, un de nos Matelots, qui avoit esté autrefois en ce pais-là, nous avertit, pour éviter, comme on dit, les fausses Propheties, de piffer sur nos pieds en nous levant, afin de nous précautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retournast sur celuy qui l'avoit donné. Dans cet entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastre, qui prend son nom de la Capitale du pais, laquelle est bastie au milieu. La nuit nous surprit avant que d'y pouvoir arriver, de sorte que, comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contraints de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous avions aposté de nostre barque. Mes compagnons dormoient déjà, lorsque j'ouïs un grand miaulement de chats, dequoy m'estant ennuyé, je me levay pour les chasser, à cause qu'ils m'empeschoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller, je me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient

en autant de belles & de jeunes Demoiselles, qui se mettoient à danser toutes nuës à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissoluës, se baissant de temps en temps pour les regarder par entre les jambes. Après que cela eut duré assez long-temps, ce Bouc s'alla mettre en un coin, où elles le vinrent toutes baiser au derriere; & jetterent sur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais; & ils ne furent pas plûst arrivés qu'ils firent un sacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes; de sorte que croyant avoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tirent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'aversion; si bien que luy en ayant demandé la cause, ils sçurent que c'étoit parce que j'estois-là. Là-dessus ils me vinrent prendre, & je crus qu'ils m'alloient immoler; mais j'en fus quitte pour estre mordu au derriere, & signer de mon sang un papier; après quoy le Bouc me dit que j'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabat éfroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du Bouquin, qui carressoit les plus belles. Lorsque cela fut fait, je fus étonné que je vis la nape mise; & sans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut:

couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades, je ne pûs m'empêcher de crier qu'on aporast du sel. A ce mot tout disparut; & je me trouvay seul & sans lumiere, dans une carriere fort obscure, où je fus contraint de demeurer jusqu'au point du jour. En suite, je me rendis où estoient mes compagnons, sans leur oser rien dire de ce qui m'étoit arrivé; parce qu'ils estoient si éfrayez des contes qu'on leur avoit fait du pais, que la moindre chose étoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenestres, les plus belles Dames du monde, qui nous jettoient en passant des œillades fort amoureuses; ce qui m'eût touché davantage, si je ne les eusse pas connues; mais c'étoient les mesmes que j'avois vûes dans la carriere. Comme nous passions de cette rue-là, à une autre, nous eûmes la teste rompuë de cent valets de Marchands, qui sortant de leurs boutiques nous crioient: *Messieurs, voulez-vous qu'on tire votre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde cy, ou en l'autre? Messieurs, c'est icy qu'on trouve toute sortes d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieues en un jour. Messieurs, voulez-vous avoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages? C'est icy, disoit un autre, qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses*

perdus, & mesme son pucelage : C'est moy qui par la grace des Dieux , nettoye le corps de sa rouille, & qui le rend invulnerable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables , où l'on rencontre toujours de l'argent , quoy qu'on n'y en mette jamais. Messieurs, disoient d'autres , d'une voix toute enrouée à force de crier , Voicy la véritable vervéne cueillie avant jour , & séchée à l'ombre , lorsqu'il n'y avoit ny Lune ny Soleil sur terre ; Vous plaist-il d'en avoir , quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin , délivrez de ces importuns criailleurs , nous arrivâmes au logis d'une bonne femme , de la connoissance de nos Matelots , qui nous reçût fort bien. Mais je ne sçay par quel accident , un de mes compagnons tomba malade si dangereusement , que nous croyions à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'estre enforcélé ; & pour en sçavoir la vérité , il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste , & d'éguilles sans cul ; puis le mettant bouillir dans un chauderon , on acompagnoit chaque bouillon d'une parole magique , pour attirer dans la chambre celui qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas , on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur ; car à mesure que le cœur se consumoit , celui de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, on vit venir une grande femme noire , avec les yeux égarez & étincelans , l'écume à la bouche , & la fureur sur le visage. Si-tost qu'elle fut entrée , on mit un

## 392 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE

manche de balay derrière la porte, pour l'empescher de sortir ; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lit du malade ; & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassée & enrouée, *Que me veux-tu ?* A mesme temps, quatre 'grands coquins qu'on avoit louëz pour la froter avec des bâtons de sarmant, sauterent en place ; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils avoient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe ; d'où sortit une si grande flâme, que ces galans furent tous grillez ; & la Sorciere en mesme temps se saisit du balay qui estoit derrière la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenestre, laissant dans la chambre une puanteur éfroyable. Cependant, nostre pauvre malade estoit à l'extremité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose ; ce qui ayant émû nostre hôteffe à compassion, elle nous mena chez la plus grande Magicienne de la Ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'estoit basty que de gibets & de potences. Mais derrière s'élevoit un Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques jouer de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire un bain de leur sang, afin de guerir un grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au milieu de la cour estoit une fontaine grande comme un petit lac, où nageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrepité, dont le nez & le menton se touchoient ; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de la teste, & se joüoient sur son visage,

comme dit le Poëte au gré des Zéphirs. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle buvoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de soucoup, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si-tost qu'elle nous aperçeut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton, ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me régaler, elle me futa au cou, & me baisa, à cause que je luy paroissois assez agreable. Cela me fit une telle horreur, que je courus aussitost à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plüost pris de l'eau, que je me trouay enlevé par l'air dans une chambre du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës, en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou poursuivre une biche à la chasse: Mais tout à coup, comme je prenois plaisir à les contempler, tous ces personages s'animerent; & se détachant des Tableaux, commencerent à danser autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquinole; & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur; mais n'ayant pü venir à bout, ils disparurent en un instant, & me laisserent parmy un tas de vilaines bestes qui me couroient parmy le corps. Comme j'estois au desespoir de me voir en cet estat, je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que je luy avois témoignée près de la fontaine; & me jura par l'ame des Contes de vieille de ses ancestres, que si je ne

luy voulois estre plus doux , elle s'alloit jeter dans un feu qui s'étoit alumé à la cheminée. A ces mots je courus pour l'embrasser , ne pouvant résister à ses charmes ; mais je fus retenu par une main invisible ; ce qui l'effraya tellement , qu'elle se jeta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut , & je me retrouvay dans la rue avec mes camarades , où de crainte de pires accidens , nous alâmes tout de ce pas acheter des caractères , avec lesquelles nous retournâmes en nôtre pais ; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nôtre lit , comme si tout le voyage que nous avions fait , n'avoit esté qu'un long songe.

*Fin de la troisième Partie.*

REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN.

**M** *Ais pour en venir là.* J'ay changé icy mon Auteur : car ce qu'il dit des deux chemins, est expliqué en suite : outre que ce que j'ay mis, lie mieux le discours.

*Percer.* Le raisonnement veut qu'on l'explique ainsi : car s'il n'eût esté question que de traverser ces montagnes, sans faire un chemin à travers, avec beaucoup de travail & de dépense, il eût esté aisé de l'éprouver. Page 2. l. 23.

*Je te veux décrire.* La comparaison de Cébés se trouve en d'autres lieux de ce livre. Pag. 3. l. 2.

*Vn homme de bonne mine.* Il n'est pas besoin de mettre plusieurs, parce qu'il n'en a mis qu'un plus haut, & n'en veut qu'à une personne. Pag. 4. l. 34.

*Vestu à la mode.* Cela explique ce qu'il dit en suite en plus de paroles. l. dern.

*Tu regneras dans les assemblées.* J'ay déjà dit qu'il triomphera sur le char de l'Eloquence, pour faire allusion à cela P. 5. l. 11.

*Passant la main sur mon front.* Je le mets ainsi, pour marquer la façon dont on caresse les jeunes gens : car il n'est pas nécessaire de faire agencer deux fois les cheveux, à cet Orateur. l. 16.

*Pour devenir donc.* J'adoucis ces choses le plus délicatement que je puis : car l'Auteur, à mon avis, fait dire des sottises à cet homme, trop grossièrement. l. 26.

*Des frases à la mode.* L'Auteur dit, de vieux mots : mais cela ne s'accorde pas avec un Orateur parfumé, vêtu à la mode, & galant comme celui-cy. p. 6. l. 10.

- P. 7.  
l. 4. *Avec quelque serment.* Cela est plus bas chez l'Auteur.
- P. 8.  
l. 35. *Si vous vous appliquez.* Je retranche icy des *sa-  
leitez*, qui ne servent de rien au sujet.
- P. 11.  
l. 21. *Je le pardonne aux villes.* Il a déjà dit plus haut, *passé pour les Poètes.* C'est pourquoy je ne le repe-  
te point : mais on peut ajouter, *Qui auroit ôté les  
Fables de la Grece, ceux qui montrent les raretez  
dans les villes, mourroient de faim, parce que person-  
ne ne veut entendre la verité pour neant ; mais cela  
interrompt le raisonnement.* Du reste, j'ôte plu-  
sieurs interruptions, pour estre plus court.
- P. 12.  
l. 18. *Car le Philosophe, &c.* Le Medecin sera tou-  
ché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le  
mettre icy.
- P. 13.  
l. 6  
l. 20. *Dans celle d'une jeune Biche.* Je n'insiste pas  
davantage sur des fadaïses.
- Guerir un mal, de paroles.* Je change la cou-  
leur de l'Auteur, qui n'est pas bien juste.
- P. 14.  
l. 3. *Les maladies.* Il y a au Grec, *des babons*, qui  
sont des apostumes ; mais il est plus beau, dit en  
general.
- L. dern. *Fit un grand cerno.* On a coûtume de le dire,  
ainsi : outre qu'il résulte en quelque sorte du  
sujet, puisqu'il fait trois tours.
- P. 15.  
l. 17. *Marcher sur les eaux.* Je ne m'étends pas en  
des particularitez trop affectées & fabuleuses.
- P. 16.  
l. 32. *Pour de l'argent.* Le Grec dit *beaucoup* : mais  
cela est mis malicieusement, & pourroit bien  
estre une raillerie contre les miracles des Chrê-  
tiens.
- P. 17.  
l. 14. *D'une croix.* Il y a au Grec, *des croix* ; mais il  
ne faut pas plusieurs fers de Croix, pour faire  
un anneau. C'est assez qu'il veuille désigner par  
là toutes sortes de Croix.

*Et que je me promenois.* Je diray plus bas, que P. 19.  
 les gens estoient en vendange. l. 34.

*De la ceinture en bas, elle estoit faite comme un Dragon.* Ou simplement, Elle avoit les pieds de Dragon. l. 12.

*S'il n'entend parler, &c.* Cela insinuë assez P. 23.  
 que les ames des autres peuvent revenir. l. 12.

*Il croissoit un baston.* Je parleray du pilon en suite. l. 25.

*Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela est transporté l. 27.  
 icy, de plus bas. l. 21.

*C'est ainsi que Thalés.* Je ne parle point de l'au- l. 29.  
 teur du cheval de Troye, qui n'est qu'une fable. P. 28.

*Bastiment.* Les lumieres seront assez touchées l. 13.  
 plus bas. Cependant, il faut remarquer que tous P. 29.  
 les apartemens dont il parle en suite, sont com- l. 8.  
 me des pieces détachées, & non pas comme des  
 chambres d'un mesme corps de logis; ce qui se  
 justifie par les anciennes peintures.

*Que personne ne s' imagine.* Il a déjà dit, que ce P. 30.  
 qu'avoit fait cet Auteurs n'estoit pas commun. l. 21.

*L'utile, au delectable.* La chose estant déjà af- l. 26.  
 sez expliquée, il la falloit reprendre en d'autres  
 termes

*Cymbale.* Ce mot n'est pas au Grec; mais il l. 31.  
 est exprimé plus bas. l. 21.

*Panthère.* Celuy-cy n'y est pas non plus: mais l. 24.  
 il est de la Fable.

*Une fluste; Ou chalumeau.* Mais on confond P. 32.  
 souvent ces deux choses. l. 6.

*Car s'apriivoisant.* Je les mets positivement; P. 33.  
 au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'apriivoisoient*; mais l. 18.  
 cela revient à un.

*Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes.* P. 34.  
 J'ay ajouté cela pour l'explication Du reste, l. 28.  
 quand on dit *plus vieux que Japet*, on entend à

398 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
 mon avis qu'il est le plus ancien dont il est parlé  
 dans l'histoire ; qui n'est pas le sens que l'Auteur  
 luy donne icy. Car apparemment , ce Japet est le  
 fils de Noé , parce que le P , & l'F, en Hebreu, ne  
 sont que la mesme chose.

- Pag. 35. *Ce Dieu.* Je retranche icy quelque chose , qui  
 l. 24. n'est pas à nostre usage.
- P. 36. *Ils se prirent à rire.* La Fable de Phaëton est  
 lig. 32. trop connue pour estre expliquée davantage.
- P. 38. *Comme les Cygales.* C'est assez de cet exemple,  
 l. 12. & les mots d'*Abeille* & de *Sauterelle*, sont expri-  
 mez devant ou après.
- l. 16. *Des oiseaux.* Je ne dis pas des *chauve-souris*,  
 parce que c'est un oiseau de mauvais augure : &  
 par consequent qui vient mal à une louange.
- l. 22. *Haubois.* J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*,  
 qui n'y vient pas si bien.
- l. 23. *Dur & luisant comme de la corne.* On peut se  
 passer de mettre cela: car je crois que *gros œil*, ex-  
 prime tout ce que veut dire Lucien : outre que je  
 ne sçay si l'œil de la mouche est dur.
- P. 39. *Mouche canine.* J'ay ajouté cela de plus bas; Le  
 l. 12. reste de ce qui est icy , est rejezté en suite.
- l. 31. *Lorsqu'il parle de l'assiduité.* Il n'y avoit que  
 cela de la comparaison qu'on pût mettre delicate-  
 ment. Le reste ne luy est pas avantageux.
- P. 40. *On dit qu'elle a les deux sexes.* Cecy est transpor-  
 l. 7. té encore de plus bas.
- P. 41. *Je ne parleray point.* Le reste n'est pas assez con-  
 l. 7. siderable pour le mettre ; & on a déjà touché sa  
 valeur.
- l. 11. *D'une mouche un Elefant.* Il estoit mieux de fi-  
 nir par là , que de rien ajouter. C'est pourquoy  
 P. 42. j'ay rejezté plus haut , ce qui estoit icy.
- l. 8. *A coups de fourche.* J'ay mieux aimé mettre ce-

la, que de dire qu'elles le fouëtteroient de feuilles de mauves, ou de myrtes, dont l'un est ridicule, & l'autre trop délicat. Je ne rends pas raison des autres changemens que j'ay faits, parce qu'ils sont touchez en general dans l'Epître, qui tient lieu de Preface.

*Les Libraires.* Cét exemple fust, sans aleguer l. 28.  
celuy des riches. Il faut remarquer que les comparaisons & les exemples, qui ne servent pas de preuves, mais seulement de beauté ou d'éclaircissement, ne doivent point estre multipliez; car cela fait perdre le fil du discours, & l'allonge inutilement. C'est un des defauts de cet Auteur, qui abonde plus en comparaisons qu'en raisons, ce qui est suportable, où il ne s'agit que de galanterie; mais souvent où il devoit payer de raison, il paye de fleurettes & de bagatelles.

*Tu n'ayes Homere.* Il n'est pas necessaire de P. 43.  
dire plusieurs fois: Ce que j'observe presque par l. 23.  
tout, de me renfermer seulement dans ce qui est du sujet, pour estre plus net & plus clair.

*Sous le fais de son bouclier.* Je ne parle point de lig. 31.  
ses boites; Ou si vous voulez de ses greniers, parce que le reste suffit.

*Une autre Histoire.* Je n'ay pas mis *Fable*; car P. 45.  
ce qu'il dit du fils de Pittacus, est historique. l. 16.

*Elle aborda en l'Isle de Lesbos.* Cela dit assez, l. 22.  
qu'elle passa de la riviere dans la mer.

*Peut-estre aussi que tes livres te gâtent la cervelle.* P. 46.  
Je retranche des allegations Grecques, qui ne l. 23.  
feroient qu'embarasser le raisonnement; & qui sont sans grace en nostre langue.

*Un sourd, &c.* C'est bien honnestement, de ces P. 47.  
trois exemples. lig. 17.

*A l'Empereur.* C'est ce qu'il entend par le Roy, l. 32.

400 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
car encore qu'il die un Roy, il veut designer un  
certain homme: sans quoy le raisonnement ne  
vaudroit rien.

- P. 69. *Archiloque*. Il y a au Grec, *Antiloque*: mais on  
l. 33. voit bien qu'il parle des Satyriques.
- P. 50. *Aux paroles & aux actions*. Le Grec dit, *Poëse*  
l. 16. & *harangue*; mais mon expression est plus  
forte.
- P. 5. *Qui est cause de bien des maux*. Je dis aussi-tost,  
l. 1. *dans les Estats & dans les Familles*.
- l. 12. *Je veux faire icy la description*. Le reste est ex-  
pliqué en suite.
- l. 16. *Conjuré contre le Roy Ptolomé*. J'ometts les cir-  
constances qui ne servent de rien icy.
- P. 53. *A reconcilier les ennemis, plutôt qu'à semer de*  
l. 1. *la division parmy les amis*. Cela y vient mieux,  
que ce qui est au Grec. J'ay ajouté ce qui suit,  
pour la mesme raison: & j'ay acourcy cét en-  
droit, pour estre plus clair.
- l. 3. *Il ne se contente pas d'accuser à faux*. L'Auteur se  
met en peine icy, de prouver une chose toute  
commune.
- P. 55. *On accusa le Philosophe, &c*. J'ay déjà dit que  
l. 8. la passion du Prince,ournissoit souvent de ma-  
tiere, &c.
- l. 30. *De pouvoir faire un Dieu, qui est encore plus*  
*que de l'estre*. Il y a au Grec, *que d'en estre fils*:  
mais il n'est pas si fort.
- P. 56. *Qu'il eust pitié de l'infirmité humaine*. C'est  
l. 8. une couleur que j'ajoute.
- P. 16. *Voila les forces de la calomnie*. J'ay déjà dit  
qu'à la Cour, il se presente mille occasions de  
mentir & de flater: ce qui m'empesche de m'é-  
tendre davantage là dessus: outre que la plus-  
part est assez rebatu dans ce Traité.

*Il faut que tu meure, s'écrie Antia.* Mettez. P. 57.  
*Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont compables. Il faut, &c.* l. 20.

*Aux entrées des Villes.* Cela y vient mieux que des maisons. P. 58. l. 12.

*Le Poète Achiloque.* Ce n'est pas icy le lieu de l'expliquer davantage: c'est assez de dire qu'il estoit porté de son naturel à la Satyre: le reste romproit le fil du raisonnement. P. 59. l. 7.

*Pour venger le public.* Il est mieux de le dire ainsi, que de dire que c'est par une vengeance particulière. P. 60. l. 23.

*Il fit tant par l'un de ses amis.* Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. P. 61. l. 6.

*Elle est masle ou femelle?* J'exprime la chose à notre façon: sans quoy cela n'auroit point de grace. P. 62. l. 9.

*En diverses parties du monde.* Elles seront touchées en suite: & la comparaison de ceux de Troye se trouve ailleurs chez cet Auteur. l. 20.

*Comme l'on fait à Athenes.* Je le mets ainsi, parce qu'il a dit qu'il estoit particulier aux Athéniens. P. 63. l. 9.

*Je t'offre quelque honneste present.* Je mets cela au lieu de ce qui est au Grec, qui n'est pas à notre usage; j'ajoute les mots suivans, pour l'explication. l. 25.

*Au sens que je t'ay pris.* J'ajoute cela pour aller à tout. l. 31.

*Les anciens.* Je ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples, qu'il allegue, n'y vont pas; & marquent seulement la legereté & l'extravagance. l. 33.

*Comme un Chastré, ou un Singe.* On peut ajouter un boiteux. P. 64. l. 12.

- l. 19. *Comme on vous surprit tous deux.* Je n'exprime pas des saletez, qui ne seront que trop marquées en suite.
- P. 66. *Il vaudroit mieux.* Ce qui est icy sera touché plus bas.
- l. 14. P. 88. *Lesbin.* On se sert encore de ce mot en Italie, pour dire *Bardache*.
- l. 19. l. dern. *Il y a cent autres choses.* J'en passe ici quelques-unes qui ne s'entendroient point, ou qui ne peuvent pas s'expliquer en nostre langue.
- P. 69. *Si c'est pour la propreté.* Je l'ay mis ainsi, parce que je ne voi pas à quoi cela peut servir pour la santé; & si je ne sçay s'il n'entend point parler de la barbe simplement, à cause du peché dont il l'accuse.
- l. dern. *Le chat qui dort.* C'est un Proverbe François, pour un autre Grec, qui n'est pas à nostre usage.
- P. 70. *Enigme.* Quoi que dans le Grec cela se raporte aux mots que j'ay omis, cela se peut fort bien entendre de ce qu'il a déjà dit.
- l. 21. *Fut si transporté.* Je ne dis pas, que quand il eut scen qu'il en eût dû tomber malade, il n'eût pas laissé de se baigner; car cela n'est pas l'Histoire, & est ridicule.
- l. 27. *Palais si beau.* Ses beautez seront exprimées en suite.
- P. 71. *Si l'Eco.* Il n'est pas necessaire de dire ce que c'est.
- l. 15. l. 27. *Entretenir Phedre.* C'est assez de cela pour le sujet; le reste ne serviroit qu'à l'embrouiller.
- l. 31. *Discours d'amour.* Je ne marque pas l'amour des garçons, parce qu'il n'est pas necessaire; & que je veux éloigner les choses du sale.
- P. 72. *Comme celui du Roy de Perse.* Il n'est pas besoin d'en dire davantage.
- l. 2.

Toutes les proportions & les regles de l'Art y l. 8.  
sont gardées. J'ay ajouté cela, car l'Auteur n'en  
dit pas assez.

Les ornemens. Je diray les plafons en suite; l. 12.  
Ceci est beau, dit en general.

Surmonté par la grandeur de la matiere. Le rai- P. 73.  
sonnement est plus beau de la sorte qu'autrement. l. 6.

Les multiplies. Il n'en faut pas dire davantage, l. 18.  
pour une comparaison.

Dont la beauté m'enchanté & me ravit. J'ay l. 34.  
déjà dit; qu'elle pique, & qu'elle provoque, &c.

Mais ne me trompé-je point? L'Auteur fait icy P. 14.  
une harangue sous le nom d'un autre, qui est un l. 2.  
étrange caprice, & qui plus est, sans necessité;  
car je dis la chose sans tant de façons; & pour le  
moins aussi-bien.

Herodote dit. L'Auteur fait encore icy une fi- P. 75.  
ction ridicule, pour une chose que l'on peut l. 20.  
dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine  
d'estre ornée.

Ce qu'on entend icy vaut beaucoup moins que ce l. 31.  
qu'on y voit. J'ay ajouté cela, parce que cela fait  
la beauté.

Qui enleve Andromede. Je ne dis pas qu'il l'é- P. 76.  
poufera, parce que cela n'est pas du tableau. l. 14.

Comme hors d'œuvre. Le raisonnement vou- l. 24.  
loit qu'on le mît de la sorte; car le tableau en est  
plus bas.

Aux chiens. Le Grec le dit au singulier; mais P. 77.  
il est mieux à nostre air, au pluriel. l. 9.

Avec lesquels il laboure la rivage. J'ay embel- P. 78.  
li la Fable, de ce que l'Auteur avoit oublié. l. 1.

Ne sachant à qui l'adresser pour l'heure; Ou bien, l. dern.  
ne sachant ce que les Dieux vouloient dire, & de  
qui ils vouloient parler sous le nom de ceux qui

404 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
avoient long-temps vécu ; mais je n'y voi pas grand  
sens.

- P. 79. *Qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de*  
l. 14. *l'antiquité. J'ay ajouté ces mots ; car il est assez*  
l. 25. *étrange de commencer une autorité par un Poëte.*  
l. dern. *De Perse. Je comprends sous ce mot tous les*  
*peuples qui étoient contenus sous cet Empire.*  
*Venons maintenant aux particuliers. Il a déjà dit*  
pourquoi les autres ont tant vécu.
- P. 80. *Convenable à la nature. Je l'ay mis de la sorte,*  
l. 2. *parce que c'est la regle qu'on doit suivre en ces*  
*matieres ; & il y peut avoir de l'excés en l'absti-*  
*nence , comme en la débauche.*
- l. 5. *Heureuse & longue vie. J'omets ce qui n'est*  
*pas du sujet ; & je ne repete point ce qu'il a déjà*  
*touché , Que cela luy pourra donner , avec l'esper-*  
*ance d'une longue vie , &c.*
- P. 81, *D'un autre Roi de Macedoine. Ou bien du même.*  
l. 6. *Ptolomée fils de Lagus. J'ay rétably cet endroit*  
l. 13. *par l'histoire. Du reste il y a au Grec 84.*  
l. 32. *Comme il est gravé sur les colonnes , &c. ou*  
*simplement , comme dit l'histoire de Perse & d'As-*  
*syrie.*
- l. 34. *Onésicrite. Je n'ajoute point l'Historien d'Alex-*  
*andre , car il est assez connu.*
- P. 82. *Vn faux ordre. Ou bien , par son ordre , mais dont*  
l. 2. *il ne se souvenoit plus : Toutefois , il a dit d'a-*  
*bord qu'il ne donnoit la liste que de ceux qui*  
*avoient long-temps vesçu , sains de corps &*  
*d'esprit.*
- l. 21. *Quatre-vingts & dix. J'ai ajouté le reste, tiré de*  
*Valere Maxime , parce que cela faisoit au sujet.*
- P. 84. *Cent quatre ans. Je n'ajoute point , sain de*  
l. 10. *corps & d'esprit , parce qu'il a dit qu'il ne parloit*  
*que de ceux-là.*

*Pour avoir vu.* Je retranche quelque chose , P. 85.  
qui n'est pas nécessaire en cet endroit. l. 14.

*Encore qu'ils sçachent, &c.* Je le dis en general, P. 88.  
pour ne point descendre trop dans le particulier l. 32.  
d'Ulysse , parce qu'il n'est pas assez connu de ce  
temps-cy.

*Monter la fumée, &c.* Le Grec dit , que la fumée l. 34.  
de leur patrie leur semble plus claire & plus écla- P. 91.  
tante que le feu d'ailleurs ; mais cela n'auroit l. 15.  
point de grace à present.

*Les peuples voisins recueillent ces œufs.* Les Vers l. 23.  
ne disent presque que la mesme chose ; c'est pour-  
quoy je les passe.

*Pour piquer ceux qui en aprochent.* Je ne repete P. 94.  
pas ce que j'ay déjà exprimé. l. 6.

Je n'allegue point d'exemple à une chose trop  
claire , & j'agence les comparaisons à nostre fa-  
çon.

*Un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa mai- l. 33.  
tresse.* Le Grec dit , qu'une charogne ne seroit pas si-  
tôt découverte par des Vautours , mais cette com-  
paraison est trop sale.

*S'est égaré dans la foule.* Il n'est pas nécessaire P. 95.  
d'en dire icy davantage ; outre que le reste sera l. 10.  
touché en suite.

*D'autres beautex.* J'altère la pensée, pour tirer l. 23.  
la chose du sale.

*En jeunesse.* Il seroit étrange de dire en vieilles- l. 29.  
se. Et le Grec peut souffrir l'un & l'autre ; mais il  
n'y a gueres d'apparence que les vieillars retrouf-  
fissent leurs chapeaux avec un crochet d'or. Du  
reste , il y a au Grec , Cigale pour crochet ; mais  
c'est que le crochet estoit fait en Cigale ; & cela  
eust fait icy quelque obscurité.

*En empoignant les deux bouts.* Ou quelques P. 96.

- fig. 7. éminences qui estoient à l'entenne.
- l. 13. *Il fait trop bien le chemin, pour s'égarer.* Le Grec dit, qu'il ne faut pas craindre qu'on le débauche; mais évite toutes les pensées sales le plus que je puis.
- l. 27. *Oiseau.* Il y a au Grec, *Oison*; mais cela seroit ridicule.
- P. 97. *Chauve & crépu.* Cela n'est pas extraordinaire; l. 5. car on peut estre chauve, sans avoir perdu tous ses cheveux, & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teste.
- l. 9. *Vous sçavez ce qui luy est arrivé en chemin.* Il n'en faut pas dire là davantage.
- l. 17. *Vent d'aval.* Je ne dis pas *zéphire*, parce qu'il signifie en nostre langue, un doux vent.
- P. 98. *Ils estoient abordez en ce port.* Il faut ajouter 70. l. 5. *jours après leur départ.*
- P. 99. *Comme à des Pirates.* Je n'exprime dans ces l. 11. gentilleses, que les choses qui m'agrément, & qui peuvent recevoir les graces de mon país, & les miennes.
- P. 100. *Quelques salines d'Egypte, & des parfums de* l. 13. *Canope.* Je n'ajoute pas *une Ibis*; car cela seroit sans grace.
- P. 101. *Mais qui commencera?* Pour éviter les trop fre- l. 2. quentes découpures que Lucien condamne luy-même, je fais dire cela tout de suite à Lycinus.
- l. 18. *Grains d'or.* Cela est mieux, que de dire *des pieces d'or.*
- P. 102. *Veritablement, &c.* Je fais dire cela à Lycinus, l. 14. afin de mieux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'opose toujourns à sa felicité.
- l. 18. *Sous le Mercure de nostre sale.* J'ay mieux aimé le mettre ainsi, que de dire, *sous un porche, ou dans une cour.*

*On ce qui borde la mer.* Les terres du rivage de la mer, ne valent rien ordinairement; c'est pourquoy j'ay pris plutôt ce sens, que celui de l'Interprete Latin. l. 20.

*Ministre de l'Empereur.* J'ay mis cela au lieu des noms Grecs, qui ne disent rien: mais je n'ay point particulierisé les lieux d'où venoient les friandises, parce que cela ne feroit plus d'effet. P. 100. l. 15.

*Mais non.* J'ay ajouté cela, à cause qu'il a changé son souhait. P. 104. l. 7.

*Monté par degrez à l'Empire.* Cela est bien mieux de la sorte, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur, & souhaiter d'estre voleur, qui est une belle ambition. P. 105. l. 16.

*Mais dites-moy.* J'ajoute cela, qui fait la beauté. P. 106.

*Leve la main.* Il n'est pas nécessaire d'ajouter, que toute le monde y consent; car ce qui suit le fait assez entendre. l. 5. l. 19.

*D'autre témoin que Xénophon.* J'ay ajouté cela, plutôt que de dire, quand ils veulent avoir quelqu'un auprès d'eux; car c'est ignorer que celui qui est au milieu, est bien éloigné de la pointe de l'aîle droite & de l'aîle gauche, où se mettent les Chefs qui les commandent. l. 24.

*Avance-toy, Adimante.* Je fais marcher la Cavalerie la première, parce que cela se fait tousjours dans les plaines. P. 107. l. 22.

*S'est retiré à Crésiphonte.* Je l'ay mis de la sorte, à cause que l'autre fait marcher ses forces vers Crésiphonte: ce qui n'auroit point de couleur autrement, parce que les ennemis estoient ailleurs. l. 26.

*Après de cette Colonne.* Il y a au Grec, sur cette Colonne; mais je ne traduis pas de mot à mot; j'aime mieux le faire reposer sous des P. 108. l. 10.

Oliviers , durant la chaleur du jour.

- P. 110. *Mais premierement la santé.* J'ometts ces bagues , qui sont tirées d'anciennes Fables , qui seroient maintenant ridicules ; & je n'exprime icy que les particularitez necessaires.
- l. 27.
- 
- P. 112. *D'Alexandre.* J'ay pris son exemple plutôt que d'un autre , parce qu'il l'a voulu imiter dans un de ses souhaits.
- l. 16.
- P. 113. Quelques-uns mettent icy une Tragedie en Vers ; mais outre que je ne traduis pas les Vers de l'Auteur ; il est mieux de la rejeter avec les autres Poësies à la fin.
- lig. 25. *Isante.* Je change les noms Grecs qui n'ont point de grace parmy nous ; parce que si l'Auteur eust écrit en François , il en eust pris d'autres ; outre que cela est indifferent. Mais je n'en prens point que de Grecs , & souvent de ceux dont l'Auteur s'est servy en un autre endroit.
- P. 114. *Jeûes pendantes.* J'ajoute cela pour remplir le sujet.
- l. 4.
- l. 31. *Hieron.* Ce mot vient mieux là que *Philon.*
- l. 34. *Qui est une chose fort avantageuse à une Courisane.* Je n'ay pas voulu dire qu'elle seroit obligée de nourrir son enfant , parce qu'elle ne l'estoit pas en Grece ; & que ce qu'elle veut dire par là , est expliqué dans la periode suivante.
- P. 115. *Ses yeux éteints.* Le mot , *bleus* , ne diroit pas assez en cet endroit.
- l. 11.
- l. 23. *A commandé, &c.* Ce n'estoit que comme des Colonels , quoy qu'ils s'appellassent Generaux ; car il y en avoit plusieurs.
- P. 116. *La porte couronnée.* Le Grec marque que c'étoit les Porches , où il y avoit plusieurs portes , comme la suite le fait voir.
- l. 7.
- lig. 16. *Beaucoup plus jeunes que toy.* J'ay ajouté cela,

DE LA TROISIEM'E PARTIE DE LUCIEN. 409  
parceque cela fait au raisonnement.

*Par le col.* Le Grec dit, *par l'oreille* : mais cela est trop étrange à nos mœurs, pour estre mis ainsi ; car ce n'est pas icy une histoire, mais une galanterie. J'exprime ces coûtumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace. P. 117.  
l. 15.

*Charmide.* Je change les noms, pour les raisons que j'ay alleguées cy-dessus. P. 119.  
l. 2.

*Cleomarium.* Il est plus beau que *Clonarium.* P. 121.

*Toute nuë.* Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement le veut ainsi. l. 7.  
P. 122.

*Alors, &c.* Je n'ajoute point, qu'elle a quelque chose qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. J'ay adoucy encore d'autres endroits qui estoient sales. l. 12.  
l. 31.

*Elle n'entretenoit, &c.* Ce que l'Auteur dit icy, est déjà exprimé. P. 124.  
l. 25.

*Nous sommes trop heureuses.* Cela dit assez, sans ajouter des cérémonies anciennes, qui n'auroient point de grace à présent. P. 125.  
l. 27.

*Il ne te donne pas seulement des parfums.* Je ne dis que cela ; car d'ajouter des habits & des souliers, cela seroit bas, & ne diroit pas assez : Car il n'y a gueres de Galant qui ne donne des parfums à sa Maîtresse, mais non pas des souliers. C'est pour la mesme raison que je n'ajoute pas en suite son *Écot*, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot, pour vendre des bagues & des brasslets pour le payer. l. 34.

*Tu te piques de chasteté.* Le Grec dit *fidelité* ; mais il est plus joly comme je le dis, parce qu'il est plus éloigné de l'humeur d'une Courtisane. P. 126.  
l. 32.

*Nostre voisin.* J'aime mieux le mettre ainsi, qu'un mot qui ne dit rien. l. 5.

*Plus morte que vive.* C'est trop peu de dire, qu'el- P. 130.

- l. 4. le s'arachoit les cheveux , & qu'elle se frapoit l'estomac ; cela seroit bon , s'il estoit blessé.
- l. 19. *Vn ruby taillé à facettes.* Il y a au Grec, *Vne pierre de trois couleurs , où le rouge éclatte , taillée en triangle* ; mais l'un n'auroit point de grace , & l'autre approche de mon expression , si ce n'est la mesme chose.
- P. 132. *Parmenon , &c.* Il est plus vif ainsi , que de l. 1. faire dire cela à *Parmenon*.
- P. 133. *Dix jours.* Il n'y a que *trois* au Grec ; mais l. 4. c'est trop peu , pour se plaindre tant , & pour faire dire à une voisine , qu'on ne le voit plus.
- l. 15. *Lis-le toy-même.* Je ne dis pas ; *car tu sçais lire* , parce que cela a quelque chose d'infame , & j'ajoute , *N'y a-t'il rien de secret ?* parce qu'on a coutume de dire cela en ces rencontres.
- l. 20. *Billet de Clinias.* J'ai mis ces mots , pour faire voir ce dont on parloit : Du reste , je fais lire la lettre sans interruption , parce que cela a plus de grace.
- P. 32. *Que la fin laisse quelque esperance.* Je ne dis pas , que le reste est Sytique , parce que cela ne paroît point. Il est vrai que j'ay embelli quelques endroits ; mais c'est que la lettre étoit trop plate , & Lucien faisoit mal des Billets d'amour , comme il P. 134. se voit encore en celui d'Ulyssé à Calypso.
- l. 29. *Réver.* Cela vient mieux que *pleurer*.
- P. 136. *Grand' mere.* Il y vient mieux aussi que *grand l. 11. pere.*
- P. 137. *Comme un Adonis.* Il n'y auroit point de grace l. 2. parmi nous , à dire *Phxon* : Il faut avoir égard à la diversité du temps & des Langues.
- l. 12. *Deux de mes plus grandes ennemies.* Le Grec ne dit qu'une ; mais c'est que l'autre estoit une Musicienne , qui n'estoit là que pour chanter. Toutelois , comme il met trois Galans à la débauche,

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 411  
bauche, j'ay trouvé à propos de mettre trois  
Courtisanes.

*Entre les bras d'un jeune garçon.* Je toucheray P. 138.  
en suite les autres particularitez necessaires. l. 34.

*Un jour.* Le Grec dit *six*; mais cela n'est pas P. 139.  
important au sujet, & il est mieux, de faire ari- l. 10.  
ver la chose dès le lendemain.

*Superbe cheval.* L'Épictète de blanc, n'est pas si P. 140.  
fort. l. 4.

*Je me presentay devant luy, &c.* Le reste n'a l. 28.  
point besoin maintenant d'estre exprimé.

*Rrompt sa lance sur mon écu.* Je l'ay mis le plus P. 141.  
pathétiquement que j'ay pû, parce que c'est l. 3.  
une rodomontade.

*Toute sanglante,* je ne dis pas au bout de ma l. 7.  
lance, parce que cela feroit un mauvais son.

*Danaïdes.* C'est assez de cet exemple: Il ne l. 25.  
faut point se piquer d'érudition dans les galan-  
teries.

*Lydé.* Il y a au Grec, *Grammé*; mais il n'est l. 30.  
pas si agreable en nostre Langue.

*Ce marchand de Bithynie.* C'est assez de cela en P. 141.  
cét endroit. l. 30.

*Premierement,* j'oste l'interruption, pour l. der.  
ostre plus court.

*Matelots.* J'aime mieux mettre ainsi, que for- P. 143.  
çat: *Et Pilote*, qu'*espalier de Galere*, ou quel- l. 9.  
qu'autre mot semblable, parce que ce ne sont  
pas choses historiques; & partant, il faut évi-  
ter ce qui est trop bas.

*Sicyone.* C'est une faute de copiste, pour *Samos*. l. 11.

*Je t'ay rapporté;* je n'ajoute pas *les salines*, &c. l. 13.  
parce qu'il n'y a que trop de chose icy, pour  
vingt-cinq sols.

*Mes figures.* J'ay mis cela au lieu du mot l. 14.

Grec que je n'ay pas exprimé plus haut.

- Fig. 32. *La jupe.* Le mot Grec signifie plutôt ce que nous apellons *hongroline* ; mais comme cela est indifférent ; je prens le plus beau mot pour m'exprimer.
- P. 144. *Il m'a donné.* Je n'ajoute point, qu'il a donné  
l. 2. *deux mines* ; car c'est assez de cela.
- l. 10. *D'avoir de sa race* Il ya au Grec, *de faire des enfans qui luy ressemblent* : mais cette pensée est déjà ailleurs.
- P. 146. *S'en est allé en fumée.* Il sera marqué en suite  
l. 5. plusieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'estoit pas nécessaire de le mettre icy. Du reste, le Grec dit *en charbon* : mais mon expression est plus belle de la sorte. Les autres particularitez seront touchées en un autre endroit.
- P. 147. *Deux ou trois millions d'or.* Le Grec dit 7. ou 8.  
l. 9. mais la menterie seroit insupportable : Toutefois je n'ay pas laissé de garder le nombre des talens, qui est exprimé plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en nostre langue.
- l. 11. *Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers.* Je mets la chose d'une autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui est une liberté dont je rens raison dans la Préface.
- l. 21. *Brûler publiquement.* La suite expliquera le temps, qui n'est pas nécessaire icy.
- P. 132. *La Raison.* Le Philosophe est plutôt l'Ouvrage de la raison, que de la Nature.
- P. 148. *Sept cent cinquante livres.* L'Interprete Latin a  
l. 24. pris icy des dragmes pour des sesterces, qui ne sont guéres que la quatrième partie d'une dragme.
- P. 149. *Qu'ils adorent.* Cela marque assez grand hom-  
l. 7. me, qui est dit par raillerie.

*Il y vint des Députés.* Le Grec dit qu'ils l'appelloient le nouveau Socrate ; mais premièrement cela est icy hors d'œuvre , & puis c'est trop peu de chose , pour faire une interruption , particulièrement après avoir dit , qu'ils le prenoient pour un Dieu , qui est beaucoup plus ; outre que les premiers Chrétiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs , & l'ont appelé *Scurra Atticus*.

*Croyent que tout est commun.* Cela se raporte , à mon avis , à ce qu'il a dit , qu'on lui apportoit de tous costez , pour montrer que les Chrétiens s'aideroient l'un l'autre de ce qu'ils avoient , &c.

*Dont on accuse Diogene.* C'est le peché d'Onam , dont parle la sainte Escriture.

*Car ils ne se jettent pas dans le feu.* Le Grec ajoute , avec esperance peut-estre qu'on les en tirera. Mais cela n'est pas vrai-semblable , outre qu'il le détruit lui-même , en disant , que la fosse estoit profonde.

*Du mal des dents.* J'ay ajouté cela par raillerie.

*Sans témoigner la moindre appréhension.* J'ay dit plus haut , sans changer de posture & de contenance.

*Sans en dire le sujet.* Lisez , sans dire le sujet qui s'avene icy.

*Ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophe.* Cela dit en deux mots ce que l'Auteur explique plus au long en suite.

*S'éleve en petites colines.* Il y a au Grec , trois.

*Possidoniens.* Je n'ay pas gardé les termes Grecs , parce qu'ils n'eussent point fait d'effet dans une langue où ils sont inconnus.

*Nous les allons crier devant vous.* Le Grec dit ,

414 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
si vous voulez, nous les crierons ensemble ; mais  
cela n'est pas nécessaire.

L. 22. *Je le reconnoîtray bien.* C'est assez de remarquer  
celui-ci, car c'est de celui-là dont il s'agit.

P. 70. *Ceux dont je parle, demeurent proche d'ici.* Je les  
L. 1. mets tous en general, parce qu'ils sont ensemble,  
& qu'on les cherche tous.

P. 171. *Blanchisseur, Ou laveur de draps.*

L. 27. *Lorsqu'ils ne font pas bien leur devoir.* J'ay trans-  
porté ceci de plus bas, le reste sera expliqué ensuite.

P. 173. *Quand on jôie.* Je marqueray en suite que  
L. 13. c'est aux dez, qui n'étoient pas faits à nôtre façon :  
mais en espee de Toton.

L. 23. *Danser, ou chanter tout nus.* Il y a des choses  
rejetées icy de plus haut.

L. 30. *Je ne bois ny ne jôie.* Cela m'a semblé comme  
nécessaire au raisonnement.

P. 176. *Attéon, ou Panthée.* C'est bien assez de cela,  
L. 11. sans ajouter encore Orphée.

P. 177. *Le Législateur de Saturne.* C'est comme l'inter-  
pretation du mot de *Chronoloson*.

P. 179. *Loix des Saturnales.* J'ay mis plusieurs choses  
ici, en un autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles  
y venoient mieux.

P. 181. *Une douzaine.* Il y a au Grec, deux cens cin-  
L. 10. quante, mais c'est assez de cela.

P. 183. *Tandis que quelques-uns se gorgent de biens, sans*  
L. 33. *rien faire.* J'abrege icy plusieurs choses, qui sont  
assez souvent retouchées dans les autres Dialo-  
gues, & même dans ceux-cy.

P. 185. *Encore n'est-ce que l'espace d'une semaine.* Le  
L. 14. reste est déjà expliqué.

P. 186. *Qui vaut mieux que tous les ragousts du monde.*  
L. 26. Il faut toujôurs se souvenir de ce que j'ay dit  
d'abord, que j'évite de descendre dans le parti-

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 41  
culier, parce qu'il ne se rapporte pas à celui de ce  
temps-cy: Si bien que cela paroît sans grace,  
& cela est cause aussi que j'ajoute d'autres choses  
de ma façon, comme par forme de supplément.

*Prenez, &c.* Je ne repete pas les extravagances,  
qui sont déjà exprimées.

*On ne les sauroit jamais conter:* je touche plus bas les injures & les reproches. P. 184.  
l. 23.

*Leurs admirables entretiens.* J'entens par là, les choses dont ils s'entretiennent ordinairement. P. 190.  
l. 7.  
P. 191.

*L'épée & le poignard.* Le Grec ne dit pas le poignard, mais cela y fait grace, car la perfection est à bien attaquer, & à bien déiendre. l. 7.  
P. 193.

*Pour ne point parler des autres.* C'est autres-là estoient sur un autre costé de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne se mettoit que sur trois costez, & on en laissoit l. 9.  
l. 24.

un pour servir. L'Auteur dit, qu'ils estoient vis-à-vis de la porte, mais cela ne fait rien au sujet, & pour ne point embarasser son lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez nécessaires.

*Paistre deçà & delà.* Je luy fais dire cela, parce qu'il est plus galant de la sorte, que d'en faire une simple considération des conviez, & j'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy. R. 173.  
l. 8.

*Les jantex couvoient à la ronde:* je parle François, sans m'enquerir si les Anciens buvoient à la santé ou non; car cela signifie seulement boire à quelqu'un. l. 26.

*Hercule nostre Patron.* Il y a au Grec. *Archegetas*, comme qui diroit, qui conduit la Cérémonie; mais cela ne pouvoit pas s'expliquer assez bien icy, & Hercule estoit comme Patron des. P. 196.  
l. 16.

Cyniques, ainsi qu'il est marqué aussi-tost au Grec.

- lig. 29. *Si elle ne me fait raison.* Le Grec dit simplement, *si elle ne prend le verre de ma main*; & quelques-uns croient que celui à qui l'on portoit une santé, buvoit le premier.
- P. 197. *La teste vase.* Le Grec marque, *qu'il avoit quelques poils de teste*; mais je ne m'attache pas à toutes les paroles, cōme je l'ay déclaré dans la Préface.
- lig. 11. *Son petit chien.* C'est une alusion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *son petit chien de Malie*; mais cela n'auroit point de grace en nostre Langue. C'est comme si nous disions *son petit bichon*.
- lig. 15. *Il ne lutoit.* C'estoit au Pancrade, qui estoit une espèce de lute à coups de piez & de poin.
- P. 198. *Enfonçant la porte.* Faute de changer une lettre au Grec, les Interpretes font icy une extravagance.
- P. 199. *Ton'as pas songé à moy* Ajoûtez, *parmy le tracas des noces.*
- lig. 29. *Ils faisoient les fols.* Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se crevoient de boire & de manger.
- P. 202. *Pour le corps de Patrocle.* Cccy estoit alegué plus haut; mais il venoit mieux icy.
- P. 204. *Les plats & les assiettes.* J'ajoute cela pour l'amplification, & j'aime mieux dire, *jetter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray.*
- lig. 25. *Fort profonde.* Cela est regetté icy de plus haut
- P. 205. *Quoy que l'Egyptien.* Cela n'est pas au Grec, mais il semble qu'il le faille ajoûter.
- lig. 19. *Ravy pour sa beauté.* Le reste de la Fable est trop connu.
- P. 208. *Auquel je suis initié.* Sans cela, il ne les sauroit pas.
- lig. 2. *connu.*
- lig. 10. *connu.*
- lig. 20. *connu.*

*Du bois qu'on nomme Papyrus.* C'estoit une P. 209.  
espece de roseau dont on enlevoit, comme de lig. 1.  
grandes lames, sur lesquelles on écrivoit.

*Beau.* Le Grec dit, *grand*, mais l'un & l'autre l. 25.  
est vray par la description.

*La pluspart fabuleuses.* Le mot de *la pluspart*, P. 210.  
n'est pas au Grec, mais il resulte en quelque lig. 10.  
sorte de raisonnement.

*Bastit un Temple.* Il est dit d'abord, que c'estoit P. 211.  
*Junon.* lig. 19.

*Assez de gens.* Le Grec dit *quelques-uns*, mais lig. 21.  
le raisonnement demandoit cela, & il est vray.

*Comme ce Prince.* Toute cette narration est un P. 213.  
peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: Je l'ay lig. 11.  
remise à nostre air, sans rien altérer de l'Histoire.

*Une longue frequentation.* Le Grec dit de 3. ans, P. 214.  
mais cela n'est pas nécessaire. lig. 31.

*Comme Phédre fit Hipolipe.* Il n'est point néces- P. 215.  
saire d'ajouter *Sthénobés*. D'aresté, ce qui suit, lig. 34.  
vient bien également à toutes trois.

*Assuré sur sa vertu.* J'exprimeray ensuite qu'il P. 216.  
avoit laissé chez luy les pieces justificatives de lig. 4.  
son innocence.

*Alors le Roy.* Je tranche court ces choses, qui lig. 20.  
n'ont point besoin de long discours.

*Un parvis de cent toises.* On verra en suite, que P. 217.  
l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, lig. 21.  
sans marquer icy de quel costé.

*Qui ont 300. toises.* Il semble qu'il y ait erreur au lig. 22.  
chiffre, car il n'est pas croyable qu'une tour puis-  
se avoir 1800. pieds de haut.

*Sur les endroits.* Le Grec dit, que c'estoient des P. 218.  
pieces de bois qui débordoient, sur lesquelles on pou- lig. 13.  
voit peser le pié.

*Le reste de leurs commoditez.* Ce qu'il ajoute, est lig. 103  
déjà dit.

- l. 19. *Ceinte d'une écharpe.* Le Grec semble dire que  
 l. 11. *c'estoit sur la teste*; mais je pense que le Celeste de  
 Venus  mettoit à la ceinture, sinon, il faut lire  
 • *voile*, au lieu d'*écharpe*, & dire qu'elle l'avoit sur  
 la teste.
- l. 27. *A aucune statuë des Dieux.* J'ay mis en mar-  
 ge, ce qui est au Grec, parce que cela n'est pas  
 bien clair; & mon expression, quoy qu'elle  
 semble contraire, revient à ce qu'il veut dire;  
 car il entend par là, qu'on ne savoit à qui elle  
 ressembloit.
- P. 220. *Mercuré, &c.* Cela est ailleurs sur l'Auteur.  
 l. 5. *Et la mort mesme*: Oubien, quand il n'y en au-  
 l. 28. *ra plus*: C'est à dire, de temps & de saison.
- l. 33. *Avec plusieurs statuës.* Ajoutez, de mesme mé-  
 tal.
- P. 221. *Des grandes calamitez.* Mettez, *maladie & ca-*  
 l. 5. *lamitez.*
- P. 225. *Encore faut-il qu'il se surpriso autrement.* Je l'ay  
 l. 32. *supléé de la suite.*
- P. 225. *Dont le nom.* Ou *le visage*; mais cela est indi-  
 l. der. *ferent.*
- P. 226. *Je viens, dit-il.* Je retranche en ce discours  
 l. 3. *plusieurs interrogations & réponses*, qui cau-  
 sent de l'obscurité.
- l. 11. *J'entendray volontiers, &c.* J'oste quelques  
 particularitez déjà marquées ou inutiles.
- l. 20. *Plût à Dieu, &c.* L'Auteur semble dire icy le  
 contraire de ce que j'ay mis plus haut, qu'il  
 estoit venu pour faire des prieres, plutôt que des  
 actions de graces; car il dit, qu'il attribuoit à  
 l'inspiration d'Homère, quantité de Vers qu'il a  
 faits. C'est pourquoy je l'ay osté, de peur que  
 cela ne choquast. Du reste, j'ay exprimé plus  
 haut, que s'il vent, il recitera ce qu'il a fait.

*Les plus beaux endroits d'Homere.* Les vertus seront marquées plus bas. P. 227. lig. 15.

*Où l'on voit la même vigueur, &c.* On pourroit rapporter cela à Démosthène seul ; mais il me semble qu'il est mieux de la façon. Du reste, j'ay ajouté quelque chose icy, qui estoit touché ailleurs. l. dern.

*La grotte, le miroir, l'épée, la tonsure.* On dit qu'il déclamoit en un lieu sous terre, avec un miroir devant luy, pour regler ses gestes & sa contenance ; une épée pendue en l'air, pour ne point hauffer trop le bras ; & qu'il s'estoit fait raser la moitié de la teste, pour s'empêcher de sortir. P. 230. lig. 20.

*La douceur, &c.* Une partie de ces choses est transportée icy de plus bas. P. 231. lig. 6.

*Euboée.* J'ay déjà exprimé les loix, &c. P. 232.

*Et les Poëtes.* Il n'est pas nécessaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en un, tous les bien-faits des Dieux, car cela oste la force à la comparaison. lig. 10. P. 233.

*Il faut imiter.* Il vaut mieux que ce soit luy qui dise cela, parce que cela fait à son sujet, que de le faire dire à l'autre. lig. 21.

*Si quelque Athenien.* Je ne parle point de Parménion, parce que cela ne fait rien au sujet, & causeroit de l'obscurité. P. 235. lig. 32.

*Il m'est en grande vénération.* J'ay esté à la raison, plutôt qu'à ce qui est au texte. l. dern.

*Cependant, &c.* L'Auteur fait icy une interruption, comme s'il ne parloit pas par Dialogue ; mais nous ne souffririons pas ces libertez. P. 236. lig. 9.

*En faisant observer les loix.* Ou, en en faisant de nouvelles. lig. 20.

*La probité d'Aristide.* J'ay transporté cecy de plus haut. P. 237. lig. 3.

- lig. 7. *Si nous avions.* Je ne repete point *Eubée, Mégare, Béocie, l'Hellepont* qu'il a déjà dit. Du reste, en trouvant mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il insinué assez qu'on la donne à des incapables; ou qu'il s'agit icy de ses loüanges, & non pas du blâme des autres.
- P. 138. *La beauté des pensées, &c.* Il faut remarquer que  
l. 26. comme ces choses sont touchées en divers endroits, j'en change ou omets quelques-unes, pour éviter les répétitions.
- P. 239. *Officiers de ma maison.* Il y a au Grec *Secrétaire*  
l. 11. *de Galeres*; mais je prends une chose commune.
- P. 242. *Dont j'ay acquisé mes dettes.* Ou, à qui j'ay fait  
l. 35. *des distributions.*
- P. 248. *Perché jusques sur son trône.* Il y a au Grec, *son*  
l. 18. *Sceptre, & qu'il fait presque ses petits sur sa teste*; mais je mets les choses de la façon que je trouve la meilleure à nostre air.
- l. 24. *Ne sçait que répondre, quand on boit à luy.* J'ay mieux aimé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne sçait quand on boit à lui; car il n'est pas nécessaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geste seul le fait entendre.
- P. 250. *Affisté d'Apollon & de Neptune.* Le Grec se  
l. 32. sert icy de termes qui n'ont de raport aux nôtres.
- P. 251. *Leurs Autels profanez.* Cela est transporté icy  
l. 24. de plus bas; & ce qui est au lieu, n'a point besoin d'estre exprimé.
- P. 252. *J'ordonne par provision qu'il sera executé.* J'a-  
l. 9. joute cela, parce qu'il l'exécute en effet.
- l. 30. *Longs cheveux, & grande barbe.* Ces Epithètes sont prouvez par la suite.
- l. 31. *Mal vestu.* Le Grec dit *nû*; mais on voit par la

DE LA TROISIÈME PARTIE DE LUCIEN. 417  
suite, qu'il avoit un manteau, quoy qu'il n'eust  
point de laye.

*D'une grande partie.* Il a déjà parlé des bestes  
sauvages. P. 255.  
l. 6.

*La laine.* J'agence cét endroit d'une autre  
façon que l'Auteur; mais le tout revient à un. l. 12.

*Car vous ressemblez, &c.* Je ne repete point  
ce qu'il vient de dire. P. 256.  
l. 4.

*Piez nus.* J'ay dit déjà d'Hercule, qu'il aloit  
piez nus, & que celuy cy l'imitoit. P. 258.  
l. 2.

*Philopatris, &c.* Ce Dialogue est icy assez mal  
digeré; car Critias ne dit rien qui soit digne d'un  
commencement si tragique; & ce qu'il dit des  
Chrestiens; est plutôt une marque de leur sim-  
plicité, qu'un crime. Triéphion est celuy qui dit  
les choses les plus extraordinaires, parce qu'il  
parle des mysteres où les Payens n'entendoient  
rien: Tant s'en faut donc, que ce Dialogue soit  
à rejeter, qui sert de quelque monument du  
Christianisme. Du reste, le mot de *Catécumène*,  
exprime bien ce qui est au Grec, & est allegué  
dans le Dialogue; sans quoy je ne m'en serois  
pas servy. P. 261.  
l. 1.

*Cerberé t'a aboyé.* Je n'ajoute pas, ou quelque  
Dieu de la Providence, parce que cela ne s'enten-  
droit pas. C'est une raillerie contre ceux qui  
croient un Dieu qui prend garde à tout; & par  
consequent est à appréhender, qui est l'opinion  
des Chrestiens & des Stoïques. l. 6.

*Que je se tire par l'oreille.* C'est ainsi que Lu-  
cien s'exprime en d'autres lieux. lig. 11.

*Que l'esprit ne s'enleve d'icy, & ne s'emporte  
par l'air.* Il fait alusion à saint Paul, & en suite  
à Icaré. P. 262.  
lig. 19.

*Quelque marbre ou quelque statue.* Il y a au  
l. 15.

Grec *un pilon*, ou *une barre de porte*, pour faire alusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du Menteur ; mais cela n'eust point eu de grace icy.

l. 24. *Foudroyé Salmonée & les Titans.* C'est assez de cela, sans ajoûter *précipiter tous les Dieux en bas du Ciel*. Ce qu'il ne me souvient point d'avoir lû, que dans Vulcain.

l. 28. *Les dangers qu'il a courus.* Comme ils ne font que d'estre exprimez dans le Dialogue de l'assemblée des Dieux, il eût esté ennuyeux de les repeter:

P. 264. *Qui mene plus de bruit luy seul.* J'ay mieux aimé

l. 8. faire alusion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

P. 265. *Par le Dieu inconnu des Atheniens.* Il fait alusion à ce qui est dit de S. Paul, dans les *Actes des Apostres*.

l. 20. *Servir de retraite.* Il vaut mieux le dire de luy que de sa mere.

P. 266. *Le pere.* Cè mot n'est pas au Grec ; mais il est lig. 1. inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis *tout puissant*, pour *souverain*, qui vient après.

l. 2. *Le fils issu du pere.* Il y a au Grec, *le fils du pere*; mais cela eust fait de l'obscurité, & le mot d'*issu*, est insinué plus bas.

l. 4. *Tes trois d'un, & ton un de trois.* Il le falloit repeter aux mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy *trois un*, & *un trois*.

lig. 16. *Ce Galiléen chauve au grand nez, &c.* C'est S. Paul de qui il entend parler ; & il peut avoir vû des gens batifez par luy, mais il ne peut pas l'avoir esté.

P. 267. *Aux Planettes.* Ces mots ne sont pas au Grec ; l. 3. mais ils semblent estre oubliez.

*Homere dit, &c.* Je ne prens que le suc de toutes ces allegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutiles en cet endroit. lig. 17

*Christ.* Il a au Grec, *Chreste*, comme Suetone aussi l'appelle; ce qu'ils faisoient ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui diroit *simple*, ou *debonnaire*, ce que ce mot signifie en Grec. P. 268. l. 12.

*Catécumène.* C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme. l. 19.

*Trouves-tu étrange, &c.* J'agence ce raisonnement, pour le rendre un peu plus juste. l. 23.

*Pour des Chimeres. Ou pour jeu.* P. 169.

*Commissaire des Tailles.* Le mot Grec signifie *qui égale les choses*, qui est le fait du Commissaire, de regler les imposts sur les particuliers également; & ce qui m'a donné lieu de l'interpreter des Tailles; c'est que le mot Grec est employé plus bas, dans le sujet des imposts. lig. 20.

*Il payera, &c.* Cela fait allusion à ce qui est dit de Jesus-Christ, mais on a pris des mystères à la lettre; qui est ce qui a fait une partie des Fables de la Religion des Payens. lig. 29.

*Non pas dans la sale, &c.* J'explique la chose d'une autre sorte que l'Auteur, pour en oster l'obscurité. P. 300. l. dern.

*Chrétien.* Il y a au Grec le mot de *Chreste*, comme j'ay dit plus haut sur la page 450. & il joue icy sur l'ambiguité du mot. P. 301. l. 14.

*Orages.* Il y a au Grec *bruine*, qui est une corruption du blé, qui le gaste & le noircit; *blé embruiné*, cela vient de certaines pluyes froides, quand il est en fleur. l. dern.

*L'eau qui bout.* Je me sers d'une compa- P. 302. l. 8.

raison plus familiere que la sienne.

- l. 20. *A teste rase.* Il l'a falu dire ainsi , pour faire que la chose fust intelligible.
- P. 303. l. 18. *Beste venimeuse.* Il y a au Grec , *chien enragé*; mais mon expression vient mieux au sujet. Du reste , cecy est mal digeré , car Critias debite ces choses à un homme qui en sçait plus que luy , & qui se dit Chrétien , & paroist tel à ses discours, quoy qu'il le fasse par raillerie.
- P. 306. lig. 7. *Philon, Aristipe, & moy.* Il n'est pas honneste de dire , qu'ils faisoient l'honneur du festin , puis- que celuy qui parle est du nombre.
- l. 8. *La victoire.* Le Grec marque que les prix estoient les épics ; mais cela n'est pas important icy.
- lig. 14. *La Hune.* Le Grec dit , *le haut des voiles.*
- l. 20. *Ce fut, &c.* Il dit icy quelque chose de l'Amitié , qui est déjà plusieurs fois dans ces Dialogues.
- P. 307. l. 3. *Nous ne le dirions.* J'ay réüny en un, ce qui est plus étendu chez l'Auteur , & retranché en suite en deux mots , des fables ennuyeuses & expliquées ailleurs.
- l. 24. *Qu'il fait trembler tous les Dieux, & Junon même.* C'est assez de cela , sans s'étendre davantage en des fables ridicules , & trop souvent repetées.
- P. 308. l. 1. *Posseder un si grand tresor.* Je passe cela délicatement , sans dire *avoir affaire à de beaux hommes.* Il s'étend en suite dans une fable trop connue , que je retranche court , comme j'ay fait les precedentes.
- P. 309. l. 9. *J'en choisiray seulement un ou deux.* Je mets cela , pour donner quelque couleur à cette harangue , & qui n'est pas de grande chose.

*Les Artisans ne s'en proposent point d'autres dans leurs ouvrages.* C'est assez de cela, sans rien ajouter. P. 312.  
l. 7.

*Ce dessein.* Je ne repete pas ce que le titre dit. P. 313.  
l. 2.

*Et eust servi.* Il est mieux de faire dire cela à Mufonius, qu'à Ménécrate. l. 7.

*D'ailleurs.* Ce qu'il dit icy de la défense de la Grèce, est exprimé au commencement. P. 314.  
lig. 13.

*Qu'on luy présente.* Le Grec marque que c'étoit le Gouverneur de la Grèce, & qu'il en frapa trois coups. l. 22.

*Tous les Mathématiciens du monde.* Le Grec dit Thalés, mais j'exprime la chose à notre air. P. 315.  
l. 6.

*C'est une espece de fausset.* Je ne m'enfonce pas davantage dans la Musique, parce qu'il faudroit pour cela se servir de termes de l'art, qui ne seroient entendus que de ceux qui la sçauroient; ce qui ne se doit faire que dans les sujets où l'on en traite de dessein formé. l. 18.

*Non plus que chanter aux jeux Olympiques.* J'ay rejetté cela icy de plus haut, où il dit que les jeux Olympiques sont les plus gymniques de tous les jeux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu: Car c'est seulement à cause qu'on n'y representoit que les jeux, qui portent le nom de gymniques, comme la lute, &c. avec des courses de chevaux. P. 316.  
l. 10.

*Tranchantes comme des rasoirs.* J'ay ajouté ceci pour l'explication: Car sans cela, comment eussent-ils coupé la gorge à un homme? si ce n'est qu'il veuille dire seulement qu'ils l'étranglèrent & le suffoquerent par là. l. 29.

426 REMARQUES SUR LA TRADUCTION.

- P. 366. *J'oubliois à dire qu'il n'y a point d'animaux aux*  
Antipodes, qui, &c. C'est la raison pourquoy on  
l. 6. a distingué l'Isle des Antipodes, parce qu'on y  
met des bestes de toute sorte, & pour cela l'on  
● feint que l'Auteur arriva là auparavant.

*Fin des Remarques.*





# T A B L E

## DES MATIERES PLUS CONSIDERABLES DE LA III. PARTIE des Dialogues de Lucien.

### A.

<b>S</b> On investive contre l'E , à l'avantage des autres voyelles.	Page 330. 331. 312
<i>Adonis.</i> En quel lieu du monde se célèbrent ses mystères.	208 209
Merveille d'une riviere de ce nom.	210
<i>Adultère.</i> Ancien oprobre des Adultères.	148
<i>Agamemnon.</i> Par qui comparé aux Dieux.	179
<i>Agathoclés.</i> Roy de Sicile , combien vécut.	80
<i>Agathoclés.</i> Capitaine d'Alexandre , délivré des bestes par Perdicas , à quoy il alloit estre exposé , pour avoir pleuré devant le sépulchre d'Ephestion.	55. 56
<i>Alcidamas.</i> Le Cynique , quel personnage.	193.
194	
<i>Alcmeon.</i> Pourquoi tua son pere.	317
<i>Amour.</i> Combien de sortes.	230
<i>Ampélis.</i> Dialogue d'Ampélis & de Chrysis , fameuses Courtisanes.	128
<i>Amphiloque.</i> Quelle estoit la renommée de cet Oracle.	26
<i>Amphiloque.</i> Tenu pour un Dieu , & de qui estoit fils.	248.
<i>Anacréon.</i> Quel étoit le Dieu d'Anacréon.	36

T A B L E.

<i>Anacréon.</i> Poète Lyrique , de combien longue vie.	85
<i>Animaux.</i> Description de la Republique des Ani- maux.	349
● Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix.	353
Bataille des Animaux contre les Sauvages.	367
Pacification des Animaux par l'entremise de Lu- cien.	369. & suiv.
<i>Antigonus</i> Roi de Macedoine , surnommé le Bor- gne , combien vécut , & où il mourut.	81
<i>Antipater.</i> Fils d'Iolas , quel , & combien vé- cut.	là mesme.
<i>Antipodes.</i> Passage de Lucien aux Antipodes.	363
& suiv.	
<i>Anubis.</i> Invective de Momus contre Anubis dans le Ciel.	248
<i>Aorno.</i> Rocher , quel , & combien dangereux.	3
<i>Aparétiens.</i> Quelles sortes de peuples , & d'où ainsi nommez.	375
<i>Apelles</i> Par qui aculé d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée.	52
<i>Apis.</i> Quelle cérémonie les Egyptiens ont cou- tume de faire à la mort du bœuf Apis.	208
Quelle divinité.	248
<i>Apollodore.</i> De Pergame , Précepteur d'Auguste , combien vécut.	84
<i>Apollon.</i> En quel endroit rend les Oracles luy- mesme.	220
Invective contre Apollon.	264
<i>Apophrade.</i> Quel terme , & ce qu'il signifie.	59
& suiv.	
<i>Archias</i> Poète , quel personnage.	243
<i>Archimède.</i> Comment & où brûla les Galeres des Romains.	28
<i>Arctos.</i> Terme Grec , que signifie.	377.

DES MATIERES.

- Argantobius* Roy des Tartéfiens , combien de temps vécut. 80
- Argyrandriens.* Quels peuples , & pourquoy ainsi apellez. 379
- Ariadne.* Par qui la couronne fut mise parmy les Dieux. 247
- Ariarathés* Roy de Capadoce , combien vécut, & comment mourut. 81
- Aristide.* Comment conspira contre Thémistocle , & pourquoy. 57
- Artabase* Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien vécut. 82
- Artaxercés* Mnémon. A quel âge mourut. *la mesme.*
- Et un autre de mesme nom Roy de Perse. *la mesme.*
- Assyriens.* De qui aprirent les ceremonies de leur Religion. 207
- Astarte.* Quelle Divinité , & ou adorée. 207
- Athènes.* Louange de cette ville , & ses grands avantages. 229
- Athéniens.* Comment se trouvent tous menteurs. 11
- Athotes.* De combien longue vie. 80
- Atis.* A quelle divinité consacra le Temple qu'il bâtit. 118
- Attalus* surnommé Philadelphe , quel & combien vécut. 81
- Avocat.* Quel il faut estre pour estre bon Avocat. 5. 6 & *suiv.*
- Azandre* Roy du Bosphore , combien vécut, & comment il mourut. 82

B

**B** *Accantes.* Quels furent leurs combats qu'ils entreprirent pour la conquête des Indes,

T A B L E

& leur équipage.	Pag. 31. 33
<i>Bacchis</i> . Dialogue de Bacchis & de Mélisse, fa- me les Courtisanes.	118. 119
<i>Bacchus</i> . Comment fit l'entreprise des Indes.	31
● Ses Lieutenans quels.	32. 33
De quelle naissance.	36
<i>Bain</i> . Description d'un bain construit par Hip- pias, d'un artifice admirable.	29. 30
<i>Bardylis</i> , Roy des Illyriens, combien vécut, & où il mourut.	80
<i>Barreau</i> . Quel il faut estre pour hanter le Bar- reau.	5. 6 & suiv.
<i>Beauté</i> . Louange de la Beauté.	305. & suiv.
<i>Bellerophon</i> . Pourquoi Antia le voulut faire pe- rir.	57
<i>Bosphore</i> . Par qui ses rivages furent joints d'un pont.	314
<i>Brachmanes</i> . Comment ils peuvent estre imitez, ou non.	154
Comment reçurent la Philosophie.	156

C

<b>C</b> <i>Alanus</i> . Quel, & de quelle façon est mort. Page 134.	
<i>Caldéens</i> . De combien longue vie, & pourquoy.	73
<i>Calendes</i> sacrées, comment celebrées par les Romains.	61
<i>Calomnie</i> . Comment dépeinte par Apelles.	51
Sa définition.	52
<i>Candiots</i> . Comment se trouvent tous menteurs.	11
Ce qu'ils disent de Jupiter.	247
<i>Cassiopee</i> . Comment attira sur soy le courroux des Dieux.	12
<i>Cedille</i> . Ce que c'est proprement.	355
<i>Cheveux</i> noiez par derrière, quelle marque.	96

## DES MATIERES:

<i>Chrétiens.</i> Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes mesmes de l'Auteur.	148. 149
<i>Chrysandriens.</i> Quelles sortes de peuples & d'où ainsi nommez.	379
<i>Chrysepe</i> le Stoicien combien vécut.	83
<i>Chrysis.</i> Quelle, & ses amours avec Glaucias. 16. & 17. & suiv.	
<i>Cleante</i> , successeur de Zénon, comment mourut.	83
<i>Cleodème.</i> Peripatéticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard.	193
<i>Cleombrato</i> d'Ambracie, pourquoy se précipita. 261. 262	
<i>Cochlys.</i> Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes.	145
<i>Combade.</i> Quel personnage, & comment s'exempta de la calomnie & du suplice. 125. & suiv.	
<i>Corps.</i> En quoy consiste la perfection du corps. 254	
<i>Courtisans.</i> Pourquoy toujours en garde.	53
<i>Cratinus.</i> Poète Comique, de combien longue vie.	85
<i>Cresus.</i> En combien peu de temps il fut dépouillé.	104
<i>Ctésias</i> Historien, en quelle estime chez nostre Auteur.	10
<i>Cydne.</i> Quelle est la beauté de cette riviere.	70
<i>Cyignes.</i> En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnes, selon la Fable.	57
<i>Cyniques.</i> Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi apellez.	165
<i>Leurs mœurs.</i>	169

T A B L E

De la façon de vivre des Cyniques. 232. & *suivantes.*

D

**L**A Sainte du D, & l'Arrest qui en ensuivit.  
Page 331. 332

<i>Dauphins.</i> Combien amoureux des hommes.	92
<i>Demetrius.</i> Philosophe Cynique, pourquoy déchira un jour les Bacantes d'Euripide.	47
<i>Demetrius.</i> Dequoy accusé devant Ptolomée.	55
<i>Democrite.</i> Combien peu susceptible de la crainte.	10
Comment mourut, & à quel âge.	83
<i>Demosthène.</i> Combien de fois avoit écrit de sa main l'histoire de Thucidide.	42
Louange de Demosthène, & comparaison du même avec Homere.	225. & <i>suiv.</i>
Sa Patrie & ses parens.	228. 229
<i>Depilatoire.</i> Ce que c'est & à quoy bon.	70
<i>Derceto</i> , Mere de Semiramis, de quelle figure,	211
<i>Deucalion.</i> Comment il repeupla le genre humain.	210
<i>Dieux.</i> Decret des Dieux.	250
<i>Diogène</i> Seleucien, combien vécut.	83
<i>Dion.</i> Combien excellent Philosophe.	152
<i>Dipsade.</i> Combien cruel animal, & combien douloureuses sont les morsures.	89
<i>Discorax.</i> Quel personnage.	69
<i>Discorde.</i> Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déesses.	308
<i>Divinité.</i> Par quelle Divinité quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle est la véritable.	265. 266
Ce que ce n'est pas.	<i>là mesme.</i>

## DES MATIERES.

## E

- R** Epique de l'E, à la plainte que l'A avoit formée contre luy. 323
- La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuyvit.** 333
- Egyptiens.** Les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoissance des choses divines. 207
- Egyfte.** Quel estoit son destin. 267
- Elenus.** Quel Dieu c'estoit. 60
- Elephans.** Où ont été vûs danser sur la corde. 359
- Enomais.** A quel prix mit sa fille Hippodamie. 310
- Envie.** Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie. 52
- Eole.** Pourquoi Eole, qui avoit si bien receu Ulyssé, ne le remena pas en sa maison. 267
- Ephestion.** Quel crime c'estoit devant Alexandre, de ne reconnoître pas Ephestion pour un Dieu. 58
- Merveilles qui se contoient de luy.** 56
- Epicarme.** Poète Comique, combien vécut. 85
- Epicète.** Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes. 46
- Combien excellent Philosophe.** 152
- Epicure.** Son plaidoyer pour la volupté. 138. 139
- Eratosthene.** Le Grammairien, de combien longue vie. 85
- Erigone.** Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux. 247
- Esquile.** Par qui furent achetées les tablettes de ce Poète, & à quel usage. 46
- Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Esquile.** 231
- Esculape.** Quel fut le destin d'Esculape. 154
- Evangelus.** Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques. 44
- Eumelo.** Musicien d'Elide, proclamé victorieux

T A B L E.

- aux jeux Pythiques. 44  
*Euqenor.* Quel & comment ſçavoit ſon deſtin. 44  
 267  
*Europe.* En quoy ſe changea Jupiter, pour la  
 beauté d'Europe. 307

- P** Lainte de l'F, & le jugement qui ſ'en enſui-  
 vit. 333  
*Femme.* Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe  
 pût paſſer de femme. 203  
*Flûtes* de Timotée & d'Iſmenias, &c combien  
 renommées. 43  
*Fraude.* Comment dépeinte en la compagnie de  
 l'Envie, & de la Calomnie. 52

G

- G** *Alans* illuſtres. Combien accroïſſent la gloi-  
 re d'une Dame. 229  
*Ganymède.* Pour quel avantage ravi par Jupiter.  
 307  
*Garamantes.* Quelle nation, & en quel temps ils  
 font leurs courſes dans la Lybie. 89  
*Géryon.* En quelle eſtime eſtoit ſon corps chez  
 les Thébains. 46  
*Geſe* Roy des Omaniens en l'Arabie heureuſe,  
 combien vécut. 82  
*Gorgones.* Deſcription d'un tableau de l'entrepris-  
 ſe des Gorgones, & de la mort de Méduſe. 77  
 Et quel métier elles faiſoient. *là-meſme.*  
*Gorgias* Rhéteur, comment mourut, & à quel  
 âge. 84  
*Grecs.* Comment receurent la Philoſophie, &  
 comment elle y gagna les ſept Sages. 163.  
 164  
*Gymnoſophiſtes.* De combien longue vie, & pour-  
 quoy. 97

Plainte

## DES MATIERES.

## H

- P** Lainte de l'H, & ce qui s'en ensuivit. 335  
*Hebdomas* Orateur ; pourquoy ainsi appelé. 64
- Helene*. Pourquoy enlevée par Thesee, & depuis aimée par tous les Princes Grecs. 309
- Hemus*, Mont, où placé. 168
- Hercule*. Comment surnommé & dépeint par les Gaulois. 34. 35
- Pourquoy se fit brûler. 154
- Hermoclés* le Rhodien, renommé Statuaire. 216
- Hermon* l'Epicurien, pourquoy regardé de travers par les Stoïques. 193
- Hermotime*. Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien. 40
- Hesode*. Comment devint grand Poëte. 2
- Quelles sont ses œuvres. 92. 93
- Hieron* Roy de Syracuse, combien vécut. 80
- Hieron* Pilote, combien expert. 96
- Hippias*. Combien excellent Artisan. 22. & suiv.
- Hippocrate*. Statué d'Hippocrate courant toute la nuit. 19
- Hippodamie*. A quel prix mise par son pere Enomaus. 310.
- Hipponax*. Ancien Satyrique. 59
- Homere*. Louange d'Homere, sa comparaison avec plusieurs Orateurs, & de son pais. 227. 228.
- Hypsicrate*, Amisenien, à quel âge mourut. 84
- Hyspasiene*. Roy des Caraciens, à quel âge mourut. 82

## I

- S** A demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné. 336
- Tome III. LI

T A B L E

<i>Idee.</i> De quelle nature, & par qui vüe.	16. 17
<i>Idole.</i> Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles.	209
<i>Ignorance.</i> Combien dangereuse, & combien de maux elle cause.	51
<i>Inconnu.</i> Dieu inconnu des Athéniens, quand & par qui découvert.	304
<i>Indes.</i> Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes.	31
De quelles gens son armée estoit composée. <i>là-mesme.</i>	
<i>Iss.</i> Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux.	46
<i>Isocrate.</i> Quelle est à present estimée son Eloquence.	6
A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut.	84
<i>Isthme.</i> Declamation contre l'entreprise que Néron avoit faite de percer l'Isthme. 313. 314 & <i>suiv.</i>	
<i>Junon.</i> Statuë de Junon admirable.	219
Invective contre Junon.	265
<i>Jupiter.</i> Invective de Momus contre Jupiter <i>mesme.</i>	247
Ses avantages & ses vices.	263
<i>Ixion.</i> Quelle fut son ingratitude.	190
K	
<b>P</b> Lainte du K, & ce qui s'en ensuivit.	336
Où particulièrement nécessaire. <i>là-mesme.</i>	
L	
<b>P</b> Lainte de L, principalement contre l'I, & ce qui s'en ensuivit.	357
<i>Lapithes.</i> Description d'un combat semblable à celui des Lapithes & des Centaures.	197
& <i>suiv.</i>	

DES MATIERES.

<i>Léda.</i> En quoy se changea Jupiter pour la beauté de Léda.	305. 306
<i>Lettres.</i> Quel mal-heur est commun aux gens de Lettres.	309
Origine des lettres Françoises.	320
Eloge de toutes les lettres.	346
<i>Licurgus.</i> A quel âge mourut.	85
<i>Lybie.</i> Costé Meridional de la Lybie, quel.	89
<i>Lycie.</i> En quel endroit est la séparation de la mer de Lycie & de Pamphylie.	96
<i>Lypayé.</i> Orateur, pourquoy ainsi appellé.	34
<i>Lysimachus</i> Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vécut.	81

M

<b>D</b> Emande de l'M, contre les abreviations, & quel jugement s'en ensuivit.	338
<i>Maelyens.</i> Quels peuples, & où ils habitent.	33
<i>Mages de Perse,</i> pourquoy de si longue vie.	79
<i>Magicien.</i> Description de l'Isle des Magiciens.	387. & suiv.
<i>Maison.</i> Louange d'une maison de plaisance.	702
	71
<i>Marc-Aurele.</i> De combien longue vie, & pourquoy.	81
<i>Masinissa.</i> A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut.	82
<i>Medecins.</i> Du temps de l'Auteur faisoient eux-mesmes les remedes.	19
<i>Melisse.</i> Courtisane, quelle.	118
<i>Memnon.</i> Quelle est sa statuë, & en quelle contrée.	25
<i>Memphis.</i> Comment cette ville fut prise, & par qui.	28
<i>Men'onge.</i> D'où vient que les hommes ne se con-	

T A B L E.

tentent pas de debiter des menfonges, mais font bien aifés d'en entendre.	10. 11
<i>Mer.</i> Quand fe peut appeller le miroir des Cieux.	
73	
<i>Mercur.</i> Invective contre Mercur.	168
<i>Miltiade.</i> De quoy acufé.	98
<i>Minerve.</i> Description d'un tableau du Temple de Minerve.	77
<i>Mitridate,</i> Roy de Pont, furnommé le Bâtiffeur, combien vécut.	81
<i>Mnafcivés,</i> Roy des Parthes, combien vécut.	82
<i>Monnoye.</i> Distinction de plusieurs fortes de monnoyes.	378. 379
<i>Mouche.</i> Description admirable de la mouche.	
38	
En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe.	là-même.
Comme elle eft compagne de l'homme, durant toute fa vie.	39
Quelle forte de mouche eft de longue vie.	là-même.
Sa métamorphofe.	40
<i>Moyfe.</i> Comment appellé par l'Auteur.	267
<i>Mufes.</i> Quelle promeffe firent à Hefiode, & quels font leurs principaux talens.	93
<i>Mufonius.</i> Combien excellent Philofophe.	152
<i>Myrtalé,</i> Courtifane, quelle.	142
<i>Myrtium.</i> Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameufes Courtifanes.	114
<i>Mythrés.</i> Invective de Momus contre ce Dieu.	
248	
N.	
<b>A</b> Cufation de l'M par elle, & ce qui s'en enfuivit.	318
Réponfe de l'M.	339

## DES MATIERES.

Replique de l'N.	<i>là-mefme.</i>
Nature. Pourquoy la Nature a donné des biens aux hommes.	253
Navire. Description d'un Navire, avec tout son amorage.	96
Negreponz, Isle, par qui retranchée de la Beocic.	314
Neptune. Invective contre Neptune.	264
Neron. Déclamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme.	313 & <i>fuiv.</i>
A quel deffein il alla en Grece.	314
Ses folles imaginations, & la préfomption.	<i>là-mefme.</i>
Neflor. Combien de temps à vécu.	79
Numa-Pompilius. Combien de temps vécu.	80
Numifmacie, Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme.	378

### O.

<b>S</b> Es prétentions contre les autres voyelles.	340. 341
Réponfe que luy a fait l'A.	<i>là-mefme.</i>
Replique qu'elle va plus rondement en befoigne.	<i>là-mefme.</i>
Orateur. Le moyen de fe rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chemins 3. 4. & <i>fuiv.</i>	
Orefte. Pourquoy Orefte tua fon pere.	317
Orion. Histoire ancienned'Orion.	77
Orphée. Comment fa teſte aborda en l'Ifle de Leibos.	45
Sa lyre par qui achetée, & ce qui en arriva.	<i>là-mefme.</i>
Le Patron des Muſiciens.	169
Ortolans. Quels font les meilleurs.	355
Oſyris. Quelle cérémonies ſe font pour la feſte.	

T A B L E

Oÿe. Au raport de qui est plus infidele que la veüe. 75

P

- D**ispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F. 334
- Le jugement ensuiuy. *là mesme*, & 335
- Plainte du P, contre l'usage d'à present. 342
- Et son Arrest. *là mesme.*
- Palais.** Description & loüange d'un Palais magnifique. 70. 71. & *suiu.*
- Pamphile.** Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuses Courtisanes. 114
- Pamphilie.** En quel endroit est la séparation de la mer de Lycie & de Pamphilie. 96
- Pancrate.** Pythagoricien, quel personnage. 25
- Pantarbes.** Pierres precieuses, de quelle propriété. 373
- Paon.** En quel temps il étale plus magnifiquement ses beautez. 73
- Paradis.** Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils sont ainsi apellez. 353. 354
- Pâris.** A quoy préfera Helene, & pourquoy. 310. 311
- Patrie.** Combien douce & aimable, & pourquoy? 36
- Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, & quelle elle est. 86
- Recommandation & loüanges de la Patrie. *là mesme* 87. & *suiu.*
- Pauvreté.** Des avantages de la Pauvreté. 350 & *suiu.*
- Peinture.** Combien differente de la parole. 76
- Pelops.** Pour quelle raison admis à la table des Dieux. 307
- Comment vainquit Hippodamie. 310

## DES MATIERES.

<i>Peragrinus.</i> Combien le bâton de ce Philosophe fut estimé & acheté.	46
Quel, & sa mort.	146
En quoy comparé à Empedocle. <i>là-mesme &amp; suivantes</i> , jusqu'à 161	
<i>Perfée.</i> Description de la peinture de Perfée & d'Andromède.	76
<i>Phédre.</i> Comment perdit Hypolite.	37
<i>Philotère.</i> premier Roy de Pergame, combien vécut.	81
<i>Philine</i> Courtisane, quelle.	116. 117
<i>Philosophie.</i> Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes.	161. 162.
<i>Philoxène.</i> Pourquoi puny très-severement par Denis le Tyran.	46
<i>Phénix.</i> Pour quelle particuliere consideration élu Roy par les Animaux.	352
<i>Pilade.</i> Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon.	77
<i>Pirithous.</i> Par qui aidé à l'enlevement de Proserpine.	309
<i>Pittacus</i> l'un des sept Sages, combien vécut.	83
<i>Poète.</i> Isle des Poètes, en quelle contrée.	380
Diverses manieres d'agir de ses habitans <i>là-mesme &amp;</i>	381
<i>Polemon.</i> Comment & à quel âge mourut.	83
<i>Polystrate.</i> En combien peu de temps dépouillé.	80
<i>Polydamas.</i> En quel endroit la statuë de cet Athlète guérissoit de la fièvre.	249
<i>Possidonius</i> Philosophe & Historien d'Apamée, combien vécut.	83. 84
<i>Ptoæmen</i> Orateur, de combien longue vie.	85

T A B L E

<i>Professions</i> où l'on vit long-temps , quelles sont particulièrement.	79
<i>Prose.</i> Quelle est le plus recommandable de la Prose ou des Vers.	227. 228
● Par qui recherchée jusques dans les Enfers.	272
<i>Protesilas.</i> En quel endroit avoit ses sacrifices.	249
<i>Ptolomés</i> fils de Lagus , combien heureux , & combien vécu.	81
<i>Pygmés.</i> Description de l'Isle des Pygmées , & que signifie proprement ce mot , selon son étymologie.	383. 384
Leur guerre contre les Gruës.	<i>là-mesme.</i>
Leurs mœurs & leurs exercices.	<i>là-mesme &amp; suiv.</i>
<i>Pyrandriens.</i> Quelle sorte de peuples	372
<i>Pyrrhus</i> & Alexandre , quels nous sont representez dans l'Histoire.	28
<i>Python.</i> Comparé à Demosthéné.	238
<b>Q</b>	
<b>P</b> Lainte du Q, & la demande.	343
Sa Sentence.	<i>là mesme.</i>
<i>Quélidonium.</i> Dialogue de Quélidonium & de Drocé , fameuses Courtisanes.	132. & suiv.
<b>R</b>	
<b>P</b> Lainte de l'R , contre l'I & l'E.	344
Ordonnance de l'Usage contr'elle	<i>là-mesme.</i>
<i>Repenti.</i> Comment dépeint en la compagnie de l'Envie & de la Calomnie.	52
<i>Rhé.</i> Qui le premier enseigna ses mysteres aux hommes.	211
<i>Rhodaphné.</i> Explication de ce terme.	65
<i>Rhodope,</i> Montagne , où placée.	178
<i>Riche.</i> Quelles sont les craintes & les soins qu'ont	

## DES MATIERES.

qu'ont les riches.	183. & suivant.
Combien ceux-là se trompent, qui croient que la felicité consiste dans les richesses. <i>la mesme.</i>	
Saturne aux riches.	187. & suiv.
Réponse des riches.	189
Richesses. Description des incommoditez des richesses.	284. 285. & suiv.
Royauté. A combien de maux sujette.	109. 110

### S

<b>P</b> lainte de l'S, contre les Auteurs Modernes.	344
Plainte du Z, contr'elle.	345
<b>S</b> anglier. Calydonien. En quelle estime chez les Tégéates.	46
Effet de la colère de Diane.	336
<b>S</b> arpedon. Pourquoi Jupiter ne peut empêcher sa mort., & comment il pleura sa perte.	267
<b>S</b> aturnus. S'il devoit ses enfans, & ce qui le mût de se défaire de son Empire.	174
<b>S</b> aturnales. Leur description, & de ce qui s'y passa.	172. 193
Loix Saturnales.	179
Les loix du Destin.	180. & suiv.
Epistres Saturnales.	182
Réponse de Saturne.	185. & suiv.
Saturne aux Riches.	187. & suiv.
<b>S</b> corpions. De combien de sortes en Lydie.	190
<b>S</b> cribes. Ou Interprètes des mystères des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue vie.	79
<b>S</b> emiramis. En quoy changée.	211
Et comment devenuë sage.	225

T A B L E

<i>Séus.</i> De combien longue vie, & pourquoy.	
79.	
<i>Servius-Tullius.</i> Combien de temps vécut.	80
<i>Sidonius.</i> Peuples en quelle Province.	208
<i>Simonide.</i> Ancien Satyrique.	59
De Céc combien vécut.	85
<i>Sinartioche.</i> Roy des Perles, à quel âge com- mença à regner.	82
<i>Socrate.</i> Quel estimé entre les Philosophes, & comment Chéréphon luy fut envoyé.	56
De quoy aoulé.	58
A quoy se plaisoit particulièrement.	70
<i>Solon.</i> L'un des sept Sages, combien vécut.	83
<i>Sophocle.</i> Comment mourut, & à quel âge.	85
<i>Soprato.</i> Comment défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis,	28
<i>Souhait.</i> Combien bigeares & inutiles parmy les hommes.	101
Et sans fin.	là-mesme.
<i>Squelet.</i> Ce que c'est proprement.	100
<i>Statue.</i> Aparoissant toutes les nuits, quelle.	17
<i>Stoiciens.</i> Combien diférens des Epicuriens.	33
<i>Stésicore.</i> Poëte Lyrique de combien longue vie.	87
<i>Stratonice.</i> Quelle, & quel Temple elle fit bâtir.	212
<i>Superfluités.</i> Combien fâcheuses.	256
<i>Syrie.</i> Description du Temple de la Déesse de Syrie, de son origine & de ses cérémonies.	207. & suivant.

## DES MATIERES.

## T

<b>P</b> lainte du T contre l'S , & leur ré <sup>g</sup> lement.	
	343
<i>Tale.</i> Intendant de Minos , que faisoit en l'Isle de Crète.	18
<i>Tarquin</i> le Superbe combien de temps vécut.	82
<i>Temple.</i> Description du Temple de la Déesse de Syrie.	216. & suiv.
<i>Temples</i> anciens de quel costé tournez.	72
<i>Terec.</i> Roy des Caraciens vers la mer rouge , à quel âge mourut.	72
<i>Terés.</i> Roy des Odrysiens , combien vécut.	70
<i>Tersagore.</i> Poète , quel personnage.	225
<i>Thais.</i> Dialogue de Thais & de Glycéra , fameuses Courtisanes.	114. & suiv.
<i>Thalés.</i> Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie.	28
Combien il vécut.	83
<i>Théagene.</i> En quel endroit sa statuë guérissoit de la fièvre.	249. 250
<i>Théane.</i> Quelle Dame , & en quoy recommandable.	187. 188
<i>Thébains.</i> Combien extravagans au sujet de leur origine.	11
<i>Thémistocle.</i> De quoy accusé.	58
<i>Thersite.</i> Comment décrit par Homère.	43
<i>Thésée.</i> Comment a passé toute sa vie.	317
<i>Thucydide.</i> Combien de fois Démosthène avoit écrit de sa main son histoire.	42
<i>Thieste.</i> Combien son crime fait d'horreur sur les Théatres.	174

## T A B L E

<i>Tigrane.</i> Roy d'Arménie, à quel âge mourut.	81
<i>Tiresias.</i> Combien on luy donne de temps de vie.	79
<i>Tribades.</i> Quelles sortes de personnes.	21
<i>Triphene.</i> Dialogue de Triphéne & de Charmide, fameuses Courtisanes.	134. <i>Et suiv.</i>
<i>Trophonius.</i> Investive de Momus contre ses Oracles.	249

## V

<b>E</b> N quels endroits il semble exclure l'L.	346
<i>Plainte de l'V, sur la misere de sa condition: là mesme.</i>	
<i>Venus</i> de Cnide, quelle, & celle d'Alcane.	219
Comment surpris avec Mars par Vulcain.	279.
<i>Vers.</i> Si les Vers sont plus estimables que la Prose.	227
<i>Veuë.</i> Les avantages de la veuë sur l'oüie.	15
<i>Vlysse.</i> Pourquoi ses mensonges furent excusables.	10
Description d'un tableau d'Vlysse.	77. 78

## X

<b>R</b> Emonstrances de l'X, contre l'S.	346
<i>Xénocrate.</i> Disciple de Platon, de combien longue vie.	83

## Y

<b>C</b> omment se sauve de la demande de l'V.	336
--	-----

DES MATIERES.

Z

**Z** Enothémis. Surnommé le labyrinthe, quel.

139

**Zénon.** Chef de la secte Stoïque, combien vé-

cut.

83

**Zoroastrie.** Plainte de Zoroastrie, quelle, sa ville  
& ses logis.

388

FIN.

---

De l'Imprimerie de CHRISTOPHE JOURNEL,  
rue saint Jacques, à l'Image S. Jean.

*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**AR grace & Privilege du Roy donné à Paris le 18. jour de Mars 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, DESVIEUX. Il est permis à GUILLAUME DE LUYNE Libraire Juré de nostre bonne Ville de Paris, de faire imprimer *Les Oeuvres du sieur de la Motte le Vayer, celles du sieur de Vaugelas, & celles du sieur d'Ablancourt,* pendant le temps de vingt années, à commencer du jour que lescdites Oeuvres seront achevées d'imprimer pour la premiere fois : avec défenses à qui que ce soit, sous quelque pretexte que ce puisse estre, d'imprimer lescdites Oeuvres, à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires, de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par lescdites Lettres.

*Et ledit DE LUYNE a cédé le present Privilege au sieur PIERRE TRABOUILLET, pour en joür le temps porté par iceluy.*

Et depuis par un commun accord des

susdits , ce present Privilege est demeuré  
audit PIERRE TRABOUILLET , pour en  
jouir luy seul au lieu & place des susdits  
Marchands , de la jouissance duquel ils  
sont demeurez garants.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois  
le 6. Novembre 1687.*

Registré sur le Livre de la Communauté  
le 17. Avril 1677.  
D. THIERRY Syndic.